Thomas R. Merrick

PROVERBES DRAMATIQUES.

MANUEL

DE

PROVERBES DRAMATIQUES.

Monsieur, je suis Comédien : et comme nous passons ici avec toute la troupe, nous serions très-flattés si nous pouvions avoir l'honneur d'amuser l'honorable compagnie qui est dans ce château. TRAGIQUIN.

SAMUEL COLMAN :

PORTLAND.

GRIFFIN'S PRESS : BRUNSWICK.

1830.

AVIS DE L' ÉDITEUR.

La Langue Française est par excellence la langue de la conversation. Elle est si douce et si agréable, ses allures sont si gracieuses, et son caractère si spirituel, que par cette raison seule elle mérite d' être étudiée. D'ailleurs elle est aujourd'hui si utile sous tous les rapports, si généralement répandue, et, pour ainsi dire, si cosmopolite, que personne ne peut plus se dispenser de la savoir, si non de la parler.

En mettant au jour un ouvrage tel que le présent, je ne crois pas nécessaire d'y faire un long préambule. L' unique but, que je me propose, est d' être utile à mes élèves, et en général à tous ceux, qui ont déjà fait quelques

progrès dans l' étude de la langue française. Occupé depuis quelque temps de l' instruction publique dans une institution littéraire, je sens avec force combien il dépend du précepteur d' aplanir les difficultés, et de lever les obstacles, qui rebutent les commençans, et retardent leurs progrès. Il me paraît, que la manière d' enseigner, et le choix des livres élémentaires méritent une attention particulière.

Il faut que l' instruction soit "un sage, caché sous un joyeux maintien." Il faut que le cœur soit intéressé, afin que l' esprit puisse être instruit. Au lieu donc d' ennuyer le commençant par des pièces graves et sérieuses, et des récits qui trainnent en longueur, le but proposé serait plutôt atteint, si l'on s'était avisé d' amuser, aussi bien que d' instruire.

Conduit par ce motif, j' ai puisé ce recueil dans une collection de pièces du même genre, publiée à Paris, entre les années 1768 et 1782, sous le titre peu imposant de "Proverbes Dramatiques." La collection complète consiste en huit volumes in-douze, contenant cent trois pièces, parmi lesquelles il y en a qui pourraient bien tenir lieu de petites comédies. Le nom de l'auteur est inconnu. Dans l' avertissement de l' Editeur on

prétend, que l' ouvrage n'est autre chose que le contenu " d'un Manuscrit, trouvé la nuit, dans les rues de Paris, et dont l' adresse était entièrement effacée." Il est à regretter, que l' on ne trouve pas plus souvent de tels manuscrits !

Le Proverbe Dramatique est une espèce de comédie, que l' on joue dans les sociétés de Paris. Le mot d' un proverbe est enveloppé dans l' action et révélé dans le denouement de la pièce : et de là vient le nom de Proverbe, que porte ce genre de comédie.

Dès qu' un élève est parvenu à lire assez couramment le style narratif, (sauf meilleur avis, c'est toujours par-là qu'il faut commencer,) on doit tâcher de lui donner ce ton de la conversation, qui est essentiel pour bien s' énoncer. Tout ce qui peut y avoir rapport ne saurait être négligé. S'il a souvent des occasions de parler, soit avec des Français, soit avec ceux, qui connaissent bien cette langue, il ne tardera pas à en acquérir une connaissance assez approfondie pour s'exprimer avec facilité. Si ces occasions lui manquent, il faut lui donner des exercises, qui puissent y supléer autant que possible.

Pour mettre leurs élèves à même de joindre la pratique à la théorie, plusieurs

maîtres de langue donnent des soirées, où l'on ne parle que le français. On ne saurait mieux faire : mais cela finit par devenir ennuyeux, à moins que l'on ne cherce toujours à en relever l'intérêt, par divers jeux de société. Qu'il me soit permis de recommander d'y faire jouer la comédie. Je crois que voilà le meilleur moyen que l' on puisse imaginer pour graver fortement dans l' esprit d' un élève les phrases idiomatiques d' une langue, et pour lui faire prendre cette inflexion de voix, par laquelle on reconnaît un natif, dès qu'il parle. On peut objecter qu'une jeune personne, et surtout une demoiselle, ne voudrait pas jouer devant une société, de peur que l' on ne se moquât d' elle. Mais assurément on ne saurait oublier les bienséances jusqu'à persifler une personne, parcequ' elle ne connaîtrait pas si bien qu' une autre une langue étangère. Un homme bien élevé, si peu qu'il ait d' expérience, sentira toujours, que ce serait manquer aux convenances, que d' en user ainsi.

Dans le cas même où l'on ne pourrait pas jouer la comédie, au moins devrait-on la lire. Que les élèves prennent chacun un rôle, et le précepteur un autre: et qu'ils lisent tour-à-tour, suivant

la disposition des rôles. Par ce moyen, s'il ne parvient pas à les faire parler couramment, il aura du moins la satisfaction de les voir très avancés dans cette enterprise.

Dans quelques unes des pièces que l' on donne ici au public, il y a des personnages qui parlent un fort mauvais français. Tels, par example, sont *Le Baron d' Ornbruck* dans " Le Mari," et *M. Trotburg*, dans " L'Etranger." D'abord j'ai voulu corriger ses fautes de langage dans des notes, afin que l' on pût collationner sur l' original chaque expression ainsi corrigée, et par ce moyen éviter de faire usage des mauvaises. Mais toute reflexion faite, j' ai cru mieux de laisser le tout, tel qu'il est. Il me paraît, que l'on peut tirer quelque avantage même de ces fautes, en les indiquant aux élèves, et les faisant corriger en thèmes.

Veuillez donc, ami lecteur, bien agréer ce petit ouvrage, dont le but est de vous être utile : car ce n' est pas dans un tel chemin, que l'on cherhe à cueillir des lauriers et à acquérir la renommé de savant.

TABLE.

LE PÒULET.

LES BATTUS PAIENT L'AMENDE . . . page 15

LA DIÈTE.

IL FAUT SAVOIR HURLER AVEC LES LOUPS . . . 27

L'IMPORTUN.

A QUELQUE CHOSE MALHEUR EST BON 57

LE BOSSU.

IL NE FAUT PAS DIRE, FONTAINE JE NE BOIRAI PAS DE TON EAU 73

LE SOT ET LES FRIPONS.

IL NE FAUT PAS SE CONFESSER AU RENARD . . 91

LE MARI.

QUI SE SENT MORVEUX, SE MOUCHE 125

L'ANE DANS LE POTAGER.

IL FAUT QU'UNE PORTE SOIT OUVERTE OU FERMÉE 145

L'ÉTRANGER.

L'ENTENTE EST AU DISEUR 150

LE SOT AMI.

MIEUX VAUT UN ENNEMI, QU'UN SOT AMI . . 181

LA SONNETTE.

PLUS DE BRUIT QUE DE BESOGNE 211

LA RECOMMANDATION.

AVEC LES HONNÊTES GENS IL N'Y A RIEN A PERDRE 229

LE COMÉDIEN BOURGEOIS.

A BEAU PRÊCHER, QUI N'A CŒUR DE BIEN FAIRE . 251

L'AMATEUR DU TRAGIQUE.

IL FAUT BATTRE LE FER TANDIS QU'IL EST CHAUD 265

LES DEUX AUTEURS.

ON FAIT CE QU'ON PEUT, ET NON PAS CE QU'ON VEUT 283

ERRATA.

Page	5,	ligne	24:	supléer,	*lisez*	suppléer.
"	7,	"	4:	enterprise	"	entreprise.
"	24,	"	10:	donnez	"	donné.
"	66,	"	10:	que	"	et
"	66,	"	19:	très-bonnes	"	très-bons.
"	81,	"	1:	ait	"	ayez
"	83,	"	16:	répartion	"	réparation.
"	93,	"	29:	que le suis	"	que je le suis.
"	125,	"	17:	parce je	"	parceque je.
"	165	"	3:	campagnie	"	compagnie.
"	190,	"	27:	recueil	"	recueille.
"	201,	"	7:	faut	"	faute.
"	212	"	21:	truover	"	trouver.
"	239,	"	11:	ravailler	"	travailler.
"	243,	"	25:	agrandrait	"	agrandirait.
"	253,	"	21:	ferai	"	ferait.

LE POULET.

PERSONNAGES.

M. D'ORVILLE.

M. FREMONT. Médecin.

LA BRIE. }
COMTOIS. } Laquais de M. d'Orville.

La Scène est chez M. d'Orville.

LE POULET.

MOT DU PROVERBE.

LES BATTUS PAYENT L' AMENDE.

SCÈNE I.

M. D'ORVILLE, COMTOIS, LA BRIE.

M. D'ORVILLE.

Parbleu, cette médecine-là m'a bien fatigué ! je meurs de faim. Et mon poulet, la Brie ?

LA BRIE.

Monsieur, vous allez l'avoir tout-à-l'heure.

M. D'ORVILLE.

Pourquoi Comtois n'y est-il pas allé?

COMTOIS.

Monsieur, il fallait bien être auprès de vous, pour vous habiller. Nous allons mettre le couvert.

M. D'ORVILLE.

Ils ne finiront pas. Est-ce qu'il ne peut pas faire cela tout seul? allons, vas-t'en.

COMTOIS.

J'y vais, j'y vais.

M. D'ORVILLE.

Je tombe d'inanition. Donnez-moi un fauteuil. (*Il s'assied.*) Allons, finis donc.

LA BRIE.

Je vais mettre la table devant vous. (*Il l'approche.*) Je m'en vais chercher du pain.

M. D'ORVILLE.

Je crois qu'ils me feront mourir d'impatience.

LA BRIE.

Déployez toujours votre serviette pour ne pas perdre de tems.

SCÈNE II.

M. D'ORVILLE.

Je n'en puis plus ! je m'endors de fatigue et de faiblesse. (*Il s'endort et ronfle.*)

SCÈNE III.

M'DORVILLE, LA BRIE, COMTOIS *portant le poulet.*

LA BRIE.

Apporte du pain.

COMTOIS.

Il y en a là: j'apporte le poulet. Quoi ! il dort déja?

LA BRIE.

Je ne fais pourtant que de le quitter.

COMTOIS.

Mais son poulet va refroidir. Réveille-le.

LA BRIE.

Moi? je ne m'y joue pas, il crierait comme un aigle.

COMTOIS.

Comment ferons-nous?

LA BRIE.

Je n'en sais rien: cela nous fera diner à je ne sais quelle heure, et je meurs de faim.

COMTOIS.

Et moi aussi ; ma foi je m'en vais l'éveiller.

LA BRIE.

Tu n'en viendras jamais à bout.

COMTOIS, *criant.*

Monsieur.

LA BRIE.

Oui, oui ; vois comme il remue, il n'en ronfle que plus fort.

COMTOIS.

Quel diable d'homme ! coupe le poulet ; en cas qu'il se réveille, ce sera toujours autant de fait.

LA BRIE.

Oui, et il sera plus froid ; je ne m'y joue pas.

COMTOIS.

Hé-bien, je m'en vais le couper, moi. (*Il coupe une cuisse.*) Tiens, vois comme cela sent bon.

LA BRIE.

Je n'ai pas besoin de sentir pour avoir encore plus de faim.

COMTOIS.

Ma foi, j'ai envie de manger cette cuisse-là. Monsieur Frémont lui a ordonné de ne manger qu'une aîle, il n'y prendra peut-être pas garde. (*Il mange la cuisse.*) Ma foi, elle est bonne. Je m'en vais boire un coup. Donne-moi un verre. (*Il se verse à boire et boit.*)

LA BRIE.

Et s'il se réveille?

COMTOIS.

Hé-bien, il me chassera, et je m'en irai.

LA BRIE.

Ah, tu le prends sur ce ton-là ! oh, j'en ferai bien autant que toi: allons, allons, donne-moi l'autre cuisse.

COMTOIS.

Je le veux bien, nous serons deux contre lui, il ne saura lequel renvoyer. Tiens. (*Il lui donne l'autre cuisse.*)

LA BRIE.

Donnes-moi donc du pain?

COMTOIS.

Tiens, en voilà.

LA BRIE.

Ma foi, tu as raison ; ce poulet est excellent! mais je veux boire aussi.

COMTOIS.

Hé-bien bois. Je songe une chose ; comme il ne doit manger qu'une aîle, il ne m'en coûtera pas davantage de manger l'autre, je m'en vais en mettre une sur son assiette. (*Il mange.*)

LA BRIE.

C'est bien dit, donne-moi le corps.

COMTOIS.

Ah, le corps ; c'est trop, je m'en vais te donner le croupion. (*Ils mangent tous les deux.*)

LA BRIE.

Cela ne vaut pas l'aîle.

COMTOIS.

Mange, mange toujours.

LA BRIE.

Buvons aussi.

COMTOIS.

Allons, à ta santé.

LA BRIE.

A la tienne. (*Ils boivent.*)

COMTOIS.

Ce vin-là est bon. Quoi, tu manges le haut du corps?

LA BRIE.

Ma foi, oui.

COMTOIS.

Oh, je m'en vais manger son aîle.

LA BRIE.

Attends donc.

COMTOIS.

Je suis ton serviteur, je veux en avoir autant que toi.

LA BRIE.

Tu es bien gourmand.

COMTOIS.

Tu ne l'es pas toi? ah çà, buvons, buvons.

LA BRIE.

Prends ton verre. (*Ils boivent.*)

COMTOIS.

A présent que ferons-nous, quand il s'éveillera?

LA BRIE.

Je n'en sais rien. Buvons pour nous aviser.

COMTOIS.

Il ne reste plus rien dans la bouteille?

LA BRIE.

Non? et que dira Dame Jeanne, quand elle verra la bouteille vuide ?

COMTOIS.

Et les restes du poulet?

LA BRIE.

Ma foi, elle dîra ce qu'elle voudra. Attends, le voilà qui remue.

COMTOIS.

Comment ferons-nous? que dirons-nous?

LA BRIE.

Tiens, mets tous les os sur son assiette, et dis comme moi.

COMTOIS.

Oui, oui, ne t'embarrasses pas.

LA BRIE.

Paix donc.

M. D'ORVILLE, *se frottant les yeux.*

Hé-bien, qu'est-ce que vous faites là vous autres?

LA BRIE.

Monsieur, nous attendons. (*A Comtois,*) Rince son verre, et mets de l'eau dedans.

M. D'ORVILLE.

Hé bien ; ces coquins-là ne veulent donc pas me donner mon poulet?

LA BRIE.

Votre poulet, Monsieur?

M. D'ORVILLE.

Oui ; comment, depuis deux heures que j'attends!

LA BRIE.

Que vous attendez, Monsieur ! vous badinez, il est bien loin.

M. D'ORVILLE.

Comment bien loin ! qu'est-ce que cela veut dire?

LA BRIE.

Tenez, Monsieur, regardez devant vous.

M. D'ORVILLE.

Quoi !

LA BRIE.

Vous ne vous souvenez pas que vous l'avez mangé?

M. D'ORVILLE.

Moi !

LA BRIE.

Oui, Monsieur.

COMTOIS.

Monsieur a dormi depuis.

M. D'ORVILLE.

Je n'en reviens pas ! je l'ai mangé?

LA BRIE.

Oui, Monsieur, et vous n'avez rien laissé ; voyez.

M. D'ORVILLE.

Je l'ai mangé! c'est incompréhensible! et je meurs de faim.

COMTOIS.

Cela n'est pas étonnant, vouz n'aviez rien dans le corps ; cela a passé tout de suite en dormant.

M. D'ORVILLE.

Mais je voudrais boire un coup, du moins.

LA BRIE.

Vous avez tout bu. Nous ne vous avons jamais vu une soif et un appétit pareils.

M. D'ORVILLE.

Je le crois bien ; car je l'ai encore.

COMTOIS.

C'est sûrement la médecine, qui fait cela. Monsieur veut-il son verre d'eau?

M. D'ORVILLE.

Un verre d'eau?

COMTOIS.

Oui, pour vous rincer la bouche ; parce que nous irons diner, nous, après cela.

M. D'ORVILLE.

Je n'y comprends rien. (*Il se rince la bouche.*)

LA BRIE, *à Comtois, bas.*

Tu vois bien que Dame Jeanne n'aura rien à dire non plus.

SCÈNE IV.

M. D'ORVILLE, M. FREMONT, LA BRIE, COMTOIS.

LA BRIE, *annonçant.*

Monsieur Frémont.

M. FREMONT.

Hé-bien, la médecine, depuis ce matin?

M. D'ORVILLE.

Ah, Monsieur, elle m'a donné un appétit dévorant.

M. FREMONT.

Tant mieux, cela prouve qu'elle a balayé le reste des humeurs.

COMTOIS.

C'est ce que nous avons dit à Monsieur.

M. D'ORVILLE.

Mais, Monsieur, je meurs de faim.

M. FREMONT.

N'avez-vous pas mangé votre aîle de poulet, comme je vous l'avais ordonné?

LA BRIE.

Bon. Monsieur a bien plus fait, il a mangé le poulet tout entier !

M. FREMONT, *en colère.*

Le poulet entier?

COMTOIS.

Et bu sa bouteille de vin.

M. FREMONT, *en colère.*

Sa bouteille de vin et un poulet !

M. D'ORVILLE.

Hé, Monsieur, je mourais de faim.

M. FREMONT, *en colère.*

Vous mouriez de faim ! vous n'êtes pas plus raissonnable que cela?

M. D'ORVILLE.

Hé, Monsieur ; c'est comme si je n'avais rien mangé, je me sens toujours le même besoin.

M. FREMONT, *en colère.*

Le même besoin ! n'êtes-vous pas honteux ! Ne voyez-vous pas que ce sont vos entrailles qui sont irritées?

M. D'ORVILLE.

Mais, Monsieur, considérez—

M. FREMONT, *en colère.*

Je vous ordonne une aîle de poulet, et—allez, allez, Monsieur, avec une intempérance comme celle-

là, vous ne méritez pas qu'on s'attache à vous, et qu'on en prenne soin.

M. D'ORVILLE.

Mais, je vous prie—

M. FREMONT.

Non, Monsieur, il faut vous mettre à la diette, pendant huit jours.

M. D'ORVILLE.

Ah, Monsieur Frémont !

M. FREMONT.

A l'eau de poulet.

M. D'ORVILLE.

A l'eau de poulet?

M. FREMONT.

Oui, si vous ne voulez pas avoir une maladie epouvantable, une inflammation!—ou bien, je ne vous verrai plus, je ferai mieux.

M. D'ORVILLE.

Quoi, Monsieur Frémont, vous pourriez m'abandonner?

M. FREMONT.

Oui, Monsieur, si vous ne faites tout ce que je vous dirai.

M. D'ORVILLE.

Mais, Monsieur, rien que de l'eau de poulet?—

M. FREMONT.

Ah, vous ne voulez pas? adieu, Monsieur.

M. D'ORVILLE.

Et non, Monsieur, j'en prendrai. Allez-vous-en tous deux, dire qu'on en fasse tout à l'heure.

LA BRIE.

Oui, Monsieur.

M. FREMONT.

Non pas pour aujourd'hui, de l'eau de chiendent, seulement.

M. D'ORVILLE.

De l'eau de chiendent?

M. FREMONT.

Oui, Monsieur, il faut laver.

M. D'ORVILLE.

Et vous reviendrez?

M. FREMONT.

A cette condition-là.

M. D'ORVILLE.

Si vous me le premettez, je ferai tout ce que vous voudrez. Je vais vous suivre jusqu'à ce que vous m'ayez donnez votre parole.

M. FREMONT.

Nous verrons comment vous vous conduirez. (*Ils sortent.*)

LA DIÈTE.

PERSONNAGES.

M. DESPREUILS.

Me. DENERET, veuve, nièce de M. Despreuils.

LE CHEVALIER de St. JULES.

Me. BABAS, gouvernante de M. Despreuils.

LA ROCHE, } laquais de M. Despreuils.
LA FLEUR, }

LE BRUN, laquais du Chevalier de St. Jules.

M. SOBRIN, médecin.

La Scène est chez M. Despreuils, dans un salon.

LA DIÈTE.

MOT DU PROVERBE.

IL FAUT SAVOIR HURLER AVEC LES LOUPS,

SCÈNE I.

Mme. DENERET, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

Eh bien, Madame, qu'est-ce qu'il y a de nouveau ici?

Me. DENERET.

Mon oncle est toujours de même.

LE CHEVALIER.

Le délire continue?

Me. DENERET.

Oui. Je ne veux pas vous parler devant les domestiques.

LE CHEVALIER.

Pourquoi?

Me. DENERET.

C'est qu'ils ne sont pas bien intentionnés pour vous. Ils disent que mon oncle n'était pas malade, et que

c'est le médecin que vous lui avez donné, qui lui a causé ce délire.

LE CHEVALIER.

Mais Monsieur Sobrin est fort sage,et j'ai fait pour le mieux.

Me. DENERET.

Je le crois; mais la diète qu'il ordonne dans toutes les maladies a révolté nos gens, et ils ont tant dit à mon oncle que s'il ne voulait pas manger, il mourrait, qu'aujourd'hui il se croit mort, oui, absolument mort.

LE CHEVALIER.

Quoi ! la tête de M. Despreuils est affaiblie à ce point-là?

Me. DENERET.

Oui, vraiment, et si elle ne revient pas, et qu'il meure en effet, je ne pourrai jamais vous épouser.

LE CHEVALIER.

Pourquoi donc ? n'êtes-vous pas veuve, par conséquent maîtresse de vos volontés?

Me. DENERET.

Il est vrai; mais vous ne savez pas tout. J'attends de mon oncle la seule fortune que je puisse avoir.

LE CHEVALIER.

Je le sais.

Me. DENERET.

Vous n'êtes pas riche, et il m'était bien doux de pouvoir vous faire partager des biens que je ne saurais désirer sans vous.

LE CHEVALIER.

Votre cœur me suffit.

Me. DENERET.

Je le crois ; mais en vous épousant sans la succession de mon oncle, je vous ruinerais, en vous empêchant de faire un bon mariage; et il a fait un testament par lequel il me déshérite, si je vous épouse.

LE CHEVALIER.

O ciel! que m'apprenez-vous?

Me. DENERET.

S'il mourait....

LE CHEVALIER.

Ne pourrait-on pas faire casser le testament, comme ayant été fait dans le délire?

Me. DENERET.

Ce serait un procès dont le succès serait très douteux ; et comme les domestiques sont bien traités dans ce testament, le délire serait très difficile à prouver.

LE CHEVALIER.

Comment donc faire?

Me. DENERET.

Il faut attendre M. Sobrin, que j'ai envoyé chercher par Le Brun, qui s'est trouvé ici fort à propos.

LE CHEVALIER.

Mais la gouvernante....

Me. DENERET.

Madame Babas?

LE CHEVALIER.

Oui; elle empêchera qu'on ne suive ses ordonnances.

Me. DENERET.

Il est vrai qu'elle est un peu contre lui, depuis le délire de mon oncle ; mais je vais lui faire entendre raison.

LE CHEVALIER.

La chose sera difficile; car elle est bien entêtée: la voici.

SCÈNE II.

Me. DENERET, LE CHEVALIER, Me BABAS.

Me. DENERET.

Eh bien, Madame Babas, mon oncle se croit-il toujours mort?

Me. BABAS.

Ah ! Madame, plus que jamais ; il nous fait perdre l'esprit, il ne veut plus ouvrir les yeux, et il ne parle que de son enterrement, et puis il dit qu'on verra dans son testament qu'il ne veut ni cloches, ni chant: quelle pitié! ensuite il demande si on l'a lu.

LE CHEVALIER.

Est-ce que les Notaires n'ont pas vu qu'il était dans le délire?

Me. BABAS.

Mais c'est qu'il n'y était pas, Madame, et qu'il avait toute sa raison comme moi. Il n'y a qu'un point qui le tourmentait, c'était de savoir que vous vous portiez bien, vous, Monsieur le Chevalier et Monsieur Sobrin aussi. Pour Monsieur Sobrin, il a bien raison de le détester; car c'est cette diète qu'il lui a ordonnée qui l'a mis dans cet état-là.

LE CHEVALIER.

Eh bien, si vous le croyez, faites-le manger.

Me. BABAS.

Est-ce qu'il y a moyen à présent? Il dit que les morts ne mangent point. J'ai beau lui dire: Mais, mon cher maître, écoutez donc une chose, si vous ne mangez pas, nous mourrons tous de chagrin. Eh bien, dit-il, tant mieux, nous nous reverrons bientôt; car il nous aime bien, comme vous voyez: c'est le meilleur cœur du monde! Pour moi, je crois que je

deviendrai folle. Savez-vous que cela me fait tant de peur, cette vilaine diète, que, depuis que mon maître est comme cela, je fais mes quatre repas, et je mange, la nuit, quand je m'éveille: il faut vivre avant de mourir.

Me. DENERET.

Mais Monsieur Sobrin ne vient pas.

Me. BABAS.

Qu'en voulez-vous faire, Madame? Ah, pardi, voilà un beau médecin de neige; c'est dommage qu'il n'y ait pas de dégel pour lui. Mais je m'amuse, moi, là, tandis que j'ai affaire. Voyons un peu .... oui, il sera bien sur ce sopha.

LE CHEVALIER.

Qui donc, Madame Babas?

Me. BABAS.

Monsieur Despreuils veut être transporté ici.

Me. DENERET.

Pourquoi faire?

Me. BABAS.

Ah dame, pour..... Eh bien, voilà que je ne m'en souviens pas à présent. Ah! si j'allais devenir folle aussi, moi! Je m'en vais manger un morceau et boire un coup promptement.

SCÈNE III.

Me. DENERET, LE CHEVALIER, LA ROCHE, *avec des oreillers.*

LA ROCHE.

Je vais mettre les oreillers sur le canapé.

Me. DENERET.

Est-ce que mon oncle va venir?

LA ROCHE.

Oui, Madame, c'est-à-dire, nous allons l'apporter, car il dit que les morts ne marchent pas.

Me. DENERET.

Chevalier, allez-vous-en; il serait peut-être faché de vous voir.

LA ROCHE.

Il ne le verra pas, Madame: il dit que lorsqu'on est mort on doit avoir les yeux fermés, et il tient parole. Je m'en vais le chercher. (*Il sort.*)

Me. DENERET.

En vérité, cette situation est réellement affligeante.

LE CHEVALIER.

Il faut espérer qu'elle ne durera pas. Nous verrons ce que dira le Docteur.

Me. DENERET.

Voici, je crois, mon oncle.

SCÈNE IV.

M. DESPREUILS, *en robe de chambre*, Me. DENERET, LE CHEVALIER, Me. BABAS, *mangeant*, LA ROCHE *et* LA FLEUR *portant M. Despreuils.*

LA ROCHE.

Tiens, par ici. Avance encore: posons-le là.

Me. BABAS.

Un peu plus avant: fort bien.

M. DESPREUILS.

Eh! tu me fais mal au cou, toi, La Roche.

LA ROCHE.

Oh que non, Monsieur.

M. DESPREUILS.

Eh parbleu, je le sens bien, apparemment.

LA ROCHE.

Vous vous trompez, Monsieur.

M. DESPREUILS.

Comment, je me trompe?

LA ROCHE.

Assurément: est-ce que les morts sont sensibles?

M. DESPREUILS.

Ah! tu as raison; je n'y pensais pas.

Me. BABAS.

La Roche, allez-vous-en boire un coup avec La Fleur, et n'oubliez pas de manger au moins, car vous voyez où mène la diète.

LA ROCHE.

Oh ! laissez-nous faire, ne soyez pas en peine de nous.

SCÈNE V.

Me. DENERET, LE CHEVALIER, Me. BABAS.

Me. DENERET.

Eh bien, mon oncle, comment vous trouvez-vous?

M. DESPREUILS.

Mais assez bien. Je ne croyais pas qu'on mourût comme cela, sans sentir ni mal, ni douleur.

Me. DENERET.

Mais vous n'êtes pas mort. . . .

M. DESPREUILS.

Je ne suis pas mort? qui vous a dit cela?

Me. DENERET.

Non, assurément, vous ne l'êtes point: rappelez votre raison....

M. DESPREUILS.

Comment ma raison? est-ce que les morts sont des fous? croyez-vous qu'ils aient envie de rire? Laissez-moi tranquille ; voilà l'état où je dois être, je le sais mieux que vous.

Me. DENERET.

Mais, mon oncle, croyez-nous donc.

M. DESPREUILS.

Ah çà, voulez-vous me faire mettre en colère, afin que les morts se moquent de moi; car je serai, je crois, le seul mort en colère.

Me. BABAS.

Moi, je ne lui veux rien dire: s'il voulait manger, cela serait différent.

M DESPREUILS.

Mais je vous dis que dans notre monde on ne mange pas.

Me. BABAS.

Eh bien, soyez du nôtre; il vaut mieux être un bon vivant qu'un triste mort.

Me. DENERET.

Ah! voilà Le Brun.

SCÈNE VI.

Mr. DENERET, M. DESPREUILS, M. SOBRIN, Mr. BABAS, LE BRUN.

LE CHEVALIER.

Eh bien, le Docteur vient-il?

LE BRUN.

Vous allez le voir; il me suit: le voilà qu'il entre.

Me. DENERET.

Monsieur le Docteur, que dites-vous de l'état de mon oncle?

M. SOBRIN.

Tout-à-l'heure, Madame, tout-à-l'heure. (*Il tâte le pouls de M. Despreuils.*)

Me. BABAS.

Monsieur, depuis le matin il se croit mort.

M. SOBRIN.

Bon.

Me. BABAS.

Songez donc qu'il n'a pas mangé depuis huit jours.

M. SOBRIN.

Bon.

Me. BABAS.

Toute la nuit il a été très-agité.

M. SOBRIN.

Bon.

Me. BABAS.

Et, quelque chose que nous lui ayons dit, il n'a pas voulu ouvrir les yeux.

M. SOBRIN.

Bon.

Me. BABAS.

Comment, bon, bon, bon! mais s'il continue, nous ne saurons qu'en faire.

M. SOBRIN.

Fort bien: je sais à présent la cause du mal, et je le guérirai.

Me. BABAS.

Vous ne le guérirez pas, si vous ne trouvez le moyen de le résoudre à manger.

M. SOBRIN.

Au contraire. Ecoutez-moi.

Me. BABAS.

Mais Monsieur, quand il n'y a plus d'huile dans une lampe, il faut bien qu'elle s'éteigne; on ne vit pas de l'air du temps, et votre diète...

Me. DENERET.

Ecoutez M. le Docteur, Madame Babas.

Me. BABAS.

Qu'il parle tant qu'il voudra; mais ce n'est pas avec des paroles qu'on guérit un malade. J'ai parlé à mon mari jusqu'au dernier moment, et cela ne l'a pas empêché de mourir, le pauvre défunt!

Me. DENERET.

Finissez donc.

Me. BABAS.

Allons, je me tais; mais...

M. SOBRIN, *à Madame Deneret.*

Madame, le mal de M. votre oncle est dans le sang; c'est-à-dire, la fermentation a causé une fièvre qui tourne à la malignité, et sans perdre un instant, il faut le saigner trois fois, d'heure en heure.

Me. BABAS.

Ce n'est pas mon avis à moi, Madame; c'est Monsieur votre oncle; mais c'est mon maître.

M. DESPREUILS.

Qu'est-ce que dit le Docteur, Madame Babas?

M. SOBRIN.

Il dit qu'il veut vous faire saigner trois fois ; n'y consentez pas, mon cher maître.

M. DESPREUILS.

Je ne crois pas qu'il s'en avise.

M. SOBRIN.

Mais, Monsieur Despreuils.....

M. DESPREUILS.

Non, Monsieur ; vous m'avez tué, contentez-vous de cela. On peut bien ouvrir un mort ; mais on ne le saigne pas ; et je vous empêcherai bien de me poursuivre au delà du tombeau.

Me. BABAS.

Et moi aussi, je vous assure.

Me. DENERET.

Madame Babas, je vous prie de ne pas vous opposer aux secours qu'il est à propos de donner à mon oncle.

Me. BABAS.

Mais Madame.. .

Me. DENERET.

Taisez-vous.

Me. BABAS.

Si je ne parle pas, je n'en penserai pas moins

LE CHEVALIER, *bas.*

Docteur,comment ferez-vous? Ils ne le laisseront jamais saigner.

M. SOBRIN.

Je sens bien que Madame Babas s'y opposera, et que le malade sera fort difficile à saigner de force; ainsi, il faut prendre un autre parti.

LE CHEVALIER.

Voyons.

M. SOBRIN.

Avez-vous quelqu'un sur qui vous puissiez compter ici?

Me. DENERET.

Oui, il y a Le Brun, qui est au Chevalier.

M. SOBRIN.

Eh bien, je vais vous envoyer un températif, qu'il lui fera prendre, sans que Madame Babas le sache, et cela arrêtera les progrès de la fièvre; vous en pouvez être sûre.

Me. DENERET.

Allons, envoyez-le promptement.

M. SOBRIN.

Je vous l'apporterai moi-même, et, quelque temps après, je viendrai voir l'effet du remède.

Me. DENERET.

Allez, ne tardez pas.

LE CHEVALIER, *à Madame Deneret.*

Je vais conduire le Docteur.

Me. DENERET.

J'y vais aussi; je veux savoir ce qu'il pense réellement de l'état de mon oncle.

SCÈNE VII.

M. DESPREUILS, Mr BABAS, LE BRUN.

Me. BABAS.

Pour des gens d'esprit, comme ils donnent tête baissée dans tout ce que dit cet homme-là! Ah! si notre Monsieur Tibia n'était pas à la campagne, comme il aurait déjà guéri notre maître!

LE BRUN.

Qui est-ce que c'est que Monsieur Tibia?

Me. BABAS.

Ah ! c'est un petit chirurgien qui demeure ici au coin de la rue à droite.

LE BRUN.

Ah çà, voulez-vous que je guérisse Monsieur Despreuils, moi?

Me. BABAS.

Assurément, je le veux; tenez, j'ai plus de confiance en vous,qu'en ce Docteur, avec sa grande perruque et sa canne. Quand on dit un Docteur, c'est pour moi comme si l'on disait un ignorant.

LE BRUN.

Cela est souvent la même chose, Ah çà, qu'est-ce que vous me donnerez, si je réussis?

Me BABAS.

Tout ce que vous m'avez demandé.

LE BRUN.

Ne badinons pas ; vous savez que depuis longtems j'ai envie de vous épouser.

Me. BABAS.

Eh bien, je vous épouserai, cela ne me fait rien ; parce qu'on m'a prédit que je serais veuve trois fois.

LE BRUN.

Je ne crois pas aux devins. Allons, commencez par me donner des draps blancs, et envoyez-moi La Roche avec une échelle.

Me BABAS.

Vous me direz donc.... .

LE BRUN.

Oui, oui, après.

SCÈNE VIII.

M. DESPREUILS, LE BRUN.

M. DESPREUILS.

Eh bien, qu'est-ce donc que l'on fait? est-ce qu'on ne songe pas à mon enterrement?

LE BRUN.

Pardonnez-moi, Monsieur, on va apporter la tenture.

M. DESPREUILS.

Avec toutes leurs cérémonies, ces gens-là gâtent la mort; mais j'ai dit dans mon testament que je n'en voulais point.

LE BRUN.

Dame, Monsieur, je n'en sais rien; mais puisque le vin est tiré, il faut le boire.

M. DESPREUILS.

Allons, finissez donc.

SCÈNE IX.

M. DESPREUILS, LE BRUN, LA ROCHE, *avec des draps et une échelle.*

LE BRUN.

Aidez-moi donc. (*Ils tendent les draps.*)

M. DESPREUILS.

Cela avance-t-il ?

LE BRUN.

Oui, Monsieur, voilà qui est fait. (*Ils s'en vont.*)

SCÈNE X.

M. DESPREUILS.

Je ne sais pas quand ils viendront me chercher. Je suis bien fâché d'avoir défendu les cloches; j'aurais entendu tout cela, je saurais quand on aurait fini; car je ne sens rien.

SCÈNE XI.

M. DESPREUILS, LE BRUN.

LE BRUN, *contrefaisant plusieurs voix.*

Qu'est-ce donc là qui passe?—C'est ce pauvre M. Despreuils.

M. DESPREUILS.

Ah, ah! je passe: cela sera bientôt fait.

LE BRUN.

A-t-il été malade long-tems?—Non; mais ses gens pleurent bien.—C'est qu'ils l'aimaient beaucoup.—Voyez donc ce pauvre Le Brun comme il est affligé—Est-ce qu'il était à lui?—Non; mais il ne l'aimait pas moins.—S'il avait su cela, il lui aurait assurément laissé quelque chose.—Allons,voilà le convoi passé.—Adieu, Monsieur, adieu, Madame.—Mes compliments chez vous.—Je n'y manquerai pas.

SCÈNE XII.

M. DESPREUILS.

Je n'entends plus rien. Je voudrais bien savoir où je suis à présent. Je crois que je puis ouvrir les yeux. (*Il ouvre les yeux.*) Ah, ah! je ne vois que du blanc. Apparemment ce sont les Champs Elysées. Mais que dois-je faire? dois-je me lever ou rester tranquille? Pour le savoir, attendons qu'il paraisse quelques ames, qui sans doute me le diront.—Ah ! que je m'ennuie! On a bien raison de dire dans l'autre monde, qu'on s'ennuie comme un mort. Mais j'entends quelqu'un. Examinons sans rien dire.

SCÈNE XIII.

M, DESPREUILS, Me. BABAS, LE BRUN, *envelloppés chacun d'un drap de la téte aux pieds.*

M. DESPREUILS.

Ce sont deux ames.

LE BRUN, *bas.*

Le Docteur a envoyé une petite bouteille, que j'ai là pour lui faire prendre.

Me. BABAS.

Jetez-la par la fenêtre.

LE BRUN.

Non, je veux la lui faire voir, pour lui prouver que je n'en ai pas eu besoin.

Me BABAS.

Madame Deneret croit que nous ne réussirons pas.

LE BRUN.

Elle verra qu'elle s'est trompée.

M. DESPREUILS.

Je n'entend pas un mot de ce qu'ils disent ; mais que vois-je! je crois que c'est Le Brun?

LE BRUN.

Oui, Monsieur c'est moi-même.

M. DESPREUILS.

Depuis quand es-tu mort?

LE BRUN.

Monsieur, deux heures après Madame Babas.

M. DESPREUILS.

Madame Babas est morte?

Me. BABAS.

Oui, mon cher maître, du chagrin de ne plus vous voir: j'ai dit comme cela, qu'est-ce que j'ai affaire au monde à présent? et je suis morte toute de suite ; et Le Brun, qui m'aimait, est mort aussi.

M. DESPREUILS.

En vérité, mes amis, j'en suis bien aise; car je ne connais personne ici.

Me. BABAS.

Que faisiez-vous donc là?

M. DESPREUILS.

Rien. Je m'ennuyais.

LE BRUN.

Mais il faut faire quelque chose pour s'amuser.

M DESPREUILS.

Eh quoi?

Me. BABAS.

Boire et manger.

M. DESPREUILS.

Vous vous moquez de moi ; les ames ne mangent pas.

LE BRUN.

Je le croyais comme vous ; mais nous avons déjà goûté, et nous allons souper.

M. DESPREUILS.

Quel conte vous me faites!

LE BRUN.

Vous allez voir. Madame Babas, vous avez nos deux poulets?

Me. BABAS.

Oui, les voici; je les ai choisis bien gras.

LE BRUN.

Et moi, j'ai deux bouteilles de vin, du meilleur qui soit en Bourgogne.

M. DESPREUILS.

Et vous allez boire et manger?

LE BRUN.

Sûrement; vous allez voir.

M. DESPREUILS.

Je ne comprends pas cela.

Me. BABAS.

Est-ce que vous n'avez pas faim?

M. DESPREUILS.

Parbleu si fait, j'ai faim et soif, on ne peut pas davantage; mais je ne crois pas que je doive manger.

Me. BABAS.

Eh bien, Monsieur, ce sont vos affaires; pour nous nous allons toujours manger, n'est-ce pas, Le Brun?

LE BRUN.

Ah! je vous en réponds.

Me. BABAS.

Mettons-nous ici auprès de Monsieur, pour lui tenir compagnie. Voilà votre poulet. Donnez-moi du pain.

LE BRUN.

En voici. (*Ils mangent.*)

M. DESPREUILS.

Votre poulet sent bien bon.

Me. BABAS.

Il est excellent!

LE BRUN.

J'avais bien faim

Me. BABAS.

Buvons donc.

LE BRUN.

Volontiers. (*Il verse à boire, et ils boivent.*)

M. DESPREUILS.

Savez-vous à quoi je pense, pendant que vous mangez tous les deux?

LE BRUN, *la bouche pleine.*

Non, Monsieur, à quoi?

M. DESPREUILS.

A tout ce qu'on dit dans le monde d'où nous venons, quand on parle de celui-ci.

LE BRUN.

Oui, cela est bien drôle: on y parle souvent de tout, sans savoir ce qu'on dit.

M. DESPREUILS.

Assurément, puisqu'on dit que quand on est mort, on ne mange pas.

Me. BABAS.

Ah! mais, dame, écoutez donc ; peut-être qu'ici il n'y a que le peuple qui mange, pour le récompenser de n'avoir pas fait aussi bonne chère que vous de son vivant.

LE BRUN.

Ah, pardi, pour moi, je serais bien fâché de n'être pas peuple ici; je serais privé d'un trop grand plaisir.

Me. BABAS.

Ce qu'il y a de meilleur encore c'est qu'on peut manger tant qu'on veut, sans craindre que cela fasse du mal ; parce qu'on ne meurt pas deux fois.

LE BRUN.

Cela n'est pas malheureux : on n'est seulement pas malade ici; ce n'est pas comme là-haut. En vérité, je les plains bien ces pauvres vivants! Allons, buvons.

Me. BABAS.

Monsieur, à votre santé.

LE BRUN.

C'est sans cérémonie. A l'honneur de la vôtre.

M. DESPREUILS.

Vous trouvez donc du goût à ce que vous manger?

Me. BABAS.

Et un bon goût. Tenez, sentez cela.

M. DESPREUILS.

Diantre! cela augmente ma faim.

LE BRUN.

Il est bien malheureux d'être condamné comme cela à avoir toujours faim, sans pouvoir manger.

M. DESPREUILS.

Vous croyez que je suis condamné à cela?

Me. BABAS.

Ah dame, je ne sais pas. Qui est-ce qui sait cela? Si vous voulez, quand nous aurons fait connaissance ici nous nous informerons des tenants et des aboutissants, et nous vous dirons de quoi il retourne.

M. DESPREUILS.

Oui, mais en attendant. . . .

LE BRUN.

Vous êtes sûr de ne pas mourir de faim.

M. DESPREUILS.

Oui; mais de souffrir beaucoup.

LE BRUN.

Cela pourrait bien être ; mais il faut prendre patience, je n'y sais pas d'autre remède.

M. DESPREUILS.

Ecoutez-moi: vous êtes tous les deux mes amis.

Me. BABAS.

Et nous le serons toujours à présent; voilà de quoi vous pouvez être bien sûr.

M. DESPREUILS.

Si vous me promettiez le secret, il me semble que je pourrais essayer de manger.

LE BRUN.

Oui; mais c'est que nous avons encore faim.

M. DESPREUILS.

Rien qu'une cuisse de poulet seulement.

Me. BABAS.

Ah oui, pour essayer n'est-ce pas?

LE BRUN.

Oui; mais c'est que l'appétit vient quelque-fois en mangeant, et puis nous...

M. DESPREUILS.

Mes amis, je vous en prie.

Me. BABAS.

Vous n'en direz rien.

M. DESPREUILS.

Non, non.

LE BRUN.

Tenez, voilà une cuisse.

Me. BABAS.

Et du pain.

M. DESPREUILS,

En vous remerciant. (*Il dévore.*)

Me. BABAS.

Cela est-il bon?

M. DESPREUILS, *la bouche pleine.*

Excellent!

LE BRUN.

Il faut boire.

M. DESPREUILS.

Donnez, donnez. (*Il boit.*) Voilà de bon vin.

LE BRUN.

C'est qu'il n'y a pas ici de cabaretier. Le vin est naturel.

M. DESPREUILS.

Donnez-moi quelque chose encore.

LE BRUN.

Tenez, voilà une aile.

M. DESPREUILS.

Donnez-moi à boire. (*Il boit.*)

Me. BABAS.

Cela ne va pas mal. Je commence à croire à présent que vous n'êtes pas condamné à mourir toujours de faim ; dame, écoutez donc: plus on vit, plus on apprend.

M. DESPREUILS.

En vérité, mes amis, je suis bien heureux que vous soyez morts.

LE BRUN.

Buvez, buvez! (*Il lui verse à boire.*)

M. DESPREUILS, *après avoir bu.*

Tout cela me fait un grand plaisir!

LE BRUN.

Vous voyez bien que les morts vous apprennent à vivre.

Me. BABAS.

Si j'étais vous, pour vous amuser, car vous n'avez rien à faire, je m'amuserais à dormir, c'est toujours autant de pris.

M. DESPREUILS,

Les morts dorment-ils?

LE BRUN.

Tant qu'ils veulent.

M. DESPREUILS.

Je commence à le croire ; car j'en ai bien envie.

Me. BABAS.

Eh bien, essayez. Attendez, je vais raccommoder votre bonnet de nuit et votre couvrepieds. Là, voilà qui est bien. Bon soir.

M· DESPREUILS.

Bon soir, bon soir.

LE BRUN.

Bon soir,Monsieur. Il ne me réponds pas: bon soir Monsieur. Ma foi, il est dèjà endormi.

Me. BABAS.

Le voilà sauvé.

LE BRUN.

Pour moi, je le crois. Bon soir, Monsieur. Il n'entend rien.

Me. BABAS.

Allons, emportons tout cela.

LE BRUN.

Non, laissons-le là.

SCÈNE XIV.

Me. DENERET, M. DESPREUILS, LE CHEVALIER, Me. BABAS, LE BRUN.

Me. DENERET.

Nous avons tout entendu. Mon oncle dort-il tout de bon?

LE BRUN.

Je vous en réponds.

LE CHEVALIER.

Il ne faut pas le réveiller.

Me. BABAS.

Oh! il n'y a rien à craindre; quand il dort une fois, on tirerait le canon de la Bastille que cela ne lui ferait rien.

Me. DENERET.

Voilà une heureuse idée que Le Brun a eue là.

LE BRUN.

Je vais détendre tout cela pour quand il se réveillera.

LE CHEVALIER.

Dépêche-toi.

LE BRUN.

J'aurai bientôt fait. (*Il va chercher une échelle, et détend les draps.*)

Me. DENERET.

Pourvu qu'il revienne dans son bon sens.

Me. BABAS.

Ah! pardi, il y sera, puisqu'il a mangé; je vous en réponds, moi. Je voudrais avoir autant d'écus que les Médecins ont tué de monde avec leur diète. Pour moi je sais bien que, lorsque je serai malade, je demanderai toujours à manger: tant qu'on mange on ne meurt pas.

LE BRUN.

Allons, voilà qui est fait. (*Il emporte les draps et l'échelle.*)

Me. DENERET.

Je ne suis pas encore sans inquiétude.

LE CHEVALIER.

Vous verrez, à son réveil.

SCÈNE XV.

Me. DENERET, LE CHEVALIER, M. DESPREUILS, M. SOBRIN, Me. BABAS, LE BRUN.

LE BRUN.

Voila Monsieur le Docteur.

M. SOBRIN.

Eh bien, notre malade?

Me. DENERET.

Il dort, et je le crois hors d'affaire.

M. SOBRIN.

Cela doit être. Oh! j'étais sûr de mon fait. Il faut le réveiller.

Me. BABAS.

Non Monsieur; laissez, je vous prie, reposer mon pauvre maître; vous voudrez peut-être encore le saigner.

M. SOBRIN.

Non, je vous en donne ma parole d'honneur; d'ailleurs il ne doit plus en avoir besoin.

LE CHEVALIER.

Vous le croyez, Docteur?

M. SOBRIN.

Quand je vous dis que j'en suis sûr. Allons, Monsieur Despreuils!

M. DESPREUILS.

Ah! c'est vous, Docteur?

M. SOBRIN.

Oui, c'est moi. Donnez-moi votre bras. Fort bien: il n'y a plus d'agitation.

M. DESPREUILS.

Ah! Docteur, j'ai fait un terrible rêve.

Me. BABAS.

Ah! s'il prend cela pour un rêve!

Me. DENERET.

Ne dites donc rien, Madame Babas.

M. DESPREUILS.

Je me suis cru mort.

M. SOBRIN.

Eh bien, vous ne le croyez plus?

M. DESPREUILS.

Non vraiment; je me sens même assez de force.

M. SOBRIN.

C'est moi qui vous ai tiré de là.

M. DESPREUILS.

Vous?

M. SOBRIN.

Oui, avec un températif que je vous ai fait donner.

M. DESPREUILS.

Je ne me souviens pas...

LE BRUN.

Je m'en souviens bien, moi.

M. SOBRIN.

Ne vous l'a-t-on pas remis pour le faire prendre à Monsieur Despreuils?

LE BRUN.

Oui, Monsieur; mais comme vous ne vouliez pas croire que c'était la diète qui l'avait mis dans l'état où il était, Madame Babas et moi nous lui avons fait manger une cuisse et une aile de poulet : il a bien dormi ; il se porte à merveille, et voilà votre températif que j'avais gardé dans ma poche.

M. SOBRIN.

Quoi! vous l'avez fait manger?

Me. BABAS.

Oui, Monsieur; tenez, voilà les restes du poulet et du vin.

M. SOBRIN.

Et vous le croyez guéri?

LE BRUN.

Assurément; et vous en êtes convenu vous-même tout-à-l'heure.

M. SOBRIN.

Eh bien, je me suis trompé.

Me. BABAS.

C'est peut-être votre habitude.

Me. DENERET.

Docteur, vous convenez donc que Monsieur Despreuils....

M. SOBRIN.

Est fort mal.

M. DESPREUILS.

Moi fort mal! (*Il se lève.*) Je ne conviendrai pas de cela.

M. SOBRIN.

Voyez à quoi vous l'exposez.

M. DESPREUILS.

A te chasser, maudit ignorant.

M. SOBRIN.

Ceci est un peu fort; un malade n'a jamais chassé un médecin. Vous me rappellerez ; mais vous ne m'aurez pas quand vous voudrez.

Me. BABAS.

Ah! tant mieux. Je voudrais bien ne le revoir jamais ici.

SCÈNE XVI.

Me. DENERET, M. DESPREUILS, LE CHEVALIER, Me. BABAS, LE BRUN.

LE BRUN.

J'espère, Monsieur, que vous serez plus content de votre nouveau médecin, et que si vous avez été faché contre Monsieur Le Chevalier pour vous avoir donné l'autre...

M. DESPREUILS.

Moi, j'ai été fâché contre Le Chevalier?

Me. DENERET.

Oui, mon oncle; puisque vous avez mis dans votre testament que vous me déshériteriez, si jamais je voulais l'épouser.

M. DESPREUILS.

J'ai fait mon testament?

Me. BABAS.

Oui, Monsieur.

M. DESPREUILS.

Et j'y ai mis cette clause?

Me. DENERET.

Oui, mon oncle.

M. DESPREUILS.

Eh bien, je vais l'annuler par un bon contrat bien en forme, où je ne vous donnerai tout mon bien qu'à condition que vous l'épouserez sans différer.

Me, DENERET.

Ah! mon oncle!

M. DESPREUILS.

Je n'ai jamais eu d'autre intention.

LE CHEVALIER.

Monsieur, toute la vie...

M. DESPREUILS.

Ne parlons point de remerciments. Laissez-moi aller m'habiller; car je veux sortir, et passer chez mon Notaire.

LE BRUN.

Monsieur, nous avons fait un marché, Madame Babas et moi.

M. DESPREUILS.

Qu'est-ce que c'est?

LE BRUN.

Qu'elle m'épouserait, si je vous guérissais.

M. DESPREUILS.

J'entends: c'est encore un autre contrat; je m'en charge. Un vieux garçon n'a rien de mieux à faire que de marier tout ce qui l'entoure.

L'IMPORTUN.

PERSONNAGES.

LA COMTESSE DE CLERENCY,
LE CHEVALIER De SOURVILLE,
LE MARQUIS De BLANPRES,
} *bien mis.*

LE VICOMTE Des BORNES, *habit brun à Brandebourgs d'or, veste d'or, jarretières noires, grande perruque à nœuds brune, épée et canne.*

LE GRIS, Valet-de-chambre de la Comtesse, *habit, et veste rouge à boutons d'or.*

La Scène est chez la Comtesse dans son salon.

L'IMPORTUN.

MOT DU PROVERBE.

A QUELQUE CHOSE MALHEUR EST BON.

SCÈNE I.

LE MARQUIS, LA COMTESSE.

LE MARQUIS.

Je vous jure, Madame, que le Chevalier n'est point coupable.

LA COMTESSE.

Non, Marquis, je ne veux plus entendre seulement parler de lui.

LE MARQUIS.

Vous renvoyez ses lettres ; vous ne voulez plus le voir, et sans être sûre du tort que vous croyez qu'il a.

LA COMTESSE.

Sans être sûre?

LE MARQUIS.

Mais oui: j'avoue que les apparences sont contre lui...

LA COMTESSE.

Quoi, un billet écrit de sa main?

LE MARQUIS.

Il est vrai.

LA COMTESSE.

Et vous croyez pouvoir le justifier? Non, Monsieur, ce serait en vain que vous l'entreprendriez.

LE MARQUIS.

Mais qui vous a remis ce billet?

LA COMTESSE.

Une femme masquée au bal de l'Opéra.

LE MARQUIS.

Assez grande?

LA COMTESSE.

Oui.

LE MARQUIS.

Et n'avez-vous pas reconnu la Baronne de Belleville?

LA COMTESSE.

Pardonnez-moi, et c'est ce qui m'a fait sentir la noirceur du procédé. Il a feint de m'aimer pour me sacrifier à elle. Le voilà, ce billet; lisez pour voir comment vous pourrez le justifier. Vous connaissez son écriture?

LE MARQUIS.

Oui, c'est de lui. (*Il lit.*) "Ne croyez donc pas, Madame, que je puisse aimer la Comtesse; j'ai voulu m'amuser de ses prétentions, en feignant pour elle une passion, que vous seule êtes capable de m'inspirer toute ma vie."

LA COMTESSE.

Eh bien, Monsieur, que direz-vous à cela?

LE MARQUIS.

Que le Baronne a voulu se venger de ce que vous lui avez enlevé Le Chevalier! Elle l'a mandé elle-même à une femme de ses amies qu'elle croyait brouillée avec Le Chevalier, et qui lui a montré sa lettre: et si vous vouliez, il vous l'apporterait; car je lui ai conseillé de tâcher de l'avoir.

LA COMTESSE.

Cette lettre prouvera-t-elle que ce billet n'est pas du Chevalier?

LE MARQUIS.

Non vraiment; mais vous y verrez que la Baronne a retrouvé par hasard ce billet que lui écrivit un jour Le Chevalier, qui dans un souper avait feint de l'amour pour la Comtesse de Rénicart, cette femme de Province, si ridicule, que vous avez vue ici il y a un an.

LA COMTESSE.

Quoi, Marquis, vous ne me trompez point?

LE MARQUIS.

Vous verrez cette lettre, si vous promettez que Le Chevalier vous l'apporte.

LA COMTESSE.

Mais en vérité....

LE MARQUIS.

Pouvez-vous hésiter, après tout ce que vous lui avez fait souffrir aussi injustement?

LA COMTESSE.

Ai-je été plus tranquille que lui?

LE MARQUIS.

Je vais dire à votre porte qu'on le laisse entrer n'est-ce pas?

LA COMTESSE.

Il faut bien y consentir; puisque vous le voulez.

LE MARQUIS.

J'admire l'effort que vous faites.

SCÈNE II.

LA COMTESSE, LE VICOMTE, LE GRIS.

LE GRIS, *annonçant.*

Monsieur le Vicomte des Bornes.

LA COMTESSE.

Pourquoi l'a-t-on laissé entrer? Dites que Le Chevalier de Sourville doit venir.

LE GRIS.

Oui, Madame.

LE VICOMTE.

Madame la Comtesse veut bien que j'aie l'honneur de lui présenter mon respect.

LA COMTESSE.

Asseyez-vous donc. Vous me paraissez en bonne santé.

LE VICOMTE.

Oui, Madame, assez, comme cela; c'est-à-dire, toujo urs goutteux, tantôt bien, tantôt mal.

LA COMTESSE.

Et la Vicomtesse?

LE VICOMTE.

Mais comme à son ordinaire, pas mal; c'est-à-dire pourtant avec ses vapeurs.

LA COMTESSE.

La campagne ne l'a pas guérie?

LE VICOMTE.

Pardonnez-moi, tout l'été elle n'en a pas eu; c'est-à-dire, jusqu'à la S. Jean, qu'elles lui sont revenues.

LA COMTESSE.

C'est un triste état que celui-là.

LE VICOMTE.

Oh ! on ne peut pas plus triste, c'est-à-dire, quand je dis triste, c'est quand on est seule; car quand on a du monde, et puis moi surtout qui cherche à l'égayer, cela suspend sa douleur ; et ce qui me le prouvait, c'est qu'elle s'endormait l'après-dîner, presque toujours.

LA COMTESSE.

Comment avez-vous pu la quitter ?

LE VICOMTE.

Ce sont les affaires qui m'ont appelé ici, et rien ne cède à cela, comme vous savez ; cependant quand je dis les affaires, c'est-à-dire, que je n'en ai point, car je n'ai rien à demander, aucun procès à solliciter : j'ai un revenu fixe qui ne peut s'accroître ni diminuer; mais il faut se mettre au courant de Paris, on se rouille dans la Province ; quand je dis on se rouille, c'est-à-dire, qu'on ne se rouille pas quand on a toujours vécu avec des gens comme soi, ou d'autres, cela est égal.

LA COMTESSE *bâillant.*

Ce que vous dites là est bien vrai.

LE VICOMTE.

Quand on est amusant on a toujours des ressources; quand je dis des ressources, c'est-à-dire, que hors Paris il n'y en a guères; mais nous savons nous en faire, et c'est là-dessus que je voulais vous demander des conseils, et comme vous faites quand vous êtes à votre terre de Clérancy.

SCÈNE III.

LA COMTESSE, LE CHEVALIER, LE VICOMTE, LE GRIS.

LE GRIS, *annonçant.*

Monsieur le Chevalier de Sourville.

LE CHEVALIER.

Ah! Madame, vous permettez enfin. . . .

LE VICOMTE.

Quoi, c'est le Chevalier? Que je suis aise de vous voir! Mais faites vos complimens, je vous parlerai après.

LA COMTESSE.

Asseyez-vous donc, Messieurs.

LE CHEVALIER.

Madame je vous apporte une lettre que je vous prie en grace de lire, vous verrez. . . .

LA COMTESSE.

Donnez.

LE CHEVALIER, *donnant la lettre.*

La voici.

LA COMTESE, *mettant la lettre dans sa poche.*

Je la lirai.

LE VICOMTE.

Madame si je vous gêne. . . . (*Il se lève.*)

LE CHEVALIER, *à part.*

Sûrement.

LA COMTESSE.

Point du tout, Vicomte.

LE VICOMTE.

J'en suis très aise. (*Se rasseyant.*) C'est une chose très-agréable que les lettres.

LE CHEVALIER.

Il y en a, Monsieur, qui causent quelquefois bien du chagrin.

LE VICOMTE.

Ce que vous dites là est bien vrai, par exemple; quand je dis bien vrai, c'est-à-dire, pas toujours, car. . . .

LE CHEVALIER.

Monsieur, quand une lettre vous fait paraître coupable, et que vous ne l'êtes pas. . . .

LE VICOMTE.

Ah diable! vous parlez là de choses fort fâcheuses mais très fâcheuses.

LE CHEVALIER.

Désespérantes, Monsieur !

LE VICOMTE.

Oui, désespérantes ; quand je dis désespérantes, c'est-à-dire, cependant qu'il y a du remède à tout.

LE CHEVALIER.

Mais comment persuader qu'on est innocent? Madame, croyez-vous que cela soit aisé?

LA COMTESSE.

Il faut avoir patience, Monsieur.

LE VICOMTE.

Oui, oui, rien ne se fait aussi promptement qu'on le voudrait; on rencontre souvent des obstacles que l'on n'a pas prévus.

LE CHEVALIER.

Eh, Monsieur! je ne le sais que trop, dans ce moment-ci surtout.

LE VICOMTE.

Quand je dis des obstacles, c'est-à-dire, qu'il n'y en a pas toujours que l'on ne puisse vaincre; par exemple, j'ai eu beaucoup de difficultés pour la terre que je voulais acheter; il y avait des substitutions, des.... je ne sais pas trop comment vous dire, enfin des choses qui m'empêchaient de l'acquérir; cela ne m'a point rebuté parce que'elle me plaisait. Savez-vous ce que

j'ai fait? J'en ai acheté une autre qui me plaît davantage.

LA COMTESSE.

Vous avez des expédiens admirables pour tout.

LE VICOMTE.

Ah oui, voilà ce que j'ai au-dessus de tout le monde, c'est un grand avantage; quand je dis un avantage, c'est-à-dire, qu'il n'y en a pas dans cela, l'imagination fait tout ; il faut savoir imaginer comme je fais toujours.

LE CHEVALIER.

Si vous pouviez imaginer, par exemple, un moyen de se défaire des importuns, ce serait un secret bien agréable.

LE VICOMTE.

Vous avez bien raison, les importuns sont insupportables: quand je dis insupportables pourtant, c'est-à-dire, que cela ne me fait rien à moi.

LA COMTESSE.

Je le crois, sans cela on serait trop à plaindre.

LE VICOMTE.

A plaindre, sans doute ; quand je dis à plaindre, c'est-à-dire, qu'on ne l'est pas ; parce qu'il n'y a qu'à faire comme je fais : quand je suis dans une maison auprès d'une belle dame, comme Madame la Comtesse, par exemple, je me trouve si bien, que j'y passerais la journée, sans que personne pût m'y déplaire: aussi je ne fais souvent qu'une visite dans toute une après-dîner ; voilà comme je suis.

LE CHEVALIER.

Ah ! je suis perdu ! (*A la Comtesse.*) Madame. . . .

LA COMTESSE.

Quoi ?

LE CHEVALIER.

Est-ce qu'il ne s'en ira jamais?

LA COMTESSE.

La conversation de Monsieur vous plaît?

LE VICOMTE.

Ecoutez donc, vous êtes bien honnête; mais quand on s'amuse, on amuse toujours les autres. Quand je dis on amuse, c'est-à-dire, qu'on n'amuse pas, mais qu'on doit amuser.

LE CHEVALIER.

Si'l y en a qu'on amuse, il y en a bien que l'on impatiente.

LE VICOMTE.

Oui, oui, comme vous dites.

LE CHEVALIER.

Mais, Monsieur, est-ce que vous n'allez jamais au Spectacle?

LE VICOMTE,

Non, jamais; quand je dis jamais, c'est-à-dire, à Paris, car je l'aime beaucoup; on joue la Comédie tout l'été dans ma terre des Bornes.

LA COMTESSE.

Tout l'été, cela doit être charmant!

LE CHEVALIER, *à la Comtesse.*

Il ne finira jamais si vous lui laissez entamer cette conversation-là.

LE VICOMTE.

Quand je dis tout l'été, c'est-à dire, dans l'automne; parce que dans l'été il fait trop chaud. Nous avions des pièces charmantes, parce que je les faisais ; quand je dis je les faisais, c'est-à-dire, que je ne les faisais pas entièrement, parce que je prenais des scènes toutes faites des meilleurs auteurs, que je joignais ensemble.

LA COMTESSE.

Je ne comprends pas bien cela.

LE VICOMTE.

Je m'en vais vous l' expliquer.

LA COMTESSE.

Vous me ferez plaisir.

LE CHEVALIER, *à part.*

Pour moi j'en mourrai d'impatience.

LE VICOMTE.

Vous savez, Madame ; quand je dis vous savez, c'est-à-dire, peut-être que vous ne le savez pas, parce que vous n'y êtes pas obligée ; mais il faut le savoir pour m'entendre. Pour bien faire une Comédie, il faut que chaque personnage ait un caractère: or on les a tous faits et trés-bien : je prends donc la meilleure scène de l'Avare, que je la mets avec la meilleure du Joueur, du Glorieux, du Misantrope ; vous concevez bien, ou plutôt vous ne pouvez pas concevoir cela sans l'avoir vu. Quand il me manque des vers, et que je n'en trouve pas absolument, j'en fais pour joindre le tout ensemble.

LA COMTESSE.

Quoi, vous faites des vers?

LE VICOMTE.

Oui vraiment,et de très-bonnes; quand je dis que j'en fais, c'est-à-dire, que je n'en fais pas; mais j'ai de la mémoire, je prends une rime d'un côté, une rime d'un autre, dans tout ce que je me rappelle, et voilà comme cela va, en cherchant un peu.

LA COMTESSE.

Vous devriez bien en faire pour moi.

LE VICOMTE.

Avec grand plaisir, quand vous voudrez.

LE CHEVALIER.

Oh, oui, Madame vous donnera du tems.

LA COMTESSE.

Non, je voudrais que ce fût tout-à-l'heure.

LE VICOMTE.

Je ne demande pas mieux; quand je dis pas mieux, c'est-à-dire. . . . .

LA COMTESSE.

Il n'y a qu'à sonner, on vous apportera du papier, de l'encre. . . .

LE CHEVALIER.

Si Monsieur passait dans votre cabinet, il ne serait point distrait.

LE VICOMTE.

Oui, je serais beaucoup mieux, c'est-à-dire pourtant, qu'ici. . . . .

LA COMTESSE.

C'est que j'aurais voulu le voir travailler.

LE CHEVALIER.

Non, non ; Monsieur, voulez-vous bien passer. (*Il le conduit.*)

LE VICOMTE.

Très-volontiers, très-volontiers. (*Il revient.*) Je ne serai pas long-tems, ne vous impatientez pas ; quand je dis. . . .

LE CHEVALIER.

Eh, vous perdez du tems.

LE VICOMTE, *allant dans le cabinet.*

Allons, allons ; vous avez raison, quand je dis que vous avez raison, c'est-à-dire. . . .

SCÈNE IV.

LA COMTESSE, LE CHAVALIER.

LE CHEVALIER.

Ah ! Madame, je n'ai jamais autant souffert de ma vie !

LA COMTESSE.

J'ai vu toute votre impatience, et elle m'a fait le plus grand plaisir.

LE CHEVALIER.

Comment!

LA COMTESSE.

Elle vous a justifié entièrement vis-à-vis de moi, et

si bien que je vous rends votre lettre, que je ne veux pas lire seulement.

LE CHEVALIER.

Ah ! Madame, quel bonheur de ne plus vous paraître coupable !

LA COMTESSE.

Me pardonnerez-vous cette petite vengeance dont je viens de jouir ?

LE CHEVALIER.

Je ne la méritais pas ; puisque je n'ai jamais cessé de vous adorer ; et si j' avais à me plaindre, c'est de ce que vous m'en avez pu soupçonner : mais je crains que le Vicomte ne vienne encore troubler mon bonheur.

LA COMTESSE.

Eh bien, passons par le jardin, pour aller chez ma mère. Sonnez.

SCÈNE V.

LA COMTESSE, LE CHEVALIER, LE GRIS.

LA COMTESSE.

Je vais chez ma mère ; vous direz au Vicomte qui est dans mon cabinet, que j'ai été obligée de sortir, que j'en suis bien fâchée, et que je le prie de me revenir voir, et recommandez bien au Suisse de ne le plus laisser entrer.

LE GRIS.

Oui, Madame.

LA COMTESSE.

Allons, Chevalier. (*Ils sortent.*)

SCÈNE VI.

LE VICOMTE, LE GRIS.

LE VICOMTE, *un papier à la main.*

Je n'ai pas été long-tems, comme vous voyez... Mais où est-elle donc, la Comtesse ?

LE GRIS.

Monsieur, elle est très-fâchée d'avoir été obligée de sortir.

LE VICOMTE.

Elle est sortie ? quand je dis sortie. . . .

LE GRIS.

Oui, Monsieur le Vicomte.

LE VICOMTE.

Pendant que je fais des vers pour elle ? c'est-à-dire. . . .

LE GRIS.

Elle vous en fait bien excuses, et elle vous prie de revenir bientôt la voir.

LE VICOMTE.

Sûrement ; quand je dis sûrement. . .

LE GRIS.

Vous n'y manquerez pas ?

LE VICOMTE.

Je n'ai garde ; c'est une femme charmante. Ah ça, tenez, vous lui donnerez ces vers que je viens de faire : si elle n'en est pas contente, je les corrigerai quand je reviendrai : quand je dis que je les corrigerai, c'est-à-dire. . . .

LE GRIS.

En ce cas-là elle les trouvera bien.

LE VICOMTE.

Je suis pressé un peu ; quand je dis que je suis

pressé, c'est-à-dire, que j'attendrais, si elle revenait bientôt.

LE GRIS.

Elle est sortie pour toute la journée.

LE VICOMTE.

Je reviendrai demain ou après demain ; c'est-à-dire. . . . si je le peux.

LE GRIS.

Ce sera la même chose ; c'est égal.

LE VICOMTE.

Adieu : n'oubliez pas de lui donner ces vers, toujours ; c'est-à-dire. . . .

LE GRIS.

Oui, oui. (*Ils s'en vont.*)

LE BOSSU.

PERSONNAGES.

LE CHEVALIER, sous le nom du PRESIDENT DE ROUVIGNI, bossu et borgne. *Habit noir, cheveux longs, sans chapeau.*

Mme. DE SAINT-CLAIR, veuve. *Bien mise, avec prétentions.*

Mme. DE MOUSON, veuve. *Mise de bon goût.*

M. DE PIRMONT, Officier de Cavalerie. *En uniforme.*

TOURANGEAU, Laquais du Président. *En livrée.*

La Scène est chez le Président, à Lyon, dans un second salon.

LE BOSSU.

MOT DU PROVERBE.

IL NE FAUT PAS DIRE, FONTAINE JE NE BOIRAI PAS DE TON EAU.

SCÈNE I.

LE PRESIDENT, TOURANGEAU.

TOURANGEAU.

Il y a un Monsieur qui a envoyé savoir si vous étiez chez vous, Monsieur le Chevalier.

LE PRESIDENT.

Monsieur le Chevalier ! Comment, depuis que nous sommes ici, tu ne peux pas t'accoutumer à dire Monsieur le Président.

TOURANGEAU.

Je vous demande pardon, Monsieur le Président ; c'est que lorsque nous sommes seuls, je n'y pense jamais ; mais devant le monde vous savez bien. . . .

LE PRESIDENT.

Allons, c'est bon. Qu'est-ce que c'est que ce Monsieur?

TOURANGEAU.

C'est un Officier, à ce qu'on m'a dit.

LE PRESIDENT.

Je parie que c'est Pirmont.

TOURANGEAU.

Pirmont? oui ; c'est comme cela qu'on l'a nommé.

LE PRESIDENT.

Il faut le laisser entrer.

TOURANGEAU.

J'entends quelqu'un ; c'est peut-être lui.

LE PRESIDENT.

Sors ; c'est lui-même.

SCÈNE II.

LE PRESIDENT, M. DE PIRMONT.

LE PRESIDENT.

Monsieur, donnez-vous donc la peine d'entrer.

M. DE PIRMONT.

Monsieur le Président, vous serez sans doute étonné de ma visite ; mais, j'ai été si surpris hier à l'assemblée, lorsque je vous ai vu, de vous trouver une parfaite ressemblance avec un de mes amis, que je me suis proposé d'avoir l'honneur de vous venir voir ; et plus je vous regarde, plus cette ressemblance augmente.

LE PRESIDENT.

Vous voulez apparemment parler de mon frère le Chevalier ; il est un peu mieux fait que moi pourtant, convenez-en?

M. DE PIRMONT.

Monsieur. . . .

LE PRESIDENT.

Et puis il a ses deux yeux, et je ne lui ressemble guères de ce côté-là: mais en quoi je lui ressemble beaucoup, c'est que je vous aime réellement autant qu'il peut vous aimer

M. DE PIRMONT.

Monsieur, je voudrais fort mériter l'honneur que vous me faites.

LE PRESIDENT.

Il ne faudra pas attendre long-tems pour cela. (*Il hausse le bandeau qu'il a sur un œil.*)

M. DE PIRMONT.

Que vois-je?

LE PRESIDENT.

C'est moi-même.

M. DE PIRMONT.

Ah, Chevalier! (*Il l'embrasse.*) Par quelle aventure? . . .

LE PRESIDENT.

Je vais te l'expliquer. (*Il remet son bandeau.*) Asseyons nous. (*Ils s'asseient.*)

M. DE PIRMONT.

Je ne comprends rien à cette mascarade! Pourquoi cette bosse aussi ?

LE PRESIDENT.

A présent ce n'est qu'une plaisanterie ; mais c'est une chose très-sérieuse qui m'a fait prendre ce parti-là. J'ai eu une affaire avec un homme que j'ai dangereusement blessé : comme il se porte mieux, tout est fini. Dans le premier moment j'ai craint qu'il ne mourût, et j'ai voulu me mettre en sûreté. J'ai un frère qui se nomme le Président de Rouvigni, qui est bossu est borgne, et qui voyage en Italie; j'ai pris le parti de prendre son nom et sa tournure, et de venir ici. Tu sais que Lyon rassemble la meilleure compagnie ; j'y ai mené la vie la plus agréable depuis que j'y suis, et sans la moindre inquiétude.

M. DE PIRMONT.

Mais puisque ton affaire est arrangée, pourquoi ne pas reprendre ta forme ordinaire, et ne pas retourner à Paris ?

LE PRESIDENT.

Tu ne croiras pas que fait comme me voilà, j'ai fait deux conquêtes ici.

M. DE PIRMONT.

Bon !

LE PRESIDENT.

Mais de tout ce qu'il y a de mieux. Ce sont deux veuves fort riches.

M. DE PIRMONT.

Que tu trompes peut-être?

LE PRESIDENT.

Pas toutes les deux ; mais une d'elles pour venger l'autre.

M. DE PIRMONT.

Est-ce celle auprès de qui tu étais hier!

LE PRESIDENT.

Oui, Madame de Saint-Clair, que je ne peux pas souffrir.

M. DE PIRMONT.

Tu as raison : malgré sa beauté, c'est une femme odieuse ; elle est vaine, orgueilleuse, présomptueuse. . . .

LE PRESIDENT.

Méprisante, dédaigneuse, insoutenable ! Pour Madame de Mouson. . . .

M. DE PIRMONT.

C'est une femme comme il y en a peu ; elle n'emprunte aucun art pour se faire aimer ; elle enchante par une noble simplicité ; tout attire vers elle, et elle inspire une heureuse confiance ; sans oser espérer d'en être aimé, on desire de lui plaire. Le charme qu'elle répand sur tout ce qui l'environne, surpasse même ce qu'on appelle bonheur avec une autre. Si c'est elle que tu veux venger, tu as bien raison.

LE PRESIDENT.

Elle-même. Tout bossu et borgne que j'étais forcé de paraître, j'essayai de lui plaire, et j'y réus-

sis au point que je fus préféré à tous ceux qui s'empressaient autour d'elle; cela m'y attacha encore plus fortement : je lui proposai de l'épouser, et elle y consentit.

M. DE PIRMONT.

Mais il n'y a pas de bonheur pareil au tien.

LE PRESIDENT.

Je n'en conçois pas de plus grand ! Madame de Saint-Clair, rivale en beauté de Madame de Mouson, fit des plaisanteries très amères sur son goût pour moi ; je fus un peu inquiet que cela ne l'en detachât.

M. DE PIRMONT.

Il fallait te montrer tel que tu es.

LE PRESIDENT.

Je voulus pousser cela plus loin, et j'eus de quoi être content; car Madame de Mouson me dit les propos que Madame de Saint-Clair avait tenu sur son choix ; mais que cela n'était pas étonnant de sa part, que c'etait plutôt la figure qui la déterminait que le mérite personnel. Je fus enchanté de la façon de penser de Madame de Mouson sur moi, et dans la joie où j'étais. . . .

M. DE PIRMONT.

Tu lui fis voir que tu ne méritais pas les plaisanteries de Madame de Saint-Clair?

LE PRESIDENT.

Point du tout ; je formai le projet de l'en faire repentir.

M. DE PIRMONT.

Et comment?

LE PRESIDENT.

En la rendant amoureuse de moi.

M. DE PIRMONT.

J'aime cela tout-à-fait ; je voudrais que tu eusses réussi.

LE PRESIDENT.

On ne peut pas plus. Mais j'entends Madame de Mouson : viens souper ici ce soir, et tu seras témoin de la vengeance que j'ai imaginée. Elles y souperont toutes les deux.

M. DE PIRMONT.

Je vais faire une visite, et je reviens tout de suite.

SCÈNE III.

Mme. DE MOUSON, LE PRESIDENT, TOURANGEAU.

TOURANGEAU.

Madame de Mouson.

LE PRESIDENT.

Ah! Madame, il est bien honnête à vous d'arriver de si bonne heure.

Mme. DE MOUSON.

Honnête ! ce n'est pas là le mot, Président, convenez-en? Vous savez le plaisir que j'ai à être avec vous.

LE PRESIDENT.

Madame, il ne peut pas surpasser le mien, je vous le jure. Si vous pouviez concevoir le bonheur que je goûte en vous aimant, cette sorte d'admiration que j'ai pour moi, d'avoir pu toucher un cœur comme le vôtre, réellement vous finirez par me rendre d'un amour-propre excessif.

Mme. DE MOUSON.

Vous en dites autant, peut-être, à Madame de Saint-Clair?

LE PRESIDENT.

Sûrement ; j'étudie auprès de vous tout ce que je

dois lui dire, et elle n'imagine pas que c'est à vous qu'elle le doit.

Mme. DE MOUSON.

Mais elle est fort jolie, et je ne serais pas surprise qu'à la fin elle ne parvînt à vous plaire réellement.

LE PRESIDENT.

Cela ferait honneur à mon goût, à ma façon de penser, sour-tout après la comparaison que je dois faire de vous à elle. Quelle différence! Que son ame est loin de ressembler à la vôtre! Quel esprit que le sien! En vérité il n'y a que le désir de vous venger qui puisse me faire supporter l'excès d'ennui et de dégoût qu'elle m'inspire.

Mme. LE MOUSON.

Vous le dites, et je le dois croire; mais je n'aime point ce désir que vous avez de me venger; je vous l'ai déja dit: que m'importe ce qu'elle a pu dire et penser: était-elle faite pour sentir tout ce que vous valez ? Tenez, Président, c'est plus votre amour-propre que ma gloire que vous voulez satisfaire.

LE PRESIDENT.

S'il n'était question que de mon amour-propre, la manière dont elle l'a attaqué m'inquiéterait peu; je ne tiens pas beaucoup aux défauts qu'elle m'a reprochés.

Mme. MOUSON.

Eh bien, en voilà assez. Mandez-lui tout simplement que vous êtes revenu à moi, et que je vais vous épouser: si elle vous aime, elle sera assez punie par les regrets de vous perdre.

LE PRESIDENT.

Oui; mais elle ne conviendrait pas qu'elle m'a aimé, et je veux que tout le monde le sache.

Mme. DE MOUSON.

Vous dites qu'elle consent à vous épouser?

LE PRESIDENT.

Il est vrai.

Mme. DE MOUSON.

Que voulez-vous de plus?

LE PRESIDENT.

Elle veut que nous partions secrètement pour sa terre de Saint Clair, pour aller nous y marier, et ne revenir que quand elle croira qu'on ne parlera plus de ce mariage : moi je n'aime pas le mystère avec elle ; je veux que mon triomphe éclate.

Mme. DE MOUSON.

Allons, vous êtes fou. Finissez cette plaisanterie-là.

LE PRESIDENT.

Dès ce soir même.

Mme. DE MOUSON.

Comment?

LE PRESIDENT.

Elle vient souper ici avec vous.

Mme. DE MOUSON.

Quel est votre projet ?

LE PRESIDENT.

Puisque vous êtes arrivée avant elle, il faut que vous vous cachiez ; sûrement elle va venir. Entrez dans ce cabinet, et vous n'en sortirez que quand vous le jugerez à propos. Vous me ferez des reproches de vous avoir sacrifié à elle ; je ferai l'étonné de l'excès de jalousie que vous montrerez ; elle sera enchantée de triompher devant vous, et je me charge du reste.

Mme. DE MOUSON.

A quoi cela sera-t-il bon ?

LE PRESIDENT.

A l'humilier, et peut-être à la corriger.

Mme. DE MOUSON.

Vous ne la corrigerez point ; et je me suis bien des fois repentie de la lettre que vous avez exigée de moi, pour la faire tomber dans le piège que vous vouliez lui tendre. Il n'y a peut-être jamais eu que

vous, qui ait desiré de celle qu'il aime, qu'elle lui écrive qu'elle ne l'aime plus.

LE PRESIDENT.

Cela a bien réussi. J'entends quelqu'un ; sauvez-vous dans le cabinet.

Mme. DE MOUSON, *se levant.*

Avouez que vous me faites faire tout ce que vous voulez. (*Elle entre dans le cabinet.*)

SCÈNE IV.

LE PRESIDENT, Mme. DE SAINT-CLAIR, TOURANGEAU.

TOURANGEAU,

Madame de Saint-Clair.

Mme. DE SAINT-CLAIR.

En vérité, Président, il faut que je vous aime beaucoup pour venir ici, aujourd'hui.

LE PRESIDENT.

Quand ce ne serait que pour me charmer de nouveau par cette assurance.

Mme. DE SAINT-CLAIR, *s'asseyant.*

Sans voutre souper, je ne serais pas sortie, Président ; mais je vous avoue que j'ai tout espéré du plaisir de me trouver chez vous.

LE PRESIDENT.

Vous me comblez de joie ! Et je ne sais pas de quoi vous pouvez vous plaindre ; car en honneur vous n'avez jamais été si belle : vos yeux. . . .

Mme. DE SAINT-CLAIR.

Ne les regardez pas, Président.

LE PRESIDENT.

Que je me refuse au plaisir d'y lire mon bonheur : ah ! je ne me traiterai jamais avec tant de cruauté.

Mme. DE SAINT-CLAIR.

Il semble que vous m'aimiez réellement?

LE PRESIDENT.

Comment réelement ? Qui pourrait vous en faire douter un instant ? vous m'allarmez.

Mme. DE SAINT-CLAIR.

Je ne sais, je crains que vous ne vous trompiez vous-même; de plus, vous revoyez Madame de Monson ; elle a bien des charmes, Président! c'est une personne d'un si grand mérite ; elle en avait tant découvert en vous, les hommes sont flattés de cela, c'est tout simple , et puis elle a tant de graces, un peu gauches à la vérité ; mais vous autres, vous ne distinguez pas tout cela.

LE PRESIDENT.

Tout ce qui peut charmer en vous m'a-t-il échappé ?

Mme. DE SAINT-CLAIR.

Ah ! point de comparaison, s'il vous plaît ; je craindrais trop d'être anéantie devant elle; c'est une bonne petite femme, je l'ai aimée autrefois.

LE PRESIDENT.

C'est dans ce tems-là que vous avez blâmé son goût pour moi.

Mme. DE SAINT-CLAIR.

Ah ! ne parlons plus de cela ; je me fais horreur à moi-même de vous avoir si mal connu ; je me suis fait justice depuis, en vous disant qu'elle n'était pas digne de vous, et je vous l'ai prouvé, je crois, en vous aimant.

LE PRESIDENT.

J'en suis pénétré de reconnaissance. Elle a été piquée que je vous préférasse.

Mme. DE SAINT-CLAIR.

Oui, elle a eu la sottise de vous écrire qu'elle ne vous aimait plus ; je vous avoue que celui-là m'a charmé.

LE PRESIDENT.

C'était une noirceur que vous m'aviez fait là d'avoir ridiculisé son goût pour moi.

Mme. DE SAINT-CLAIR.

Je vous l'ai dit, si je ne vous avais pas déja aimé, est-ce que ce qu'elle peut faire m'importe assez pour m'en devoir occuper?

LE PRESIDENT.

Oui ; mais la manière dont vous vous êtes récriée par tout, n'annonçait rien qui me fût favorable , vous aviez même fait penser comme vous la plupart des femmes de Lyon. Puisque vous m'aimez, la réparation ne doit rien vous coûter.

Mme. DE SAINT-CLAIR.

Mais je vous épouse, Président, que voulez-vous de plus ?

LE PRESIDENT.

Que ce ne soit pas dans votre terre ; que ce soit ici aux yeux de toute la ville.

Mme DE SAINT-CLAIR.

C'est une folie que cette prétention-là ! d'ailleurs la représentation me déplaît à mourir.

LE PRESIDENT.

Vous n'êtes pas accoutumée au monde ?

Mme. DE SAINT-CLAIR.

Ce n'est pas cela ; mais. . . .

LE PRESIDENT.

Mais c'est que vous rougissez de votre choix, après le langage que vous avez tenu.

Mme DE SAINT-CLAIR.

Quelle idée !

LE PRESIDENT.

Mais pourquoi ne pas déclarer ce mariage ? Si vous ne voulez pas qu'il se fasse ici, je vous suivrai par-tout où vous voudrez.

Mme. DE SAINT-CLAIR.

Si vous voulez que je vous en dise la véritable raison, c'est que je promis à la mort de mon mari de ne me jamais remarier ; il est vrai que je n'étais qu'un enfant.

LE PRESIDENT.

On connaît la valeur de ces promesses-là, et elles ne doivent point vous arrêter.

Mme. DE SAINT-CLAIR.

Rien ne peut vaincre mes répugnances là-dessus.

SCÈNE V.

M. DE PIRMONT, LE PRESIDENT, Mme. DE SAINT-CLAIR, TOURANGEAU.

TOURANGEAU.

Monsieur de Pirmont.

Mme. DE SAINT-CLAIR.

Quoi ! vous connaissez Monsieur de Pirmont?

LE PRESIDENT.

Il est mon ami depuis long-tems ; je n'ai point de secrets pour lui, Madame ; consentez que je lui apprenne mon bonheur.

Mme. DE SAINT-CLAIR.

Puisqu'il est de vos amis, il partagera sûrement notre satisfaction ; oui, Monsieur, j'épouse le Prési-

dent ; mais j'exige de vous de n'en point parler encore.

SCÈNE VI.

Mme. DE SAINT-CLAIR, Mme. DE MOUSON, LE PRESIDENT, Mme. DE PIRMONT.

Mme. DE MOUSON, *sortant du cabinet.*

Pour moi, Madame, qui ne suis point dans le secret, j'espère que vous ne trouverez pas extraordinaire que j'apprenne à tout le monde, qu'après avoir si hautement blâmé mon goût pour le Président, vous voulez bien l'épouser pour réparer vos torts.

Mme. DE SAINT-CLAIR.

Quoi, Madame ?

Mme. DE MOUSON.

J'ai tout entendu, et vos projets, et tout ce que vous avez dit de moi ; et comme je ne veux pas que votre façon de penser sur mon compte soit un secret non plus, je vais l'apprendre à tout le monde, ainsi que votre mariage.

M. DE PIRMONT.

Mesdames, si vous voulez passer dans le sallon, il y a déjà nombreuse compagnie à qui vous ferez sûrement le plus grand plaisir.

Mme. DE SAINT-CLAIR.

Eh bien, Madame, je vais y aller. Quelque chose que vous disiez, mon sort vous fait envie; puisque la jalousie vous a portée à nous écouter ; et le choix d'une femme aussi parfaite que vous, ne peut que me faire honneur : il vous en restera toujours la gloire de m'avoir éclairée sur ce que vaut le Président. Oui, Madame, je l'épouse, et je vous l'apprends, et j'en re-

cevrai vos complimens avec la plus grande satisfaction.

LE PRESIDENT.

Voilà tout ce que je voulais.

Mme. DE MOUSON.

Vous jouissez de tout votre triomphe ; mais du moins vous ne blâmerez plus l'amour qu'il m'a inspiré.

Mme. DE SAINT-CLAIR.

Non, Madame, je vous promets de n'en plus parler.

Mme. DE MOUSON.

Président, passons dans le sallon.

LE PRESIDENT.

Non, Madame ; il faut savoir auparavant si Madame de Saint-Clair voudra souper ici.

Mme. DE SAINT-CLAIR.

Oui, oui, Président, tous mes scrupules sont levés.

LE PRESIDENT, *à Mme. de Saint-Clair.*

Les miens ne le sont pas tout-à-fait : je vous ai fait une trahison abominable, j'en conviens ; mais vous m'aviez traité avec trop de mépris, j'ai voulu vous prouver que j'étais plus digne que vous ne pensiez, d'être aimé d'une honnête femme : et après vous avoir tout avoué, je dois vous apprendre aussi que ce n'est que Madame de Mouson pour qui je puisse vivre, et que je l'épouse.

Mme. DE SAINT-CLAIR.

Quoi ! monstre. . . .

LE PRESIDENT.

J'ai pu vous le paraître jusqu'à présent ; mais je vais me montrer tel que je suis. (*Il ôte son bandeau et fait disparaître sa bosse.*)

Mme. DE SAINT-CLAIR.

Que vois-je ? . . .

Mme. DE MOUSON.

Est-il bien possible ! . . . .

LE PRESIDENT.

Oui, Madame, je ne suis point le Président de Rouvigny, mais son frère, le Chevalier de la Millière, l'ami de Pirmont, qu'une affaire d'honneur avait fait cacher sous le nom du Président.

Mme. DE MOUSON.

Et vous m'avez laissé ignorer tout cela. Ah, Chevalier ! . . .

LE PRESIDENT.

Je voulais vous venger de Madame, avant de vous rien apprendre, et que vous ne pussiez pas l' empêcher ; ce que vous auriez sûrement fait, si vous aviez tout su.

Mme. DE SAINT-CLAIR, *avec dépit.*

Monsieur de Pirmont, donnez-moi la main, je vous prie.

LE PRESIDENT.

Quoi, Madame, vous ne soupez pas ici ?

Mme. DE SAINT-CLAIR.

Je ne veux les revoir de ma vie. (*Elle s'en va.*)

LE PRESIDENT.

Pirmont, tu reviendras ?

M. DE PIRMONT.

Sûrement.

SCÈNE VII.

MME. DE MOUSON, LE PRESIDENT.

MME DE MOUSON.

JE voudrais pouvoir cacher cette aventure à tout le monde.

LE PRESIDENT.

Vous êtes trop bonne, Madame

Mme. DE MOUSON.

Ne paraissez encore aujourd'hui qu'en Président de Rouvigny.

LE PRESIDENT.

Je ne le puis ; je veux avoir le plaisir de voir approuver votre choix hautement, et ne plus vous exposer à trouver encore une Madame de Saint-Clair.

Mme. DE MOUSON.

Ah ! Chevalier, je n'avais pas besoin de vous voir mieux que vous n'étiez, pour vous aimer toujours.

LE PRESIDENT.

C'est ce qui fera que toute ma vie vous ne me verrez occupé que de ma reconnaissance et de mon bonheur.

LE SOT

ET

LES FRIPONS.

PERSONNAGES.

MME. DE LA TASSE, Limonadière. *Robe jaune, bonnet, et coiffe noire.*

MLLE. CECILE, fille de Mme. de la Tasse. *Robe couleur de rose rayée, petit bonnet, tablier vert.*

M. DU PONT, Ecrivain, pas encore juré expert. *Habit gris, petit galon d'argent, épée et chapeau.*

M. DU CROC. *En frac rouge à boutons d'or, épée, chapeau sur la tête, et col noir.*

M. DU CORNET. *Habit vert, petit galon d'or, épée et chapeau sur la tête.*

M. DU TROUILLET. *Habit canelle à boutons d'argent, veste bleue, boutons d'or, cheveux en queue, épée et chapeau, tous deux mis niaisement.*

LOUIS, Garçon Cafetier. *Veste brune et tablier.*

La Scène est dans le Caffé de Mme. de la Tasse, Porte Saint-Michel à Paris.

LE SOT

ET

LES FRIPONS.

MOT DU PROVERBE.

IL NE FAUT PAS SE CONFESSER AU RENARD.

SCÈNE I.

M. DU PONT, LOUIS.

M. DU PONT.

Eh bien, Louis, Mademoiselle Cécile a-t-elle paru aujourd'hui ?

LOUIS.

Non, Monsieur, pas encore ; vous savez bien qu'elle ne descend jamais que l'après-midi.

M. DU PONT.

Il est vrai ; mais c'est que je suis fort inquiet.

LOUIS.

Pourquoi donc ?

M. DU PONT.

Parce qu'hier au soir il m'a paru qu'elle avait du chagrin.

LOUIS.

Je ne sais pas pourquoi ; car elle devrait être bien aise, au contraire.

M. DU PONT.

Bien aise ?

LOUIS.

Oui, car je crois que nous irons bientôt à la noce.

M. DU PONT.

A la noce ! et de qui ?

LOUIS.

Eh pardi, d'elle-même.

M. DU PONT.

On la marie ?

LOUIS.

Oui, vraiment : j'ai entendu parler de cela tout bas ; mais il n'en faut rien dire.

M. DU PONT.

Voilà pourquoi elle était si triste hier. Nous sommes bien malheureux !

LOUIS.

Est-ce que vous l'aimez ?

M. DU PONT.

Ah ! sûrement, je l'aime !

LOUIS.

Eh pourqnoi ne l'avez-vous pas demandée en mariage ? Je suis bien sûr que Madame de la Tasse, sa mère, vous l'aurait donnée.

M. DU PONT.

Tu le crois, Louis ?

LOUIS.

Pour cela, oui : elle l'aurait bien donnée à Monsieur Du Croc, s'il ne s'y était pas pris trop tard.

M. DU PONT.

Quoi ! ce fripon qui vient souvent ici avec Du Cornet ?

LOUIS.

Oui. Je ne sais pas si c'est un fripon; Madame de la Tasse ne le croit pas, toujours.

M. DU PONT.

Tout le monde le connaît pour cela, ainsi que Du Cornet.

LOUIS.

En ce cas-là, je suis bien aise qu'il n'épouse pas Mademoiselle Cécile. Tenez, la voilà, vous pourrez lui parler.

M. DU PONT.

Oui ; mais si sa mère. . . . .

LOUIS.

Elle ne vient peut-être pas encore. Je vais me tenir auprès de la porte, et je chanterai quand elle paraîtra.

SCÈNE II.

MLLE. CECILE, M. DU PONT, LOUIS.

LOUIS.

ENTREZ, entrez, Mademoiselle ; voilà Monsieur Du Pont qui vous attend.

Mlle. CECILE, *troublée.*

Monsieur Du Pont ?

M. DU PONT.

Oui, Mademoiselle ; je suis au désespoir de ce que je viens d'apprendre.

Mlle. CECILE.

Ah ! mon Dieu, cela n'est que trop vrai ; je n'ai pu vous rien dire hier à cause de ma chère mère ; mais vous avez dû voir combien j'étais fâchée.

M. DU PONT.

Aussi ai-je été très-inquiet ; mais je ne me croyais pas aussi malheureux que le suis.

Mlle. CECILE.

Ah ! dites que nous le sommes ! mais il faut que je m'asseie, car ma chère mère va venir.

M. DU PONT.

Louis nous avertira. Quoi, vous croyez que rien ne pourrait rompre ce mariage ?

Mlle. CECILE.

Il n'y a pas d'apparence, car mon prétendu arrive aujourd'hui.

M. DU PONT.

Et qui est-il ?

Mlle. CECILE.

Il s'appelle Monsieur Du Trouillet, et il est de Poissy, où son père a une charge dans les bœufs, à ce qu'on dit.

M. DU PONT.

Si j'avais pu prévoir qu'on eût dû vous marier sitôt, je me serais proposé à Madame votre mère ; peut-être m'aurait-elle accepté. Quelle différence ! Mais si je lui parlais, à Madame. . . .

Mlle. CECILE.

Il n'est plus tems, Monsieur du Pont.

M. DU PONT.

Elle sait mon talent pour les écritures ; je compte me faire recevoir bientôt écrivain juré expert aux vérifications; tout cela ferait peut-être. . . .

Mlle. CECILE.

Elle trouve déjà Monsieur Du Trouillet charmant, et elle ne l'a jamais vu.

M. DUPONT.

Elle sait que j'ai hérité de mon oncle, qui demeurait à la place de Sorbonne, et qui venait toujours ici, Monsieur de la Forêt.

Mlle. CECILE.

Quoi, c'était votre oncle ?

M. DU PONT.

Oui, vraiment, frère aîné de mon père.

Mlle. CECILE.

Elle l'aimait beaucoup ; je crois qu'il l'appellait sa commère.

M. DU PONT.

Sans doute ; c'est cela même.

Mlle. CECILE.

Eh bien, vous croyez ? . . . .

LOUIS, *chante.*

La Bourbonnoise a bien des écus.

M. DU PONT.

Ah ! voilà Madame votre mère.

LOUIS, *chante.*

A bien des écus, la Bourbonnoise,
A bien des écus. . . .

SCÈNE III.

Mme. DE LA TASSE, Mlle. CECILE, M. DU PONT, LOUIS.

Mme. DE LA TASSE.

Louis ?

LOUIS.

Madame ?

Mme. DE LA TASSE.

Rangez donc ce tabouret, qui fera casser le col à quelqu'un. Allons, allons.

LOUIS.

Madame, on y va.

M. DU PONT.

Madame de la Tasse, je suis bien votre serviteur.

Mme. DE LA TASSE.

Ah! Monsieur, je ne vous voyais pas; je vous salue. (*à Mlle. Cécile.*) Eh bien, qu'est-ce que vous avez donc, vous ? vous ne savez ce que vous faites.

Mlle. CECILE.

Quoi donc, ma chère mère ?

Mme. DE LA TASSE.

Vous oubliez tout : tenez, voilà vos ciseaux que vous laissez traîner par terre.

Mlle. CECILE.

Je croyais les avoir dans mon sac, ma chère mère.

Mme. DE LA TASSE.

Allons, laissez votre ouvrage, il faut que nous allions chez votre grand'mère.

Mlle. CECILE.

Cela sera bientôt fait. (*Elle plie son ouvrage, et regarde M. Du Pont, pendant que Mad. de la Tasse parle à Louis, et Du Pont soupire.*)

LOUIS.

Madame, est-ce que vous allez sortir ?

Mme. DE LA TASSE.

Oui. Si un Monsieur, qui s'appelle Monsieur Du Trouillet, vient me demander, vous viendrez me chercher chez ma mère.

LOUIS.

Oui, Madame.

Mme. DE LA TASSE.

Mais tout de suite, entendez-vous, Louis ?

LOUIS.

Oh, que oui ; laissez-moi faire, je sais bien pourquoi.

Mme. DE LA TASSE.

Eh bien, venez-vous, Cécile ?

Mlle. CECILE.

Oui, ma chère mère.

Mme. DE LA TASSE.

Allons, passez.

Mlle. CECILE.

Me voilà. (*Elle passe.*)

Mme. DE LA TASSE.

Eh bien, troussez donc votre robe ; elle ne songe à rien. Allons, quand vous serez mariée, je serai bien débarrassée. (*Elles s'en vont.*)

SCÈNE IV.

M. DU PONT, LOUIS.

LOUIS, *après avoir regardé aller Mme. De la Tasse & Cécile.*

Monsieur Du Pont, voilà Monsieur Du Croc et Monsieur Du Cornet qui viennent.

M. Du PONT.

Ici?

LOUIS.

Oh, sûrement.

M. Du PONT.

Eh bien, donne-moi la Gazette ; je veux un peu écouter ce qu'ils diront.

LOUIS.

Celle d'Utrecht ou d'Amsterdam?

M. Du PONT.

N'importe, la première venue.

LOUIS

Tenez, voilà celle d'Utrecht.

M. Du PONT.

C'est bon; ne fais pas semblant de les entendre. (*Il lit.*)

LOUIS.

Oh, laissez-moi faire; je regarderai à la porte.

SCÈNE V.

M. DU PONT, M. DU CROC, M. DU CORNET, LOUIS.

M. Du CROC.

Tiens, asseyons-nous ici. (*MM. Du Croc et Du Cornet, s'asseient auprès d'une table.*)

LOUIS.

Ces Messieurs veulent-ils quelque chose?

M. Du CROC.

Non, laissez-nous en repos. (*Louis va regarder à la porte.*)

M. Du CORNET.

Tu crois donc qu'il va arriver?

M. Du CROC.

L'on m'a mandé qu'il arrivait aujourd'hui ; mais comme je ne sais pas où il demeurera, je crois qu'il faut l'attendre ici.

M. Du CORNET.

Comment s'appelle-t-il?

M. Du CROC.

Du Trouillet.

M. Du CORNET.

Je connais ce nom-là.

M. Du CROC.

Il est de Poissy.

M. Du CORNET.

C'est cela même: son père est la plus grande bête qu'il y ait au monde.

M. Du CROC.

Tant mieux; nous aurons bon marché du fils ; il faut le faire déguerpir de Paris, avant qu'il ait épousé Mademoiselle Cécile.

M. Du CORNET.

Sans doute ; parce que tu voudrais bien l'épouser toi?

M. Du CROC.

Sa mère ne demandera pas mieux.

M. Du CORNET.

Je le crois; mais qu'est-ce que j'aurai moi pour ma peine, et toi-même en cas que ton mariage manque?

M. Du CROC.

Ce que nous pourrons attraper à Du Trouillet.

M. Du CORNET.

Ah! j'entends; laisse-moi faire. Tu m'aideras?

M. Du CROC.

Sans doute, comme à l'ordinaire.

M. Du CORNET.

C'est bon. Nous nous conduirons selon que le sujet prêtera.

SCÈNE VI.

M. DU PONT, M. DU CROC, M. DU CORNET, M. DU TROUILLET, LOUIS.

M. Du TROUILLET, *à la porte, à Louis.*

Monsieur, est-ce ici où demeure Madame De la Tasse?

LOUIS.

Oui, Monsieur.

M. Du TROUILLET.

Et Mademoiselle sa fille aussi?

LOUIS.

Oui, Monsieur.

M. Du TROUILLET.

Y sont-elles?

LOUIS.

Non, Monsieur ; mais donnez-vous la peine d'entrer.

M. Du TROUILLET.

Oui, oui; pour les attendre, n'est-ce pas? (*Il entre.*)

LOUIS.

Oui, Monsieur; parce que je vais les chercher.

M. Du TROUILLET.

Il ne faut pas les déranger; je ne suis pas pressé, je n'ai point d'affaires.

LOUIS.

Mais je crois, si je ne me trompe, que Monsieur est le prétendu de Mademoiselle?

M. Du TROUILLET.

Oui, c'est vrai. Comment voyez-vous cela?

LOUIS.

C'est que Madame m'a dit de l'avertir quand vous arriveriez.

M. Du TROUILLET.

Ah! ah! elle le savait donc?

LOUIS.

Apparemment.

M. Du TROUILLET.

Je ne comprends pas cela. Il faut que mon père lui ait mandé; car pour moi, je ne lui ai jamais écrit.

LOUIS.

Asseyez-vous là s'il vous plaît.

M. Du TROUILLET.

Où?

LOUIS.

Où vous voudrez.

M. Du TROUILLET.

Je vais me mettre ici; serai-je bien?

LOUIS.

Oui, oui; je m'en vais chercher Madame et Mademoiselle.

M. Du TROUILLET, *arrêtant Louis.*

Attendez donc.

LOUIS.

Comment, est-ce que vous ne serez pas bien aise de voir notre Demoiselle?

M. Du TROUILLET.

Oh que si, sur-tout si elle est jolie; parce que j'aime les jolies filles, moi.

LOUIS.

Eh bien, c'est pour cela.

M. Du TROUILLET.

Ecoutez donc; et ne bougez. Je suis malin, moi: je veux la voir sans qu'elle sache qui je suis.

LOUIS.

Ah, j'entends.

M. Du TROUILLET.

Vous voyez bien qu'il ne faut pas lui dire : ainsi je vous en prie restez-là, je vous payerai chopine.

LOUIS.

Ah! Monsieur, vous êtes bien bon; il ne faut rien pour cela. Je vous avertirai seulement quand elles reviendront.

M. Du TROUILLET.

Voilà ce que je veux. (*Il s'assied auprès d' une table. Louis regarde à la porte.*)

M. Du CROC.

Il me paraît que nous tirerons parti de ce nigaud-là.

M. Du CORNET.

Il faut nous approcher.

M. Du CROC.

Monsieur arrive de Province à ce qu'il me paraît.

M. Du TROUILLET.

Oui, Monsieur, de Poissy, tout-à-l'heure.

M. Du CORNET.

Ah! c'est un beau pays. C'est apparemment pour être Mousquetaire que vous venez ici.

M. Du TROUILLET.

Ah! mon Dieu, que nenni; c'est bien tout au contraire.

M. Du CROC.

Ah, je vois bien; c'est que Monsieur veut se faire Abbé.

M. Du TROUILLET.

Bon; c'est encore bien plus au contraire.

M. Du CORNET

Plus au contraire?

M. Du TROUILLET.

Oui, vous ne devinez pas?

M. Du CORNET.

Non.

M. Du TROUILLET.

Ah! je suis bien aise de vous embarrasser l'esprit comme cela ; car on m'avait dit qu'à Paris tout le monde en avait beaucoup plus que moi; et pourtant. .

M. Du CORNET.

Vous en avez plus que nous ?

M. Du TROUILLET.

Ce n'est pas là ce que je veux dire; je suis trop bien élevé pour cela.

M. Du CROC.

Et comment êtes-vous venu?

M. Du TROUILLET.

Dans une voiture de mon père.

M. Du CROC.

Etiez vous seul?

M. Du TROUILLET.

Bon, seul! nous étions beaucoup.

M. Du CORNET.

Tant mieux, on ne s'ennuye pas, parce qu'on cause.

M. Du TROUILLET.

Ah, oui, causer ! je ne pouvais pas parler; parce qu'ils faisaient un tapage terrible.

M. Du CROC.

Vous connaissez ces gens-là?

M. Du TROUILLET.

Oh beaucoup; parce que je passe ma vie avec eux.

M. Du CROC.

Eh bien, cela vous fera des connaissances à Paris. —

M. Du TROUILLET.

Bon, des connaissances ; ils sont peut-être tous morts à présent. (*Il rit.*)

M. Du CORNET.

Comment morts!

M. Du TROUILLET.

Eh, mais sans doute, ils ne venaient que pour cela à Paris.

M. Du CROC.

Est-ce que c'étaient des criminels?

M. Du TROUILLET.

Non, vous n'y êtes pas.

M. Du CORNET.

Qu'est-ce que c'étaient donc que ces gens-là.

M. Du TROUILLET.

Ces gens-là étaient des veaux. (*Il rit.*)

M. Du CROC.

Ah! vous êtes venu dans une charrette avec des veaux?

M. Du TROUILLET.

Oui, vous n'auriez jamais deviné? (*Il rit.*)

M. Du CORONET.

Cela fait une bonne compagnie.

M. Du TROUILLET.

Oh, moi, je les aime fort parce qu'ils ne mordent jamais; ils sont doux comme des moutons.

M. Du CROC.

Ah, c'est vrai; mais si vous aimez aussi les moutons vous auriez pu venir avec eux.

M. Du TROUILLET.

Oui da, ils viennent à pied, eux.

M. Du CROC.

Ah, c'est vrai.

M. Du TROUILLET.

Oh, mon voyage était bien arrangé comme cela; mon père sait bien ce qu'il fait; c'est un homme d'esprit.

M. Du CROC.

Vous tenez bien de lui.

M. Du TROUILLET.

On dit que je tiens de ma mère; mais elle ne parle pas si bien que moi, parce qu'elle bégaie.

M. Du CORNET.

Vous n'êtes pas comme cela vous; vous parlez bien.

M. Du TROUILLET.

J'ai été jusqu'à sept ans, que l'on croyait que je serais muet.

M. Du CROC.

Cela aurait été grand dommage.

M. Du TROUILLET.

Sans doute. Eh bien, j'ai parlé en six mois aussi-bien que je parle à présent.

M. Du CROC.

C'est bien heureux! Est-ce pour des affaires ou pour votre plaisir que vous êtes venu à Paris?

M. Du TROUILLET.

Pour l'un et pour l'autre.

M. Du CORNET.

Ah, ah.

M. Du TROUILLET.

Vous ne devinerez peut-être pas encore?

M. Du CROC.

Cela me paraît bien difficile.

M. Du TROUILLET.

C'est que je me marie; vous voyez bien que tous les deux s'y trouvent.

M. Du CROC.

Oui, vous avez raison; mais cela vous occasionnera bien de la dépense.

M. Du TROUILLET.

Oh, oui; mais aussi mon cher père m'a-t-il donné bien de l'argent.

M. Du CROC.

Si vous n'en aviez pas assez, je vous en prêterais avec grand plaisir.

M. Du TROUILLET.

Monsieur, vous avez bien de la bonté: car vous ne me connaissez pas.

M. Du CORNET.

On voit que vous avez la mine d'une honnête homme, et qu'avec vous il n'y a rien à perdre.

M. Du TROUILLET.

C'est bien vrai; et je pense de même de vous Messieurs ; aussi je vous confie que j'ai cinquante bons louis d'or, dans cette poche-là.

M. Du CROC.

Il faut prendre garde de les perdre.

M. Du TROUILLET.

Oh, ils sont bien enveloppés dans du papier.

M. Du CORNET.

Le papier quelquefois se déchire ; cela n'est pas sûr.

M. Du TRUOILLET.

Vous allez voir, vous allez voir.

M. Du CROC.

J'en ai bien vu perdre comme cela, sans qu'il parût rien au papier. T'en souviens-tu, Du Cornet?

M. Du CORNET.

Oh, pour cela oui.

M. Du TROUILLET.

Ma foi, écoutez donc; je crois que vous avez raison, le papier est déchiré. (*Il tire ses louis, et les compte.*)

M. Du CROC, *bas à Du Cornet.*

Prends tes dés; je reviendrai quand j'entendrai du bruit.

M. Du CORNET.

Oui, oui.

M. Du CROC.

Monsieur, je suis très-fâché d'être obligé de vous quitter. Je reviendrai dans l'instant.

M. Du TROUILLET.

Monsieur, il ne faut pas vous gêner; et puis vous voyez bien que je compte mes louis, et que je les renveloppe.

M. Du CORONET.

Oui, oui; je tiendrai compagnie à Monsieur.

M. Du CROC.

Je ne serai pas long-tems. (*Il s'en va.*)

M. Du PONT, *à Louis, qui s'approche de lui.*

Ne dis rien; je vais faire semblant de dormir. (*Il ronfle.*)

SCÈNE VII.

M. DU TROUILLET, M. DU CORNET, M. DU PONT, *faisant semblant de dormir*, LOUIS, *à la porte.*

M. Du TROUILLET, *comptant ses louis.*

Il me faudra d'autre papier.

M. Du CORNET.

On va vous en donner. Garçon?

LOUIS.

Monsieur.

M. Du CORNET.

Donnez donc du papier à Monsieur.

LOUIS.

En voilà, en voilà. Faut-il qu'il soit blanc?

M. Du TROUILLET.

Non, non; bleu, rouge, c'est égal.

LOUIS.

Tenez, en voilà d'écrit.

M. Du TROUILLET.

C'est bon.

LOUIS.

Il ne vous faut plus rien?

M. Du TROUILLET.

Non, non. Il m'a fait oublier mon compte.

M. Du CORNET.

Il n'y a qu'a recommencer.

M. Du TROUILLET.

Vous avez raison. (*Il recompte.*)

M. Du CORNET.

Cela sera plus sûr. (*Il tire des dés de sa poche, et arrange une rafle de six.*)

M. Du TROUILLET.

Quarante-huit, quarante-neuf : il m'en manque un.

M. Du CORNET.

Voyez dans votre poche.

M. Du TROUILLET.

Ah, vous avez raison; le voilà.

M. Du CORONET.

Cela fait-il bien cinquante?

M. Du TROUILLET.

Oui.

M. Du CORNET.

Eh bien, c'est bon: vous avez perdu.

M. Du TROUILLET.

Comment perdu; je vous dis que je l'ai retrouvé.

M. Du CORNET.

Oui; mais c'est vos cinquante louis qui sont perdus.

M. Du TROUILLET, *riant.*

Eh non. Les voilà tous.

M. Du CORNET.

Oui; mais je les ai gagnés.

M. Du TROUILLET.

Allons donc, vous badinez.

M. Du CORNET.

Non, je ne badine pas; ils sont à moi.

M. Du TROUILLET.

Comment à vous?

M. Du CORNET.

Oui; vous voyez bien que j'ai rafle de six.

M. Du TROUILLET.

Qu'est-ce que cela me fait?

M. Du CORNET.

Cela vous fait, que vous ne pouvez pas en faire davantage, vous auriez beau jouer jusqu'à demain.

M. Du TROUILLET.

Mais je ne veux pas jouer.

M. Du CORNET.

Parce que vous ne pouvez pas gagner ; ainsi donnez-moi vos cinquante louis.

M. Du TROUILLET.

Non, Monsieur, ils ne sont pas à vous.

M. Du CORNET.

Je vous réponds que je les aurai.

M. Du TROUILLET.

Mais, Monsieur, je n'ai pas joué.

M. Du CORNET.

Comment, Monsieur, vous me donnez un démenti?

M. Du TROUILLET.

Mais vous le savez bien.

M. Du CORNET, *se levant.*

Pour qui me prenez-vous? Allons, Monsieur, donnez-moi mon argent, et sortez.

SCÈNE VIII.

M. DU TROUILLET, M. DU CORNET, M. DU PONT, M. DU CROC, LOUIS.

M. Du CROC.

Comment donc, qu'est-ce que c'est que cela ? te voilà bien en colère.

M. Du CORNET.

Et j'ai raison, Monsieur m'insulte. Il me donne un démenti.

M. Du TROUILLET.

Mais, Monsieur. . . .

M. Du CORNET.

Allons, Monsieur, vous me payerez mes cinquante louis, et vous vous battrez.

M. Du TROUILLET.

Moi, Monsieur?

M. Du CORNET.

Oui, vous m'avez insulté, et vous me ferez raison.

M. Du TROUILLET.

En vérité, Monsieur, je vous assure. . . .

M. Du CROC.

Ne vous fâchez pas tous les deux, et dites-moi ce qui est arrivé.

M. Du TROUILLET.

Monsieur, je vais vous le dire.

M. Du CORNET.

Laissez-moi parler, Monsieur ; c'est à moi à me plaindre.

M. Du CROC.

Voyons.

M. Du CORNET.

Nous jouons cinquante louis; j'amène rafle de six, que voilà, et Monsieur ne veut pas me payer.

M. Du CROC.

Vous avez tort, Monsieur Du Trouillet.

M. Du TROUILLET.

Comment tort?

M. Du CROC.

Assurément.

M. Du CORNET.

Il fait plus; il m'insulte. Allons, Monsieur, puisque vous dites que vous n'avez pas joué, l'épée à la main.

M. Du TROUILLET.

L'épée à la main?

M. Du CORNET.

Oui, Monsieur.

M. Du CROC.

Allons, c'est juste.

M. Du TROUILLET.

Mais, Monsieur, cette épée-là n'est pas à moi.

M. Du CORNET.

Qu'est-ce que vous voulez dire?

M. Du TROUILLET.

Que je l'ai empruntée pour faire le voyage; je n'en porte jamais à Poissy: c'est vrai comme je suis ici.

M. Du CORNET. *se promenant*

Cela ne fait rien.

M. Du CROC.

C'est pourtant une raison, Du Cornet.

M. Du TROUILLET, *à M. Du Croc.*

Ah! je vous en prie, parlez pour moi.

M. Du CORNET.

Je veux qu'il se batte.

M. Du CROC, *à M Du Trouillet.*

Il vous tuera.

M. Du TROUILLET.

Voilà ce que je crains. Ah! mon Dieu, comment faire?

M. Du CROC.

Commencez par lui donner vos cinquante louis.

M. Du TROUILLET.

Il le faut bien. J'aime mieux cela que d'être tué.

M. Du CROC.

Nous verrons après. Du Cornet, Monsieur du Trouillet est bien fâché de t'avoir offensé; il convient qu'il a perdu.

M. Du CORNET.

Eh bien, qu'il me paye.

M. Du TROUILLET.

Monsieur, si vous vouliez bien vous souvenir que je n'ai pas. . . .

M. Du CORNET.

Vous avez perdu; je veux de l'argent.

M. Du TROUILLET, *tremblant.*

Allons, Monsieur, le voilà.

M. Du CORNET.

N'avez-vous rien ôté? (*Il prend l'argent.*)

M. Du TROUILLET.

Non, Monsieur; voilà comme je l'ai compté devant vous.

M. Du CORNET.

Voyons: dix, vingt, trente, quarante et cinquante: c'est bon.

M. Du TROUILLET.

Vous voudrez bien que je ne me batte pas?

M. Du CORNET, *se promenant.*

Nous verrons.

M. Du TROUILLET.

Il ne promet rien, Monsieur!

M. Du CROC.

Il faut le laisser calmer; je tâcherai de vous raccommoder.

M. Du TROUILLET.

Ah! je vous en prie.

M. Du CROC.

Comptez sur moi.

M. Du TROUILLET.

J'y compte aussi: je suis bienheureux de vous avoir trouvé.

M. Du CROC.

Je suis bien-aise de vous être utile.

M. Du TROUILLET.

On m'avait bien dit qu'à Paris tout était rempli de fripons.

M. Du CROC.

Prenez garde à ce que vous dites: si Du Cornet vous entendait.

M. Du TROUILLET.

Ce n'est pas de lui que je parle.

M. Du CROC

Et avez-vous encore d'autre argent?

M. Du TROUILLET.

Non, vraiment; mais comme je vais épouser Mademoiselle de la Tasse, sa mère m'en donnera.

M. Du CROC.

Ah, sûrement.

M. Du TROUILLET

Et puis j'ai une bague.

M. Du CORNET.

Voyons donc?

M. Du CROC, *regardant à son doigt.*

Ah, ah, je n'ai pas ma bague; je l'ai pourtant prise avant de partir; je l'avais tout-à-l'heure.

M. Du CORNET.

Il faut chercher.

M. Du CROC.

Je n'ai pas remué de ma place; c'est singulier!

M. Du CORNET.

Mais, Monsieur du Trouillet ne l'a-t-il pas vu?

M. Du TROUILLET.

Non Monsieur.

M. Du CORNET.

Je ne crois pas cela: un homme qui est capable de ne pas vouloir payer ce qu'il a perdu, est capable de voler une bague.

M. Du TROUILLET, *pleurant.*

Pour cela, je suis bien malheureux d'être venu ici!

M. Du CORNET.

Qu'est-ce que vous dites? Allons, vous êtes un fripon; rendez-la tout-à-l'heure.

M. Du TROUILLET.

Mais, Monsieur, je vous jure que je ne l'ai pas.

M. Du CORNET.

Du Croc?

M. Du CROC.

Mais je ne saurais croire qu'il l'ait.

M. Du CORNET.

Je te dis que si. Allons, finissez, que je ne vous le dise pas deux fois.

SCÈNE IX.

Mme. DE LA TASSE, Mlle. CECILE, M. Du TROUILLET, M. Du CROC, M. Du CORNET, M Du PONT, LOUIS.

Mme. DE LA TASSE.

Comment donc, Messieurs, qu'est-ce que c'est que ce bruit-là?

M. Du CORNET.

Madame, vous arrivez à propos pour faire rendre à Du Croc une bague que cet homme-là lui a volé.

Mme. DE LA TASSE.

Quoi! Monsieur, chez moi?

M. Du TROUILLET.

Madame, vous ne me connaissez pas; je viens pour être votre gendre; je m'appelle Du Trouillet.

M. Du CORNET.

Je vous dis, Madame, que c'est un voleur.

Mme. DE LA TASSE.

Comment?

M. Du CORNET.

Oui, Madame, il ne voulait pas me payer cinquante louis que je lui ai gagné.

Mme. DE LA TASSE.

Quand cela?

M. Du CORNET.

Ici, tout-à-l'heure.

Mme. DE LA TASSE.

Quoi, Monsieur, vous êtes joueur, et vous jouez si gros jeu encore?

M. Du TROUILLET.

Non, Madame, ne croyez pas. . . .

M. Du CORNET.

Comment, vous osez soutenir. . . .

Mme. DE LA TASSE.

Un moment, Messieurs, il peut être joueur; mais je

M. Du CROC.

Vous la jouerez encore.

M. Du TROUILLET.

Oh, que non: et puis, en vérité, je n'ai pas joué.

M. Du CORNET.

Qu'est-ce qu'il dit?

M. Du CROC.

Rien, rien.

M. Du CROC.

Est-elle jolie, votre bague?

M. Du TROUILLET.

Mais oui; la voilà: ma chère mère m'a dit qu'elle valait vingt-cinq louis.

M. Du CROC.

Voyons. (*Il prend la bague.*) Oui, vous en aurez cela ou rien: mais cachez-la, car Du Cornet aime le jeu, et il vous ferait peut-être encore jouer, s'il la voyait.

M. Du TROUILLET.

J'ai envie de la mettre dans ma bouche.

M. Du CROC.

C'est fort bien imaginé.

M. Du TROUILLET.

Tenez, comme cela, la voit-on?

M. Du CROC.

Non, pas beaucoup.

M. Du TROUILLET.

Et puis je dirai que j'ai une fluxion.

M. Du CROC.

Vous avez bien de l'esprit au moins. Ah ça, il faut que je vous raccommode avec Du Cornet.

M. Du TROUILLET.

Ah! je vous en serai très-obligé ; car sans cela, je n'oserais jamais sortir d'ici.

M. Du CROC.

Bon, c'est le meilleur homme du monde ; quand il

est en colère, cela ne dure qu'un moment ; mais il est terrible.

M. Du TROUILLET.

Je suis aussi comme cela, moi.

M. Du CROC.

Je le crois bien: chacun a son défaut. Vous allez voir. Du Cornet, es-tu encore fâché contre Monsieur Du Trouillet?

M. Du CORNET.

Moi, point du tout; c'est fini, je n'y pense plus.

M. Du CROC.

Allons, touchez-vous dans la main tous les deux.

M. Du CORNET.

Je le veux bien. (*Il tend la main à M. Du Trouillet.*)

M. Du TROUILLET.

Monsieur, vous me faites bien de l'honneur.

M. Du CORNET.

Reste-tu ici, Du Croc?

M. Du CROC.

Non, vraiment. A propos. . . .

M. Du CORNET.

Où vas-tu donc ?

M. Du CROC.

Chez mon jouaillier ; il y a une pierre à ma bague, qui va tomber.

M. Du CORNET.

Quelle idée! viens à la Comédie Française.

M. Du CROC,

Ce n'est pas le quartier.

M. Du CORNET.

Mais puisque cette pierre à tenu jusqu' à présent, elle tiendra bien encore: tu iras demain.

M. Du CROC.

Non, je ne veux pas la perdre.

ne crois pas qu'il soit un voleur. Comment est faite votre bague, Monsieur Du Croc?

M. Du CROC.

C'est une pierre jaune, entourée.

Mme. DE LA TASSE.

Eh bien, Monsieur Du Trouillet n'a qu'à se fouiller.

M. Du TROUILLET, *désespéré.*

Ah! il'est bien traître celui-là!

Mme. DE LA TASSE.

Comment, vous ne le voulez pas?

M. Du TROUILLET.

Pardonnez-moi, Madame.

M. Du CROC.

Cela n'est pas nécessaire; je la lui ai vu mettre dans sa bouche; il n'a qu'à l'ouvrir.

M. Du TROUILLET.

Mais. . . .

Mme. DE LA TASSE.

Allons, Monsieur, ouvrez la bouche.

M. Du TROUILLET.

Eh bien, oui, Madame, j'ai une bague; mais c'est la mienne; la voilà. (*Il tire la bague de sa bouche.*) Monsieur le sait bien.

Mme. DE LA TASSE.

C'est celle de Monsieur Du Croc. (*Elle la donne à M. Du Croc.*) Monsieur, je vous prie de ne le pas faire arrêter; son père est un très-honnête homme, qui ne mérite pas d'avoir pour fils un coquin.

M. Du CROC.

Madame, c'est à votre considération que je ne lui ferai rien.

M. Du TROUILLET.

Mais, madame, pouvez-vous croire que votre gendre. . . .

Mme. DE LA TASSE.

Mon gendre! un voleur, mon gendre ! non, misérable, tu ne le seras jamais.

M. Du TROUILLET.

Si vous vouliez m'entendre. . . .

M. Du CROC.

Madame, puisque Monsieur n'épouse pas Mademoiselle Cécile, vous savez les propositions que je vous ai faites.

Mme. DE LA TASSE.

Oui, Monsieur, je les accepte de tout mon cœur.

M. Du PONT, *se levant.*

Ah ! Madame, arrêtez.

Mme. LA TASSE.

Quoi donc?

M. Du CROC.

Que voulez-vous dire, Monsieur?

M. Du PONT.

Que je vais tout découvrir : oui, Messieurs, vous êtes deux fripons.

M. Du CROC.

Monsieur.

M. Du PONT.

Je ne crains pas de le dire, et Louis est témoin: vous avez cru qu'il ne vous entendait pas, et que je dormais; vous avez forcé Monsieur Du Trouillet de vous donner cinquante louis, qu'il n'avait pas joué ; et la bague que vous venez de lui prendre est la sienne, qu'il avait dit à Monsieur Du Croc, qu'il cachait dans sa bouche, de peur que Monsieur Du Cornet ne la lui fît perdre en jouant.

M. Du CROC.

Cela n'est pas vrai.

M. Du PONT.

Vous avez eu affaire à un nigaud, et vous l'attendiez pour cela.

M. Du TROUILLET.

Monsieur, je vous suis bien obligé de prendre mon parti.

M. Du CORNET.

Monsieur, savez-vous que vous risquez beaucoup ?

M. Du PONT.

Messieurs, je vous connais, et vous risquez plus que moi ; car si vous ne rendez pas les cinquante louis et la bague, nous allons envoyer chercher un Commissaire.

M. Du CROC.

Monsieur, Monsieur, il ne faut pas faire tant de bruit ; tout ceci n'était qu'un jeu, nous n'avions pas envie de rien garder, et vous allez le voir.

M. Du PONT.

A la bonne heure.

M. Du TROUILLET.

Quoi, on me rendra tout?

M. Du CROC.

Sans doute. Voilà votre bague.

M. Du CORNET.

Et voilà vos cinquante louis.

M. Du TROUILLET.

Ah ! Messieurs, que je vous ai d'obligation !

M. Du CROC.

Madame, nous ne reviendrons plus ici; puis-qu'on n'y entend pas mieux la plaisanterie que cela.

Mme. DE LA TASSE.

Tant mieux, Messieurs, tant mieux.

SCÈNE X.

Mme. DE LA TASSE, Mlle. CECILE, M. DU TROUILLET, M. DU PONT, LOUIS..

LOUIS, *regardant à la porte.*

Ah ! pardi, ils s'en vont grand train ; ils ne demandent pas leur reste.

M. Du TROUILLET.

Monsieur, je vous remercie bien. Vous voyez, Madame, que je ne suis ni un joueur, ni un fripon.

Mme. DE LA TASSE.

Non; mais vous êtes un grand nigaud.

M. Du TROUILLET.

J'aurais été bien fâché de ne pas épouser Made moiselle votre fille; car je la trouve bien jolie, et je l'aimerai bien.

Mme. DE LA TASSE.

Oui; mais elle n'est pas pour vous; je ne veux pas que ma fille soit la femme d'un sot : vous pouvez vous en retourner à Poissy, dire cela à Monsieur votre père, et lui faire bien mes complimens.

M. Du TROUILLET.

Pardi, j'ai fait là un beau voyage!

Mme. DE LA TASSE.

Vous le méritez.

M. Du TROUILLET.

Oui; mais comment ferai-je pour m'en aller? La charrette aux veaux sera peut-être partie à présent. Adieu donc, Madame; adieu, Mademoiselle ; adieu Monsieur.

Mme. DE LA TASSE.

Adieu, adieu.

SCÈNE XI.

MME. DE LA TASSE, MLLE. CECILE. M. DU PONT, LOUIS.

Mme. DE LA TASSE,

Pour cela, Monsieur, je vous remercie bien. Vous m'avez empêché de donner ma fille à un fripon, à un sot, je n'oublierai jamais cela.

M. Du PONT.

Madame, si vous vouliez. . . .

Mme. DE LA TASSE.

Quoi?

M. DU PONT.

Vous feriez mon bonheur en me l'accordant : nous nous aimons depuis long-tems.

Mme. DE LA TASSE.

Il fallait donc le dire plutôt, et tout cela ne serait peut-être pas arrivé. Voilà donc pourquoi vous étiez si triste, Cécile?

Mlle. CECILE.

Oui, ma chère mère.

Mme. DE LA TASSE.

Ah ça, je ne demande pas mieux; mais il faut savoir qui vous êtes, Monsieur.

M. Du PONT,

Madame, je m'appelle Du Pont, et je suis le neveu de Monsieur de la Forêt, que vous connaissiez.

Mme. DE LA TASSE.

Comment, que je connaissais? il était mon compère. Je vous connais aussi; je vous ai vu tout petit, et vous étiez bien gentil. Allons, allons, mes enfans, entrons là-dedans, et nous arrangerons tout cela; je serai fort aise que vous soyez mon gendre.

M. Du PONT.

Eh bien, Mademoiselle?

Mlle. CECILE.

Ah! Monsieur Du Pont, que je suis contente!

M. Du PONT.

Je me flatte que vous le serez toujours, du moins je ferai tout ce que je pourrai pour cela.

LE MARI.

PERSONNAGES.

M. DE MONDOUX, *Habit de velours noir, boutonné, veste d'or, perruque à nœuds, épée et chapeau.*

Mme. DE MONDOUX, *mise avec prétention.*

LE VICOMTE DU SOLMARE.

LA MARQUISE DE BELMIERE.

LE CHEVALIER DE SAINT CLAIR.

LA COMTESSE DE NERVILLE.

LE BARON D'ORNBRUCK

LE GRIS, Valet-de-Chambre de Madame de Mondoux. *Petit habit galonné, la veste de même.*

La Scène est chez Madame de Mondoux, dans le Salon.

LE MARI.

MOT DU PROVERBE.

QUI SE SENT MORVEUX, SE MOUCHE.

SCÈNE I.

LA MARQUISE, LA COMTESSE.

LA MARQUISE.

Savez-vous bien, Comtesse, que si vous n'étiez pas arrivée, je m'en allais?

LA COMTESSE.

Pourquoi donc cela? Je vous avais dit que je soupais ici.

LA MARQUISE.

Sûrement; mais comment trouvez-vous cette petite impertinente de Madame de Mondoux, de nous prier à souper vous et moi, et de n'être pas encore rentrée?

LA COMTESSE.

Est-ce que vous prenez garde à ce que fait cette espèce-là?

LA MARQUISE.

Non, vous avez raison, Marquise.

LA COMTESSE.

Moi, j'y viens, parce je vous y trouve. A propos, le Vicomte vient-il ici ce soir?

LA MARQUISE.

Oui. Et le Chevalier de Saint-Clair?

LA COMTESSE.

Il viendra aussi; il doit amener le Baron d'Ornbruck.

LA MARQUISE.

Le Baron? Je l'aime tout-à-fait; il est étonné de tout ce qu'il voit en France; cela me divertit, on ne peut pas davantage.

LA COMTESSE.

Mais voyez donc, si cette petite créature-là arrivera!

LA MARQUISE.

Son mari, ne paraît pas non plus.

LA COMTESSE.

Ah, le pauvre homme! laissons en paix sa cendre.

LA MARQUISE.

Tant que vous voudrez ; car à peine le connais-je.

LA COMTESSE.

Moi, je le plains véritablement.

LA MARQUISE.

Vous le plaignez?

LA COMTESSE.

Oui, sa femme le rend le plus malheureux du monde; elle est née avec très-peu de bien, et elle ne méritait pas d'avoir un homme comme celui-là.

LA MARQUISE.

Mais, n'est-ce pas une espèce d'automate?

LA COMTESSE.

Elle voudrait le faire croire, et je ne suis pas surprise que vous le pensiez, d'après ce que vous avez pu voir; mais c'est un homme doux, et qui souffre tranquilement ce que fort peu d'hommes endureraient, Il faut que ce soit le fruit de ses réflexions et de son étude; car on m'a assuré qu'il avait beaucoup d'esprit; mais qu'il aimait la paix.

LA MARQUISE.

En ce cas-là, je le plains d'avoir une pareille

femme! Est-ce que vous ne trouvez pas qu'elle le traite avec un mépris, un dédain? ....

LA COMTESSE.

Cela est révoltant, vous dis-je.

LA MARQUISE.

J'ai soupé ici trois fois, sans savoir qui c'était.

LA COMTESSE.

Tout de bon?

LA MARQUISE.

Au vrai.

LA COMTESSE.

Vous êtes délicieuse! et pourquoi ne le demandiez vous pas?

LA MARQUISE.

Je n'y ai jamais pensé, seulement.

LA COMTESSE.

La voici pourtant.

SCÈNE II.

LA COMTESSE, LA MARQUISE, Mme. DE MONDOUX.

Mme. DE MONDOUX.

Mon Dieu, Mesdames, je vous demande bien pardon de rentrer si tard, il m'a été absolument impossible de faire autrement ; et puis l'heure m'a surpris. Je ne croyais pas qu'il fût neuf heures.

LA MARQUISE.

Madame votre mère, est-elle encore malade ? avez vous été obligée de rester chez elle ?

Mme, DE MONDOUX.

Non, Madame, elle va très-bien, et vous avez bien de la bonté.

LA COMTESSE.

Vous vous êtes donc trouvée dans un des embarras des spectacles ? cependant à l'heure qu'il est, il ne doit plus y en avoir.

Mme. DE MONDOUX.

Non, ce n'est pas cela : je sors de chez la Vicomtesse de la Garance, qui garde sa chambre ; l'Abbé de Coursac est arrivé, qui nous a fait des histoires charmantes, jusqu'à présent ; c'est inconcevable l'esprit qu'il a !

LA MARQUISE, *à la Comtesse.*

Comment trouvez-vous cela ?

Mme. DE MONDOUX.

J'aurais bien voulu pouvoir vous l'amener à souper.

LA COMTESSE.

C'est un homme de mauvaise compagnie.

Mme. DE MONDOUX.

Point du tout, je vous assûre.

LA MARQUISE.

Pour moi, je ne l'ai jamais rencontré nulle part, et si quelqu'un s'avisait de me l'amener, je ne le recevrais pas.

Mme. DE MONDOUX.

Mais je suis surprise que Madame de Roncelle et Madame de Bernille ne soient pas ici.

LA COMTESSE.

Elles auront su que vous étiez chez la Vicomtesse de la Garance, et elles ne se pressent pas.

LA MARQUISE

Peut-être qu'elles attendent l'Abbé de Coursac quelque part.

Mme. DE MONDOUX.

Bon! je suis bien étourdie! elles m'ont mandé ce matin qu'elles allaient à Versailles.

LA COMTESSE.

Oui, voilà comme on dit, pour se dégager, quand on trouve mieux ailleurs.

Mme. DE MONDOUX.

Le Vicomte de Solmare et le Chevalier de Saint-Clair viendront sûrement. Nous avons aussi le Baron d'Ornbruck. Le connaissez-vous, Mesdames?

LA MARQUISE.

Un peu.

Mme. DE MONDOUX.

C'est un Allemand, je crois. Ah, voilà le Vicomte.

SCÈNE III.

LA COMTESSE, LA MARQUISE, Mme. DE MONDOUX, LE VICOMTE, M. DE MONDOUX, LE GRIS.

LE GRIS.

Monsieur le Vicomte de Solmare.

LE VICOMTE, *à Monsieur de Mondoux.*

Monsieur, je vous assure que je ne passerai pas.

M. DE MONDOUX.

Monsieur, il m'est impossible. . . .

Mme. DE MONDOUX.

Allons donc Vicomte, est-ce que vous ne connaissez pas Monsieur de Mondoux ?

LE VICOMTE.

Je vous demande pardon, Madame, et c'est pour cela. . . .

Mme. DE MONDOUX.

En vérité, vous venez bien tard, Vicomte. (*à Monsieur de Mondoux qui salue les Dames.*) Eh-bien, Monsieur, aurez-vous bien-tôt fini de tourmenter ces dames comme cela, avec vos révérences ? Vous les tenez debout ; allons, asseyez-vous.

M. DE MONDOUX.

Je veux rendre à ces dames. . .

Mme. DE MONDOUX.

Oui, c'est bien là de quoi elles s'embarassent. Monsieur le Vicomte, et le Chevalier ?

LE VICOMTE.

Je le croyais ici. Madame la Comtesse, vous êtes sortie de bonne heure aujourd'hui, j'ai passé à votre porte à sept heures, vous veniez de partir.

LA COMTESSE.

Il est vrai ; j'ai eu tout plein d'affaires, et puis je voulais voir le second acte de l'Opéra que je n'avais pas encore vû. A propos, Vicomte, connaissez-vous l'Abbé de Coursac ?

LE VICOMTE.

Fi-donc ! pouvez-vous prononcer ce nom-là seulement ?

Mme. DE MONDOUX.

Monsieur le Vicomte, n'avez-vous pas soupé hier chez la Maréchale ?

LE VICOMTE.

Pourquoi cela ?

Mme. DE MONDOUX.

C'est qu'elle m'avait dit qu'elle pourrait bien venir me demander aujourd'hui à souper, et je voulais savoir si elle vous en aurait parlé.

LA MARQUISE, *ironiquement.*

La Maréchale est à Versailles ; car il y a aujourd'hui un grand souper chez l'Ambassadeur.

LE VICOMTE.

Qu'est-ce que vous dites donc, Madame ? elle y soupe.

LA MARQUISE.

Je le sais bien.

LE VICOMTE.

Eh-bien ; c'est à Paris.

LA MARQUISE,

Madame de Mondoux sait bien ce que je veux dire.

Mme. DE MONDOUX.

Oui, oui, elle est un peu comme cela, elle aime les fêtes.

LA COMTESSE, *bas à la Marquise.*

Je veux parler à Monsieur de Mondoux.

LA MARQUISE, *bas à la Comtesse et au Vicomte.*

Et moi aussi. Vicomte, parlez à Monsieur de Mondoux pour désespérer sa femme.

Mme. DE MONDOUX.

Qu'est-ce que vous dites donc, Mesdames ?

LA COMTESSE.

Vous le saurez, Madame.

LA MARQUISE.

Monsieur de Mondoux, vous avez sans doute vu la tragédie nouvelle ?

Mme. DE MONDOUX.

Oui, Madame, il y va toujours.

LA COMTESSE.

Eh-bien, Monsieur, qu'en pensez-vous ?

M. DE MONDOUX.

Madame. . . .

Mme. DE MONDOUX.

C'est une pièce qui me fait le plus grand plaisir.

LA MARQUISE.

Monsieur de Mondoux, en avez-vous été content?

M. DE MONDOUX.

Je ne peux pas. . . .

Mme. DE MONDOUX.

Non, il ne peut pas dire autrement. Il faudrait qu'il fût de bien mauvais goût.

LA COMTESSE.

Moi, je ne la trouve point bonne du tout.

Mme. DE MONDOUX.

Madame, je peux me tromper, je pense tout autrement.

LA MARQUISE.

Mais sachons le sentiment de Monsieur de Mondoux. J'ai eu l'honneur de vous y voir, à la première représentation, écouter bien attentivement.

M. DE MONDOUX.

Madame, quand je vais au spectacle j'aime à le suivre.

Mme. DE MONDOUX.

La belle occupation ! et quand il revient, et que je lui demande qu'est-ce qui y était, il n'en sait jamais rien.

LA COMTESSE.

Oui ; mais il s'amuse de ce que l'on joue, cela vaut bien mieux.

Mad. DE MONDOUX.

Laissons cela, Mesdames. Irez-vous bientôt à Champelos?

LA MARQUISE.

Non, Madame. Monsieur de Mondoux, je veux absolument savoir ce que vous pensez de la pièce.

Mme. DE MONDOUX.

Il vous dira de belles choses là-dessus!

LA COMTESSE.

Pourquoi non?

LA MARQUISE.

Dites-donc, Monsieur de Mondoux?

Mme. DE MONDOUX.

Allons, parlez, puisque ces dames le veulent.

M. DE MONDOUX.

Madame, je trouve l'exposition embrouillée, le nœud mal fait, et le dénouement, quoiqu'assez bon, prévu dès le second acte, ce qui ôte tout l'intérêt; d'ailleurs il y a des vers boursouflés, qu'on admire toujours, et c'est tout.

LA MARQUISE.

Savez-vous que voilà le meilleur jugement, que l'on en ait encore porté.

Mme. DE MONDOUX.

Moi, je soutiendrai qu'elle est très-bonne, car elle m'a fait le plus grand plaisir.

LA MARQUISE, *au Vicomte, bas.*

Elle est désespérée.

LE VICOMTE, *bas à la Marquise.*

Cela est excellent !

LA COMTESSE.

On avait trop vanté cette pièce-là, elle avait été lue partout et applaudie outrageusement !

LA MARQUISE.

Voilà ce qui arrive toujours à ces ouvrages-là.

Mme. DE MONDOUX.

On la redonne pourtant demain,

LE VICOMTE.

Non, Madame, l'auteur l'a retirée.

LA MARQUISE, *bas à la Comtesse.*

Cherchons encore quelque chose pour faire parler son mari.

LA COMTESSE, *bas à la Marquise.*

Oui, oui, attendez que je pense.

Mme. DE MONDOUX.

Mesdames, vous avez peut-être quelque chose à dire, et si monsieur de Mondoux vous gêne....

LA MARQUISE.

Non, Madame, assurément.

Mme. DE MONDOUX.

Monsieur de Mondoux, si vous alliez examiner dans votre cabinet ce mémoire de ce matin... On vous avertira pour souper.

LA COMTESSE.

Non, Monsieur.

LA MARQUISE.

Nous ne le souffrirons pas.

Mme. DE MONDOUX.

Pourquoi. Allez donc, Monsieur.

LA COMTESSE.

Si Monsieur sort, nous nous en allons.

Mme. DE MONDOUX.

Vous vous moquez de lui; pourquoi ces façons-là?

SCÈNE III.

Mme. DE MONDOUX, LA COMTESSE, LA MARQUISE, LE CHEVALIER, LE BARON, LE VICOMTE, M. DE MONDOUX, LEGRIS.

LE GRIS.

Monsieur le Baron d'Ornbruck et Monsieur le Chevalier de Saint-Clair.

LE CHEVALIER.

Madame, vous voulez bien que j'aie l'honneur de vous présenter Monsieur le Baron d'Ornbruck?

Mme. DE MONDOUX.

Vous me faites le plus grand plaisir, et je serai charmée de faire connaissance avec Monsieur le Baron.

LE BARON.

Madame, je suis plusqu'obligé à Monsieur le Cheval, du grand satisfaction que j'ai auprès de vous.

LA MARQUISE.

Allons, Baron, finissez vos complimens et asseyez-vous.

LE BARON.

Je suis été encore à votre Hôtel hier, Madame la Marquise, mais je trouve point non plus; je crois que c'est le mode en France de n'être point dans sa logis.

LE CHEVALIER.

Ah, Baron, il faut que je vous présente à Monsieur de Mondoux.

LE BARON.

Qu'est-ce Monsieur de Mondoux ?

LE CHEVALIER.

C'est le mari de Madame, que voilà.

M. DE MONDOUX.

C'est moi, Monsieur le Chevalier, qui vous prierai de me faire l'honneur de me présenter à Monsieur le Baron.

Mme. DE MONDOUX.

Cela est bien nécessaire. Monsieur le Baron, asseyez-vous donc.

LE BARON.

Madame, il faut bien que je dise à Monsieur, que je suis charmé de faire avec lui mon presentation.

Mme. DE MONDOUX.

Vous êtes bien bon, Monsieur le Baron. Dites-moi, je vous prie, vous accoutumez-vous un peu ici?

LE BARON.

Madame, je suis pas encore bien tout-à-fait. Je suis toujours embarrassé dans le maison avec les Dames.

LA MARQUISE.

Pourquoi donc cela?

LE BARON.

J'ai été plus que trois semaines, que je croyais qu'il n'y avait à Paris que des veuves.

LA COMTESSE.

Comment donc?

LE BARON.

Parce que on soupe toujours chez le dame, et le mari il n'est point de parole pour lui dans le prie à souper.

Mme, DE MONDOUX.

Mais vous soupiez avec lui.

LE BARON.

Je devine pas, je prenais pour un père, un frère, ou autrement.

LA MARQUISE.

Il est vrai que cela peut paraître, comme il le dit, à un étranger.

LE BARON.

Oh, je me trompe toujours, et puis je suis chez un veuve veritablement, et j'ai crois vois un mari; je appelle de même comme le dame, et cela il fâche le dame; c'est un tiable d'embarras.

LE CHEVALIER.

Cela lui est arrivé, il y a deux jours, dans une maison où il soupait.

LA COMTESSE.

Quoi, tout de bon?

LE BARON.

Moi, je savais pas; j'ai dit ce Monsieur, il a l'air du maître ici, pour mon excuse, et cela il l'a plus fâché encore, je comprends pas pourquoi.

LA MARQUISE.

Ah, il est charmant!

LA COMTESSE.

Et chez qui cela lui est-il arrivé?

LE CHEVALIER.

Chez Madame De l'Ormaux.

Mad. DE MONDOUX.

Ah, je n'en suis pas fâchée ; c'est une espèce de prude, qui trouve toujours du mal à tout ce qu'on fait.

LE CHEVALIER.

Elle n'a pas soupé à peine; elle était dans un embarras, dans une colère secrette . . .

LA MARQUISE.

Cela devait être délicieux!

LE CHEVALIER.

Aussi, j'aime bien à souper avec le Baron, à cause de tout cela.

LA COMTESSE.

Il le mène tous les jours dans de nouvelles maisons, et je suis sûre que ce n'est pas pour autre chose.

LE CHEVALIER.

Ah, pour lui faire connaître aussi ce pays-ci.

LE BARON.

Je suis fort obligé, Monsieur le Cheval.

LE CHEVALIER.

C'est avant hier qu'il m'a bien réjoui par son étonnement.

LA MARQUISE.

Contez-nous donc cela.

Mme. DE MONDOUX.

Ah, je vous en prie, Monsieur le Chevalier.

LE CHEVALIER.

Madame, si vous priez, je n'hésiterai pas.

LA COMTESSE.

Dites donc?

LE CHEVALIER.

Nous étions engagés tous les deux chez Madame De la Persière; vous savez que quoiqu'elle soit toute des plus roturières, elle n'aime que les gens de qualité, qu'elle ne veut voir qu'eux, et que les gens de son espèce n'ont presque nulle liaison avec elle?

LA MARQUISE.

Oui, c'est-là sa manie.

LA COMTESSE.

C'est une sotte créature !

LA MARQUISE.

Son mari est un bon-homme.

LA COMTESSE.

Fort plat.

LE CHEVALIER.

Entièrement nul dans la maison, et s'il y a une femme qui ait envie d'être veuve, c'est sûrement celle-là Elle avait rassemblé ce jour-là, comme on dit, et la Cour et la Ville, et véritablement, il y avait chez elle la meilleure compagnie.

LA MARQUISE.

Le Duc y était-il?

LE CHEVALIER.

Le Duc, la Marechale, je ne saurais vous dire qui n'y était pas, son mari se tenait humblement dans un coin. . . .

LA COMTESSE.

Cela devient intéressant.

LE CHEVALIER.

Elle était humiliée de le voir là, elle lui faisait des yeux pour l'engager à sortir. Il s'oppiniâtrait à ne rien entendre; enfin, lorsqu'on se mit à table, elle fit si bien, qu'il n'eut pas de place, et elle l'envoya souper avec le Précepteur de son fils.

M. DE MONDOUX.

Qu'entends-je?

LA MARQUISE.

Il y alla?

LE CHEVALIER.

Sûrement.

Mme. DE MONDOUX.

Que vouliez-vous qu'il fît? Monsieur de Mondoux, voyez donc pourquoi nous ne soupons pas.

M. DE MONDOUX.

Vous allez le savoir Madame. (*à part*) C'en est trop. (*Il sonne et parle à l'oreille de Legris*). Vous entendez, qu'on ne perde pas un instant.

LE GRIS.

Oui, Monsieur.

Mme. DE MONDOUX.

Je ris de l'étonnement du Baron.

LE CHEVALIER.

Oh, il a été confondu!

LE BARON.

Mais je comprends pas bien encore pourquoi. C'est un histoire qui ne serait point venu chez nous, je jure véritablement.

LA MARQUISE.

Vous verrez bien autre chose ici.

LE BARON.

Et cela il fait rire le monde à Paris?

LE CHEVALIER.

Et pourquoi pas?

LE BARON.

Vous êtes une nation, il n'y a point comme cela dans les autres pays, et si j'ai vu beaucoup dans les voyages.

LA COMTESSE.

Mais dites donc, Chevalier; Monsieur de la Persière avait-il l'air fâché, du moins?

LE CHEVALIER.

Ma foi, nous n'y avons pas pris garde, nous n'avons été occupés que de nous regarder et de rire.

LA MARQUISE.

Ah, je le crois! et qu'a dit le Duc?

LE CHEVALIER.

Oh, il est excellent à entendre là-dessus, la manière dont il conte cette histoire, est à faire mourir de rire!

LA COMTESSE.

Moi, je la trouve très-plaisante, ne trouvez-vous pas, Madame de Mondoux?

Mme. DE MONDOUX.

Oui, Madame, elle est très-bonne.

LE GRIS, *à M. de Mondoux.*

Monsieur, tout est prêt.

M. DE MONDOUX.

Cela est bon.

Mme. DE MONDOUX.

C'est le souper, va-t'en servir.

M. DE MONDOUX. *à Mme. de Mondoux.*

Madame, si vous voulez me donner main. . . .

Mme. DE MONDOUX.

Mais vous extravaguez! c'est à ces dames.

M. DE MONDOUX.

Non, Madame, je n'extravague point; vous n'aurai pas l'honneur de souper avec elles, et moi, je n'irai point souper avec le Précepteur de mon fils.

Mme. DE MONDOUX.

Qu'est ce que cela veut dire?

M. DE MONDOUX.

Que nous souperons ensemble à Bondy.

Mme. DE MONDOUX.

A Bondy ?

M. DE MONDOUX.

Oui, Madame, à la première poste sur le chemin de ma terre de Champagne, où nous allons tous les deux, jusqu'à ce que vous ayez fait des reflexions plus mûres. L'histoire qu'on vient de conter, m'a déterminé à ce parti, qui est le seul à prendre pour vous et pour moi.

Mme. DE MONDOUX.

Mais, Mesdames, souffrirez-vous?...

M. DE MONDOUX.

Ces dames n'ont rien à dire à cela. Vous voyez

que les gens du meilleur ton blâment toute femme, qui ne tient pas toute sa considération d'un mari raisonnable, ainsi il n'y a pas à hésiter....

Mme. DE MONDOUX.

Monsieur je vous promets. . . .

M. DE MONDOUX.

Je n'écoute rien. Mesdames, Messieurs, je vous dois le trait de lumière qui vient de m'éclairer; j'aime la paix, mais je ne veux point être avili aux yeux du monde, et encore moins aux miens. Soupez ici, si cela vous convient: je n'ose vous en prier, puisque je ne pourrai pas vous y faire les honneurs, et plaignez-moi du moins, d'avoir été obligé d'en venir à cette extrémité. (*Il emmène sa femme.*)

SCÈNE V.

LA MARQUISE, LA COMTESSE, LE VICOMTE, LE CHEVALIER, LE BARON.

LE CHEVALIER.

Eh-bien, que dites-vous de cela, Mesdames : n'est-ce pas une aventure délicieuse ?

LA MARQUISE.

Je vous avoue que je ne m'y attendais pas.

LA COMTESSE.

Moi, je plains cette malheureuse femme.

LE VICOMTE.

Mais je vous ai entendue dire cent fois, qu'elle méritait que son mari ne souffrît pas toutes ses impertinences.

LA COMTESSE.

Il est vrai je le plaignais, mais c'est elle que je plains à présent.

LE CHEVALIER.

Regardez, donc, l'air étonné du Baron.

LE BARON.

Mais c'est que je ne comprends pas bien ; ce Monsieur, sans se fâcher, s'en va avec sa femme, et la souper pourquoi on nous a prié, il dit mange-vous, je n'ai jamais plus vu encore.

LA COMTESSE.

Il est vrai que cela n'est pas commun.

LE CHEVALIER.

Il faut pourtant prendre un parti sur le souper.

LA MARQUISE.

Eh-bien, venez tous chez moi, vous souperez un peu tard ; mais nous n'avons que cette ressource-là.

LA COMTESSE.

Elle n'est pas mauvaise, Madame.

LE VICOMTE.

Allons, allons, Mesdames, ne perdons pas de tems.

LA MARQUISE.

Nous jouerons ; n'est-ce pas, Baron?

LE BARON.

Tout comme Madame, il voudra, je fais. (*Ils s'en vont.*)

L'ANE

DANS

LE POTAGER.

PERSONNAGES.

M. GOURCHON, Procureur. *En robe-de-chambre, avec une perruque.*

Mlle. ADELAIDE, fille de M. Gourchon. *Petite robe, petit bonnet, et un tablier vert.*

M. BROUTE, vieux Médecin. *Habit, et veste brune à boutons d'or, vieille grande perruque et canne.*

SAINT-ANDRE', Laquais de M. Gourchon. *Veste grise et redingotte, petite perruque courte.*

DAME GERMAINE, Gouvernante de M. Broute. *En Cuisinière, avec un tablier blanc.*

La Scène est à la Campagne, chez M. Gourchon dans une Salle-basse.

L'ANE

DANS

LE POTAGER.

MOT DU PROVERBE.

IL FAUT QU'UNE PORTE SOIT OUVERTE OU FERME'E.

SCÈNE I.

M. GOURCHON, Mlle. ADELAIDE, SAINT-ANDRE'.

M. GOURCHON, *en colère.*

Ces animaux-là ne prennent garde à rien.

SAINT-ANDRE'.

Mais Monsieur. . . . .

M. GOURCHON, *en colère.*

Je ne parle pas à vous ; cependant vous auriez pu le voir comme moi.

Mlle. ADELAIDE.

Papa, qu'est-ce qui vous fâche donc si fort?

M. GOURCHON.

Vous n'êtes jamais ici non plus, vous.

Mlle. ADELAIDE.

Mais ne m'avez-vous pas permis d'aller chez Madame le Roux?

M. GOURCHON.

Oui, et j'ai eu tort.

Mlle. ADELAIDE.

Parce que c'est son jour d'assemblée aujourd'hui?...

M. GOURCHON.

Oui, d'assemblée! Il faut faire ses affaires premièrement, et puis l'on s'amuse après; ce n'est pas en allant chez les autres, que l'on sait ce qui se passe chez soi.

Mlle. ADELAIDE.

Qu'est-il donc arrivé?

M. GOURCHON.

Le jardinier et son fils étaient dans le jardin à ce qu'ils disent. . . .

SAINT-ANDRE'.

Oui, Monsieur, ils y étaient.

M. GOURCHON.

Ils y étaient, ils y étaient, et ils ne le voyaient pas!

Mlle. ADELAIDE.

Mais quoi?

M. GOURCHON.

Je vais vous le dire. J'étais à écrire dans le petit cabinet ici à côté, tout d'un coup je ne vois plus clair; je crois que le tems se couvre, ou bien qu'il y a un éclipse, je lève la tête, et je vois un âne tout contre ma fenêtre qui m'ôte le jour, et qui mange les choux de mon jardin.

Mlle. ADELAIDE.

Un âne! Et par où est-il entré?

M. GOURCHON.

Ils n'en savent rien, à ce qu'ils disent. Je les appelle tous les deux, Robert, Pierrot, ils ne répondent pas le mot, et l'âne mange toujours mes choux d'autant.

SAINT-ANDRE'.

En vérité, Monsieur, ils n'entendaient pas: car j'étais avec eux.

M. GOURCHON.

Si vous aviez été ici, je n'aurais pas été obligé de crier si long-tems.

Mlle. ADELAIDE,

Eh bien, l'âne est-il sorti?

M. GOURCHON.

Non, ils n'ont jamais pu l'attraper.

SAINT-ANDRE'.

Mais Monsieur, il n'a point de licou, on ne sait par où le prendre, et il rue comme un diable.

Mlle. ADELAIDE.

Comment fera-t-on?

M. GOURCHON.

Je leur ai di d'ouvrir la porte qui donne sur le chemin et de le chasser par là.

Mlle. ADELAIDE.

Eh bien, il sortira.

M. GOURCHON.

Oui, après avoir tout ravagé. Allons, donnez-nous de la lumière.

SAINT-ANDRE',

J'y vais.

SCÈNE II.

M. GOURCHON, Mlle. ADELAIDE.

M. GOURCHON,

Ce Robert et son garçon, sont plus bêtes!

Mlle. ADELAIDE.

Vous étiez pourtant bien content d'eux ce matin.

M. GOURCHON.

Oh, ce matin, ce matin....

Mlle. ADELAIDE.

Oui, vous disiez que votre jardin était bien tenu.

M. GOURCHON.

Oui, il est joli à présent qu'ils ont fait galoper cet âne par-tout.

Mlle. ADELAIDE.

Ne disiez-vous pas à Monsieur des Barres que vous n'aviez jamais eu un si bon jardinier?

M. GOURCHON.

J'avais raison ce matin, et j'ai encore plus raison ce soir.

Mlle. ADELAIDE.

D'ailleurs, ils répareront tout.

M. GOURCHON.

Et mes choux mangés?

Mlle. ADELAIDE.

Ce n'est pas grand'chose.

M. GOUCHON.

Et si cet âne va casser mes arbres-fruitiers, et mes treillages?

SCÈNE III.

M. GOURCHON, Mlle. ADELAIDE, SAINT-ANDRE'.

SAINT-ANDRE', *apportant de la lumière.*

Monsieur, il y a un Monsieur qui demande à vous parler.

M. GOURCHON.

Qui est-ce?

SAINT-ANDRE'.

Il dit qu'il est de vos bons amis.

M. GOURCHON.

Je demande son nom?

SAINT-ANDRE'.

C'est Monsieur le Médecin Broute.

M. GOURCHON.

Qu'est-ce qu'il me veut?

SAINT-ANDRE'.

Je n'en sais rien.

Mlle. ADELAIDE.

Papa, vous le connaissez donc?

M. GOURCHON.

Point du tout, comme cela.

SAINT-ANDRE'.

Le ferai-je entrer?

M. GOURCHON,

Dites-lui que je n'ai pas le tems.

SAINT-ANDRE'.

Il a quelque chose de conséquence à vous dire.

M. GOURCHON.

Oui, de conséquence? Allons donc, qu'il entre.

SAINT-ANDRE'.

Monsieur, donnez-vous la peine d'entrer.

SCÈNE IV.

M. GOURCHON, Mlle. ADELAIDE, M. BROUTE, SAINT-ANDRE'.

M. BROUTE.

Bon jour, mon cher ami Gourchon.

M. GOURCHON.

Allons, Monsieur le Docteur, asseyez-vous.

M. BROUTE.

Non, mon cher ami, il faut que je vous embrasse avant. (*Il l'embrasse et s'assied.*)

M. GOURCHON.

Qu'est-ce qu'il y a?

M. BROUTE.

Allons doucement, allons doucement.

M. GOURCHON.

O ui, mais j'ai affaire, moi.

M. BROUTE.

Allons doucement, vous dis-je. Vous connaissiez Monsieur du Mortier?

M. GOURCHON.

L'Apothicaire d'ici?

M. BROUTE.

C'est cela même.

M GOURCHON.

Eh-bien, que voulez-vous que j'y fasse?

M. BROUTE.

Il est mort aujourd'hui. . . Oui, aujourd'hui ; cette après-dînée. . . je crois que c'est ce matin. . . . non, c'est ce soir; c'est égal.

M. GOURCHON.

Après, après?

M. BROUTE.

Allons doucement, allons doucement. Il est donc mort. Oui, il est mort d'un coup de sang.

M. GOURCHON.

Finissez donc.

M. BROUTE.

Allons doucement, allons doucement. Il a été malade trois jours.

Mlle. ADELAIDE.

Saint-André, et l'âne!

M. BROUTE.

Mademoiselle, ce n'est pas à vous que je parle.

Mlle. ADELAIDE.

Je le sais bien Monsieur,

M. GOURCHON.

Réponds-donc, toi, quand on te demande!

SAINT-ANDRE'.

Il n'est pas encore sorti, Monsieur.

M. GOURCHON.

Les bêtes!

M. BROUTE.

Ecoutez-moi donc, mon cher ami.

M GOURCHON.

Oui, votre cher ami, vous ne dites rien.

M. BROUTE.

Allons, doucement, allons doucement. Il est donc mort d'un coup de sang. Il a été malade trois jours.

M. GOURCHON.

Cela ne fait rien, il est mort. Tout est dit.

M. BROUTE.

Oui, il est mort; mais tout n'est pas dit ; allons doucement, allons doucement.

M. GOURCHON.

Doucement tant que vous voudrez; mais vous feriez bien de vous aller coucher, vous me diriez le reste demain.

M. BROUTE.

M'aller coucher, mon cher ami, je ne vous reconnais pas là.

Mlle. ADELAIDE.

Papa, écoutez-le.

M. GOURCHON.

Oui, mais il ne dit rien.

M. BROUTE.

Allons doucement, allons doucement; écoutez-moi.

M. GOURCHON.

Mais je vous écoute depuis une heure, vous dites toujours la même chose.

M. BROUTE,

Non, non. Allons doucement, allons doucement.

Il est donc mort. Ils ne se sont pas adressés à moi, ainsi ce n'est pas ma faute.

M. GOURCHON.

Oui, je crois que vous auriez fait de belle besogne.

M. BROUTE.

Ecoutez-moi, vous ne savez pas tout.

M. GOURCHON.

Je ne vous empêche pas de le dire.

M. BROUTE.

Allons doucement, allons doucement. J'étais chez moi bien tranquillement. . . . .

M. GOURCHON.

Je le crois.

M. BROUTE.

Quand on m'est venu dire qu'il était malade.

M. GOURCHON.

Il fallait donc aller le voir.

M. BROUTE.

Allons doucement, allons doucement. J'y ai été aussi.

M. GOURCHON.

Il fallait donc l'empêcher de mourir.

M. BROUTE.

Allons doucement, allons doucement. Cela était impossible.

M. GOURCHON.

Pourquoi? vous êtes donc un ignorant?

M. BROUTE.

Non, ce n'est pas cela; allons doucement, allons doucement ; c'est qu'il était mort.

M. GOURCHON.

Ah, vous avez raison. Voilà tout : à demain.

M. BROUTE.

Non, ce n'est pas tout : allons doucement, allons doucement. Je vous ai dit qu'il était mort.

M. GOURCHON.

Eh, oui, plus de cent fois. Cela ne finira point. (*à Saint-André.*) N'est-il venu personne avec lui?

SAINT-ANDRE'.

Pardonnez-moi, Monsieur, Dame Germaine, sa gouvernante est là.

M. GOURCHON.

Faites-la entrer, nous saurons peut-être ce qu'il me veut. (*Saint-André sort.*)

SCÈNE V.

M. GOURCHON, M. BROUTE, Mlle. ADELAIDE.

M. BROUTE.

Je vais vous le dire. Allons doucement, allons doucement.

M. GOURCHON.

Oui, et avec tout cela nous ne finissons rien.

M. BROUTE.

Mais écoutez-moi.

M. GOURCHON.

Oui, pour me dire toujours, allons doucement, allons doucement. Vous croyez peut-être que j'ai du temps à perdre comme cela.

M. BROUTE.

Allons doucement, allons doucement.

SCÈNE VI.

M. GOURCHON, Mlle. ADELAIDE, DAME GERMAINE, M. BROUTE, SAINT-ANDRE'.

Mlle. ADELAIDE.

Voila Dame Germaîne, papa.

DAME GERMAINE.

Monsieur je vous salue: Mademoiselle, je suis bien votre servante.

Mlle. ADELAIDE.

Bonsoir Dame Germaine, bonsoir.

M. GOURCHON.

Dites-moi, Dame Germaine, savez-vous ce que votre maître me veut?

DAME GERMAINE.

Oui, Monsieur ; est-ce qu'il ne vous l'a pas dit?

M. GOURCHON.

Non.

M. BROUTE.

Allons doucement, allons doucement.

M. GOURCHON.

Voilà tout ce qu'il nous a dit.

DAME GERMAINE.

C'est que nous venons de chez Monsieur du Mortier, qui était mort.

M. BROUTE.

Je l'ai dit : allons doucement, allons doucement.

DAME GERMAINE.

Et en revenant le long du mur de votre potager, nous avons trouvé. . . .

M. GOURCHON.

Un âne?

DAME GERMAINE.

Non, il n'y avait point d'âne, nous avons trouvé la porte du jardin ouverte.

M. BROUTE.

Oui, c'est vrai, cela : allons doucement, allons doucement.

M. GOURCHON.

Après?

DAME GERMAINE.

Monsieur, m'a dit de tirer la porte.

M. GOURCHON.

Pourquoi faire?

M. BROUTE.

Pour la fermer.

M. GOURCHON, *en colère.*

Et je voulais qu'elle fût ouverte.

DAME GERMAINE.

Je l'ai dit aussi à Monsieur.

M. BROUTE.

Allons doucement, allons doucement.

M. GOURCHON, *en colère.*

Je ne m'étonne pas si l'âne reste toujours dans mon jardin.

DAME GERMAINE.

Comme il n'y avait qu'un loquet, il a voulu venir ici pour vous avertir de mettre le verrou en dedans.

M. GOURCHON, *en colère.*

Oui, il a fait là une belle affaire.

M. BROUTE.

Allons doucement, allons doucement.

M. GOURCHON, *en colère.*

Que le Diable vous emporte avec votre allons doucement. Saint-André, allons, avertis les jardiniers de rouvrir la porte.

M. BROUTE.

Adieu, mon cher ami.

M. GOURCHON, *en colère.*

La peste soit de l'homme!

M. BROUTE.

Embrassez-moi donc?

M. GOURCHON, *en colère.*

Une autre fois, un autre fois ; voilà mon jardin tout abîmé! Adelaide, venez avec moi, et prenez la lumière. (*Il sort.*)

M. BROUTE.

Adieu, adieu donc.

DAME GERMAINE.

Il ne vous écoute pas tant, seulement: allons, venez, venez. (*Ils s'en vont.*)

M. BROUTE.

Allons doucement, allons doucement.

L'ÉTRANGER.

PERSONNAGES.

M. TROTBERG, Banquier Allemand. *Habit vert, à brandebourgs d'or, boutonné, perruque à nœuds, chapeau et épée haute, avec cravate.*

M. DUBREUIL, Banquier Français. *Habit de velours de Printems de plusieurs couleurs, perruque à nœuds. A la seconde scène, canne et épée.*

M. DUBREUIL, son Fils. *En habit de campagne, et couteau-de-chasse.*

LA PIERRE, Laquais de M. du Breuil. *Habit gris-de-fer, petit galon de livrée.*

La Scène est chez M. Du Breuil, dans une chambre-à-coucher.

L'ÉTRANGER.

MOT DU PROVERBE.

L'ETENTE EST AU DISEUR.

SCÈNE I.

M. TROTBERG, M. DUBREUIL, Père.

M. DUBREUIL, Père.

Monsieur, voilà votre appartement.

M. TROTBERG.

Appartement?

M. DUBREUIL, Père.

Oui, votre logement.

M. TROTBERG.

Ah, logement, c'est appartement; je comprends fort bon. Il est fort joli.

M. DUBREUIL, Père.

Monsieur, je voudrais que vous vous trouvassiez bien chez moi, je vous ai tant d'obligation d'avoir bien voulu recevoir mon fils à Nuremburg, que je ne puis assez vous en marquer ma reconnaissance.

M. TROTBERG, *écrivant sur des tablettes.*

Monsieur, vous dites logement; c'est appartement?

M. DUBREUIL, Père.

Oui, Monsieur.

M. TROTBERG.

C'est que j'écris à mesure que je entend pour garder dans le mémoire.

M. DUBREUIL, Père.

C'est une très-bonne façon d'apprendre le Français.

M. TROTBERG.

Oui, c'est comme cela que on apprend meilleur, et j ai commandé de même à Monsieur votre fils dans sa voyage d'Allemagne.

M. DUBREUIL, Père.

C'est un bon avis que vous lui avez donné.

M. TROTBERG.

Avis?

M. DUBREUIL, Père.

Oui, Mousieur.

M. TROTBERG.

Je n'ai rien donné qui soit avis.

M. DUBREUIL, Père.

Je vous demande pardon ; avis, c'est conseil, avertissement.

M. TROTBERG.

Ah, permettez que j'écrive avertissement, conseil, c'est avis. (*Il écrit.*)

M. DUBREUIL, Père.

Oui, Monsieur.

M. TROTBERG,

Tiaple, je croyais à Nuremberg savoir bien la langue du Français, je vois à présent que c'est bien autrement encore que je disais.

M. DUBREUIL, Père.

Vous parlez bien cependant.

M. TROTBURG.

Ah, comme cela, pas trop autrement, et je suis impatientement que Monsieur votre fils, il soit ici, pour me expliquer mieux.

M. DUBREUIL, Père.

Il arrivera bientôt, il n'est qu'à trois lieues d'ici;

il sait que vous devez venir, et je l'ai envoyé quérir.

M, TROTBERG.

Quérir? Est-ce courir?

M. DUBREUIL, Père.

Non, quérir, c'est chercher?

M. TROTBERG.

Chercher, c'est quérir? il faut que je écrive aussi quérir, chercher, quérir. (*Il écrit*)

M. DUPREUIL, Père.

Monsieur, je vous prie de vous regarder ici comme le maître de la maison; ordonnez, et l'on vous donnera tout ce que vous voudrez.

M. TROTBERG.

A moi?

M. DUBREUIL, Père.

A vous.

M. TROTBERG.

Pour mon besoin?

M. DUBREUIL, Père.

Tout ce qui vous sera nécessaire.

M. TROTBERG.

Nécessaire, cela veut dire?...

M. DUBREUIL, Père.

Besoin.

M. TROTBERG.

Tiaple, vous avez toujours deux mots pour un, je comprends pas cela, vous dites besoin ; c'est nécessaire?

M. DUBREUIL, Père.

Oui, nécessaire.

M. TROTBERG.

Je écris aussi.

M. DUBREUIL, Père

C'est très-bien fait.

M. TROTBERG.

Allons, je ne veux parler que français quand je reste dans cette pays, même quand je suis avec moi tout seul, cela il me apprendra.

M. DUBREUIL, Père.

C'est un bon moyen?

M. TROTBERG.

Un bon moyen?

M. DUBREUIL, Père.

Oui, une méthode très bonne.

M. TROTBERG.

Encore moyen; c'est méthode.

M. DUBREUIL, Père.

Oui, dans ce cas-là; mais il vaut mieux dire méthode.

M. TROTBERG.

Je écris donc méthode, puisqu'il est le meilleur.

M. DUBREUIL, Père

Oui, oui, mettez méthode.

M. TROTBERG.

Je suis fort obligé, je demande bien pardon.

M. DUBREUIL, Père.

Vous vous moquez de moi.

M. TROTBERG.

Moi non, je ne moque pas de vous ; moquer, c'est comme rire, n'est-ce pas?

M. DUBREUIL, Père.

Oui.

M. TROTBERG.

Oui? j'ai écrit déja plusieurs fois, et vous voyez bien que je ne ris pas.

SCÈNE II.

M. DUBREUIL, M.TROTBERG, LA PIERRE.

LA PIERRE.

Monsieur, il y a un Monsieur dans votre cabinet, qui vous attend.

M. DUBREUIL, Père.

C'est bon; je vais y aller.

M. TROTBERG.

C'est un affaire peut-être; il faut aller, marcher. Je suis fort bon ici.

M. DUBREUIL, Père.

Voilà du papier, de l'encre; je reviendrai vous tenir campagnie bientôt.

M. TROTBERG.

Je suis ici avec ma portefeuille, je lis tout cela.

M. DUBREUIL, Père.

Si vous avez besoin de quelque chose, appellez La Pierre.

M. TROTBERG.

Besoin, c'est nécessaire, je me souviens. Et La Pierre?

M. DUBREUIL, Père.

C'est cet homme-là.

M. TROTBERG.

Cet homme-là, on l'appelle une pierre ?

M. DUBREUIL, Père.

Oui; c'est son nom.

M. TROTBERG.

Je entend bien; c'est comme nous disons un arbre de noix, arbre d'olive.

M. DUBREUIL, Père.

Oui, du noyer, olivier.

M. TROTBERG.

Du noyer, noix; olivier, olive. Je écris: permettez, (*Il écrit.*) Je finis.

M. DUBREUIL, Père.

Vous aurez tout ce que vous voudrez. Si vous voulez envoyer quelque part, dites où.

M. TROTBERG.

Où? (*Il écrit.*)

M. DUBREUIL, Père.

Oui. Si vous voulez manger, dites quoi.

M. TROTBERG.

Quoi? (*Il écrit.*)

M. DUBREUIL, Père.

Oui. Si vous voulez boire, dites-le.

M. TROTBERG.

Le? (*Il écrit.*)

M. DUBREUIL, Père.

Si vous voulez sortir, dites quand.

M. TROTBERG.

Quand? (*Il écrit.*)

M. DUBREUIL, Père.

Oui.

M. TROTBERG.

C'est pour sortir? fort bon.

M. DUBREUIL, Père.

Si vous voulez vous coucher, dites l'heure.

M. TROTBERG.

Pour coucher?

M. DUBREUIL, Père.

Pour lever, de même.

M. TROTBERG.

C'est fort singulier. Voilà un pour deux à présent. (*Il écrit.*)

M. DUBREUIL, Père.

J'espère que mon fils va arriver, et il vous tiendra campagnie.

M. TROTBERG.

Oh, j'ai pas besoin, j'ai ici ma occupation.

M. DUBREUIL, Père.

La Pierre va rester dans votre antichambre. Tu entends bien, La Pierre?

LA PIERRE.

Oui, Monsieur.

M. DUBREUIL, Père.

Et tu feras ce que Monsieur te dira.

LA PIERRE.

Oui, oui, Monsieur.

M. DUBREUIL, Père,

Ah ça, Monsieur, je vous laisse, je suis bien votre serviteur.

M. TROTBERG.

Serviteur, Monsieur, serviteur.

SCÈNE III.

M. TROTBERG, *rêvant.*

Je vous laisse? Laisse? Je comprends pas laisse. Pourquoi j'ai pas demandé? Laisse? laisse? Il faut que je sache à ce moment pour écrire. La Pierre?

SCÈNE IV.

M. TROTBERG, LA PIERRE.

LA PIERRE, *de la porte.*

MONSIEUR.

M. TROTBERG.

Entre ici.

LA PIERRE.

Me voilà, Monsieur.

M. TROTBERG.

Qu'est-ce que c'est que laisse il veut dire?

LA PIERRE.

Laisse?

M. TROTBERG.

Oui, laisse?

LA PIERRE.

Laisse? je ne sais pas, Monsieur.

M. TROTBERG.

Monsieur Dubreuil, il a dit, laisse.

LA PIERRE.

Laisse? Ah, Monsieur, c'est à votre chapeau.

M. TROTBERG.

A mon chapeau, laisse?

LA PIERRE.

Oui, Monsieur, je vais vous montrer. (*Il prend le chapeau de M. Trotberg.*) Tenez, voilà ce que c'est qu'une laisse.

M. TROTBERG.

Cela il est une laisse.

LA PIERRE.

Oui, Monsieur.

M. TROTBERG.

Monsieur Du Breuil, il ne m'a point parlé de chapeau.

LA PIERRE.

C'est pourtant cela.

M. TROTBERG.

Allons, va-t-en; je demande à lui-même, quand il viendra.

SCÈNE V.

M. TROTBERG.

C'EST un langue de tous les tiables. La fils de M. Du Breuil, il sera fort bon pour moi ici. (*Il regarde toutes ses lettres de recommandation.*) Ah, je trouve ici un lettre qu'il faut que j'envoye tout présentment. La Pierre!

SCÈNE VI.

M. TROTBERG, LA PIERRE.

LA PIERRE.

MONSIEUR.

M. TROTBERG.

Tiens, où. (*Donnant une lettre.*)

LA PIERRE.

Qu'est-ce que vous voulez, Monsieur?

M. TROTBERG.

Où.

LA PIERRE.

Où? Qu'est-ce qu'il faut faire?

M. TROTBERG.

Je te dis, où.

LA PIERRE.

Où; mais je n'entends point l'Allemand.

M. TROTBERG.

Mais, c'est Français, où. Il est sur mon tablette. (*Il regarde.*) Oui, où.

LA PIERRE.

Non, Monsieur, où ne veut rien dire.

M. TROTBERG.

Ce tiaple de Français, ils ne savent point la langage de leur pays. Monsieur Du Breuil il m'a dit, où, quand on veut envoyer quelque part.

LA PIERRE.

Pour envoyer, on ne dit point où: on dit, allez là.

M TROTBERG.

Allez là?

LA PIERRE.

Oui, Monsieur.

M. TROTBERG.

Il faut donc que j'écrive allez là aussi ; mais je demanderai. Attends à cette moment. (*Il écrit.*) Allez là.

LA PIERRE.

Là, c'est sur la lettre.

M. TROTBERG.

Sur la lettre là? Non, c'est l'adresse.

LA PIERRE.

Eh bien, oui.

M. TROTBERG.

Là; c'est l'adresse.

LA PIERRE.

L'adresse est là-dessus, dessus la lettre.

M. TROTBERG.

Oui. Je comprends pas jamais. Revenez sur la moment.

LA PIERRE.

Je vais l'envoyer par quelqu'un; parce que je ne dois pas vous quitter.

M. TROTBERG.

Fort bien, fort bien.

SCÈNE VII.

M. TROTBERG.

Il faut un bon patience avec cette domestique ; je ne sais pas pourquoi il m'a donné comme cela un bête pour mon service. Je suis tout en échauffement de cette garçon qu'il ne m'entend pas. J'ai envie de faire porter un glas de bier, non, non, un verre de bierre, qu'il faut dire en Français. Je veux parler autrement jamais à présent. La Pierre! La Pierre!

SCÈNE VIII.

M. TROTBERG, LA PIERRE.

LA PIERRE.

Monsieur, qu'est-ce que vous voulez? Votre lettre est partie.

M. TROTBERG.

Je veux le.

LA PIERRE.

Le?

M. TROTBERG.

Oui, je dis, le.

LA PIERRE.

Le quoi?

M. TROTBERG.

Je veux pas quoi, je veux le.

LA PIERRE.

Le? je ne sais pas ce que vous voulez dire, dites quoi.

M. TROTBERG.

Je veux pas dire quoi, je veux dire le.

LA PIERRE.

Je ne peux pas vous deviner.

M. TROTBERG.

Que tiaple ! est-ce que je ferais un faute? (*Il lit dans ses tablettes.*) Non, c'est le.

LA PIERRE.

Le quoi.

M. TROTBERG.

Eh bien, donne-moi quoi? Tu donneras après le ; puisque tu veux donner quoi.

LA PIERRE.

Je ne vous entends pas Monsieur.

M. TROTBERG.

C'est pourtant Monsieur Dubreuil, qui m'a dit de dire le.

LA PIERRE.

Le quoi ?

M. TROTBERG.

Quand je dis le, je dis pas quoi: quand je dis quoi, je dis pas le.

LA PIERRE.

Je ne puis vous donner que ce que vous me dites.

M. TROTBERG.

Je dis le ; mais faites marcher ici Monsieur Dubreuil, il dira si je dis pas bien.

LA PIERRE.

Il vient de sortir.

M. TROTBERG.

Sortir. C'est quand.

LA PIERRE.

Quand? tout-à-l'heure.

M. TROTBERG.

L'heure, c'est coucher, il m'a dit.

LA PIERRE.

Je ne dis pas qu'il est couché, je dis qu'il vient de sortir.

M. TROTBERG.

Eh bien, sortir, quand.

LA PIERRE.

Quand? je vous dis, tout-à l'heure.

M. TROTBERG.

L'heure c'est coucher, je sais fort bon ; mais on ne peut pas être couché et être sorti, je puis pas souffrir la mensonge.

LA PIERRE.

Mais je ne dis pas qu'il est couché non plus.

M. TROTBERG.

Que tiable dis-tu donc?

LA PIERRE.

Je dis qu'il vient de sortir.

M. TROTBERG.

Quand?

LA PIERRE.

Tout-à-l'heure.

M. TROTBERG.

Je tiens plus, je vais quand, aussi moi de cette logis.

LA PIERRE.

Tenez, j'entends Monsieur Dubreuil le fils, il sait l'Allemand, il vous entendra.

M. TROTBERG.

Je parle Français encore : c'est un grand impatientement que cette garçon-là!

SCÈNE IX.

M. TROTBERG, M. DUBREUIL, Fils, LA PIERRE.

M. DUBREUIL, Fils.

Ah, Monsieur Trotberg, je suis charmé de vous voir à Paris. (*Il l'embrasse.*)

M. TROTBERG.

Je suis bien content aussi, véritablement.

M. DUBREUIL, Fils.

Je comptais que vous n'arriveriez que demain, je vous demande bien pardon de n'avoir pas été ici à votre arrivée.

M. TROTBERG.

J'ai vu Monsieur votre père ; mais il m'a mis de l'embarras avec cette garçon ; parce que les miens ils sont tous malades de la poste, et puis ils savent pas la langage de cette pays, et je puis pas expliquer à cette Pierre, qu'il n'entend pas.

M. DUBREUIL, Fils.

Cette Pierre ?

LA PIERRE.

Oui, c'est moi, La Pierre, qu'il veut dire.

M. TROTBERG.

Est-ce qu'il n'est pas Français, La Pierre?

M. DUBREUIL, Fils.

Pardonnez-moi.

M. TROTBERG.

Il ne sait donc pas les mots de son pays.

M. DUBREUIL, Fils.

Comment?

LA PIERRE.

Monsieur, il me dit le, quoi, quand, l'heure ; je ne sais pas si c'est Allemand ou Français.

M. TROTBERG.

Vous voyez bien qu'il dit lui-même.

M. DUBREUIL, Fils.

Je n'entends pas non plus. Mais si vous voulez quelque chose, dites-moi, et vous l'aurez.

M. TROTBERG.

Eh bien, je veux le.

M. DUBREUIL, Fils.

Le quoi?

M. TROTBERG.

Eh, il dit aussi lui La Pierre, quoi, pour lors que je dis, le.

M. DUBREUIL, Fils.

C'est singulier cela. Dites-moi en Allemand ce que vous voulez.

M. TROTBERG.

Non, j'ai juré de parler toujours Français dans cette pays. Et Monsieur votre père il m'a dit de dire, le.

M. DUBREUIL, Fils.

Le quoi?

M. TROTBERG.

Non, ce n'est pas quoi, c'est le.

M. DUBREUIL, Fils.

La Pierre, dis à mon père que je le prie de monter.

M. TROTBERG.

Monsieur votre père, il est quand et l'heure, à ce qu'il dit.

M. DUBREUIL, Père.

Quand et l'heure?

LA PIERRE.

Oui. Je ne sais pas ce qu'il veut dire.

M. TROTBERG.

Ni moi non plus, je croyais savoir mieux la Français, il m'a pourtant dit de dire comme cela, Monsieur Dubreuil.

M. DUBREUIL, Fils.

Le voilà, nous allons savoir ce que cela veut dire.

M. TROTBERG.

Vous verrez que j'ai dit raisonnablement.

SCÈNE X.

M. TROTBERG, M. DUBREUIL, Père. M. DUBREUIL, Fils. LA PIERRE.

M. DUBREUIL, Père.

Monsieur, je vous demande bien pardon ; mais j'ai été obligé de sortir. . . .

M. TROTBERG.

Oui, je sais quand, vous voyez bien.

M. DUBREUIL, Père.

Oui, mais ne vous a-t-il rien manqué?

M. DUBREUIL, Fils.

Voilà l'embarras. M. Trotberg a demandé tout plein de choses, que La Pierre n'a pû lui donner.

LA PIERRE.

Parce que je n'ai pû rien comprendre.

M. DUBREUIL, Fils.

Ni moi non plus.

M. TROTBERG.

Et cependant, Monsieur, vous m'avez dit de dire le, et je demande le, il veut me donner quoi. Et puis je voulais parler à vous, il m'a dit quand, et l'heure ; c'est un tiable d'homme, qui me ferait être un fou, cette La Pierre.

M. DUBREUIL, Père.

Je suis aussi embarrassé que vous.

M. TROTBERG.

Mais, Monsieur, je puis bien vous dire ; j'ai écrit ici. (*Il prend ses tablettes.*) Ne m'avez-vous pas dit si vous voulez envoyer quelque part, dites, où.

M. DUBREUIL, Père.

Oui.

M. TROTBERG.

J'ai dit où, aussi, il ne voulait pas entendre ; mais après il a envoyé.

M. DUBREUIL, Père.

La Pierre, as-tu envoyé?

LA PIERRE.

Oui, Monsieur, c'était une lettre, et l'adresse était dessus.

M. DUBREUIL, Père.

C'est bon.

M. TROTBERG.

Oui, mais j'ai eu un grand peine.

LA PIERRE.

Il disait toujours, où, où, où. Je ne savais pas ce qu'il voulait dire.

M. TROTBERG.

Mais j'ai dit bien, n'est-ce pas, Monsieur Dubreuil?

M. DUBREUIL, Père.

Je crois que oui.

M. TROTBERG.

Après j'ai veux boire, je dis le, il veut me donner quoi. Moi, je veux pas quoi, je veux le.

M. DUBREUIL, Père.

Le?

M. TROTBERG.

Oui. Je puis pas expliquer, je demandais à parler à vous, il dit que vous êtes quand et l'heure. Je puis pas entendre.

M. DUBREUIL, Père.

Ma foi ni moi non plus.

M. TROTBERG.

J'ai pourtant dit comme vous m'aviez dit de dire.

M. DUBREUIL, Père.

Moi?

M. DUBREUIL, Fils.

Est-il vrai, mon père?

M. DUBREUIL, Père.

Je n'ai pas dit cela.

M. TROTBERG.

Vous n'avez pas dit, Monsieur ; j'ai pourtant écrit sur mon tablette.

M. DUBREUIL, Fils.

Eh bien, lisez-nous ce qu'il y a.

M. TROTBERG.

Quand vous voulez envoyer quelque part, dites où: j'ai dit où.

M. DUBREUIL, Père.

Où ; mais il faut dire où il faut aller.

M. TROTBERG.

Où il faut aller? Ah tiable, je savais pas. Je écri-

rai après. Je lis encore. Si vous voulez boire, dites-le. Je dis le, il dit quoi, je veux pas quoi, moi, je veux le.

M. DUBREUIL, Père.

Cela veut dire, si vous voulez boire, dites-le, dites que vous voulez boire.

M. TROTBERG.

Ah, je comprends. Après j'ai écrit, si vous voulez manger, dites quoi.

M. DUBREUIL, Père.

Quoi, c'est ce que vous voulez manger.

M. TROTBERG.

C'est cela sûrement.

M. DUBREUIL, Fils.

Sans doute.

M. TROTBERG.

Je pensais pas. (*Il lit.*) Si vous voulez sortir, dites quand.

M. DUBREUIL, Père.

Quand vous voudrez sortir.

M. TROTBERG.

Ah, je croyais que quand voulait dire sortir, je entend présentement. Et puis. (*il lit.*) Si vous voulez vous coucher, dites l'heure.

M. DUBREUIL, Fils.

C'est l'heure que vous voulez vous coucher.

M. TROTBERG.

Coucher, ou vous lever ; voilà pourquoi je comprenais pas. C'est mon faute de n'être pas plus savant du Langue Français.

M. DUBREUIL, Père.

Ce n'est rien que cela.

M. TROTBERG,

Ah, je demande pardon, je dirai le chose dont je veux à présent.

M. DUBREUIL, Père.

Venez, venez souper, vous devez en avoir besoin.

M. TROTBERG.

Je ferai avec plaisir, je suis embarrassé avec vous de mon colère.

M. DUBREUIL, Fils.

En buvant tout cela se passera.

M. DUBREUIL, Père.

Allons, allons, venez.

M. TROTBERG.

Je marche avec vous, Messieurs.

LE SOT AMI.

PERSONNAGES.

M. DE COURVILLERS. *Habit vert galonné, veste brodée en or, perruque ronde sans chapeau.*

Mme. DE COURVILLERS.

Mlle. DE COURVILLERS.

M. DE SAINT-CLET. *Joli habit de Campagne, sans épée.*

M. DE LA SAUSSAYE, *Provincial. Habit brun passé, à brandebourgs d'argent, vieille veste d'or, perruque à la Brigadière, bas roulés, gris, avec des jarretières noires, épée.*

La Scène est en Province, dans le Château de Courville, dans un Salon.

LE SOT AMI.

MOT DU PROVERBE.

MIEUX VAUT UN ENNEMI, QU'UN SOT AMI.

SCÈNE I.

M. DE COURVILLERS, Mme. DE COURVILLERS.

M. DE COURVILLERS.

Asseyons-nous ici. Vous croyez peut-être que je ne viens dans cette terre que pour y passer quelques jours?

Mme. DE COURVILLERS.

Je ne sais pas quel est votre dessein.

M. DE COURVILLERS.

Eh bien, je vais vous en instruire. Je vous ai caché le danger où j'ai été, pendant quelque tems, de perdre toute ma fortune.

Mme. DE COURVILLERS.

Comment?....

M. DE COURVILLERS.

Oui, mais heureusement, j'ai recouvré tous mes fonds, ils sont en sûreté, et nous aurons un revenu considérable.

Mme. DE COURVILLERS.

Que d'inquiétudes vous m'avez épargné!

M. DE COURVILLERS,

Je ne me mêlerai plus d'affaires, ainsi je peux me tenir éloigné de Paris autant que je le voudrai. Il faut que vous me disiez si cela vous conviendra.

Mme. DE COURVILLERS.

Autrefois, j'aurais pu être effrayée de cette proposition; parce que je ne voyais que Paris dans le monde.

M. DE COURVILLERS.

J'ai pensé long-tems comme vous; mais échappé à la tempête, je regarde ceci comme un port assuré, où les inquiétudes seront entièrement bannies.

Mme. DE COURVILLERS.

Où nous pourrons penser librement, être ensemble, nous connaître, nous être nécessaires et nous mieux aimer.

M. DE COURVILLERS.

Il est vrai, qu'il est souvent en nous une source de bonheur, que le tourbillon du monde nous empêche d'appercevoir. Que je suis charmé de vous découvrir une façon de penser si solide!

Mme. DE COURVILLERS.

Vous avez peut-être cru jusqu'à présent que je n'avais jamais réfléchi?

M. DE COURVILLERS.

Si je vous disais que oui, cela vous fâcherait-il?

Mme. DE COURVILLERS.

Non, parce que c'est pour vous une découverte qui vous fera peut-être trouver ce jour-ci plus agréable.

M. DE COURVILLERS.

Il est inconcevable qu'à Paris, on ne connaisse pas les gens avec qui on vit le plus, et sa femme encore moins que les autres!

Mme. DE COURVILLERS.

Vous croyez plaisanter ; mais cela arrive très-souvent.

M. DE COURVILLERS.

Combien j'ai été trompé en ayant recours à des gens puissants, à des gens riches, qui m'avaient montré de l'amitié, qui me devaient de la reconnaissance, et pour qui j'aurais fait tout au monde!

Mme. DE COURVILLERS.

Vous croyiez apparemment que les hommes seraient faits pour vous, autrement qu'ils ne sont pour les autres.

M. DE COURVILLERS.

Des gens obscurs m'ont mieux servi, je leur dois toute mon existence.

Mme. DE COURVILLERS.

L'arbre le plus élevé, qui ombrage le plus ce qui l'environne, de quel secours est-il à l'homme, quand une petite plante, qu'on foule aux pieds, peut seule quelquefois lui sauver la vie?

M. DE COURVILLERS.

Nous n'éprouverons ici, ni l'orgueil, ni l'importance, ni les dédains de ces gens si contraires au bonheur de ceux qui les connaissent, et nous y jouirons de la douceur qu'on trouve avec les ames sensibles.

Mme. DE COURVILLERS.

Je me rappelle à présent cette pitié insultante de ces femmes de qualité; votre malheur que j'ignorais, rendait leurs visites froides, rares et courtes: je n'en connaissais pas le principe. Elles imaginaient, sans doute, que dénuée de richesses, ma maison ne serait plus digne d'elles, et qu'elles n'y pourraient plus venir souper avec leur société. Si c'est là ce que vous et moi, nous perdons, en cessant de vivre à Paris, jugez quels doivent être nos regrets.

M. DE COURVILLERS.

Profitons du coup de lumière que l'apparence du malheur a porté dans notre ame. Nous sommes assez heureux pour avoir une fille digne de tous nos soins; établissons-la de manière à ne nous en séparer jamais; elle n'a pas besoin de fortune, la sienne sera assez considérable.

Mme. DE COURVILLERS.

Choisissons un homme sensé, qui ait l'ame noble et délicate, qui ne s'occupera que du bonheur de sa femme, et qui croira nous devoir sans cesse le bien dont il jouira.

M. DE COURVILLERS.

Ce choix ne me paraît pas difficile à faire.

Mme. DE COURVILLERS.

Il est peut-être déja fait?

M. DE COURVILLERS.

Il est vrai; mais il faut qu'il vous convienne.

Mme. DE COURVILLERS.

Vous m'avez prévenu, et je vous aurais dit la même chose.

M. DE COURVILLERS.

Quoi, vous avez des projets sur quelqu'un?

Mme. DE COURVILLERS.

Oui; je voudrais que nous eussions le même homme en vue.

M. DE COURVILLERS.

C'est Saint-Clet, que je veux vous proposer.

Mme. DE COURVILLERS.

J'en suis enchantée! Tout ce qu'on m'en a dit est précisément ce que nous desirons de trouver.

M. DE COURVILLERS.

Un homme de mes amis m'en a fait le plus grand éloge, il ne regrettait en lui que ce qu'il n'était pas assez riche pour sa fille.

Mme. ME COURVILLERS.

Et c'est cette médiocrité de fortune que nous désirons. On m'en avait parlé comme à vous à Paris, et j'avais eu les mêmes regrets que votre ami.

M. DE COURVILLERS.

Nous le verrons; il est ici près, chez sa tante.

Mme. DE COURVILLERS.

Ainsi, je ne vois rien qui puisse contrarier notre projet.

M. DE COURVILLERS.

Non.

Mme. DE COURVILLERS.

Il faut que je sonde cependant ma fille, car elle me paraît triste depuis qu'elle est sortie du Couvent ; je crains que les Religieuses ne lui aient donné des idées, qui dérangeraient fort les nôtres.

M. DE COURVILLERS.

Quand il serait vrai, cela ne durerait pas.

Mme. DE COURVILLERS.

Je veux toujours lui parler.

M. DE COURVILLERS.

Comme vous le voudrez ; mais venez ensuite me trouver dans mon cabinet, je vous ferai voir mon plan de vie, pour notre séjour ici.

Mme. DE COURVILLERS.

Je suis sûre qu'il sera fort bien.

M. DE COURVILLERS.

Vous le corrigerez, et nous y travaillerons de concert.

Mme. DE COURVILLERS.

A propos, Monsieur de la Saussaye a envoyé savoir de nos nouvelles.

M. DE COURVILLERS.

Tant mieux; c'est un galant homme, que vous trouverez un peu Provincial.

Mme. DE COURVILLERS.

Pourquoi cela? vous oubliez. . . . .

M. DE COURVILLERS.

Ah, j'ai tort.

Mme. DE COURVILLERS.

D'ailleurs, je l'ai déja vu.

M. DE COURVILLERS.

Il parle un peu trop, il se croit philosophe. A la campagne, il ne faut pas être si difficile.

Mme. DE COURVILLERS.

Sur tout, s'il est capable d'amitié,

M. DE COURVILLERS.

Mais, je le crois; nous verrons. (*Il s'en va.*)

Mme. DE COURVILLERS.

Monsieur, dites, je vous prie, qu'on m'envoie ma fille.

SCÈNE II.

Mme. DE COURVILLERS, Mlle. DE COURVILLERS.

Mlle. DE COURVILLERS, *avant de paraître.*

Me voilà, maman.

Mme. DE COURVILLERS.

Venez ici ma fille. (*Mademoiselle de Courvillers, baise la main de sa mère.*) Asseyez-vous là. Vous ne retournerez plus au Couvent, et vous allez vivre à présent avec nous.

Mlle. DE COURVILLERS.

C'est tout ce que je désire.

Mme. DE COURVILLERS.

Je craignais que vous ne regrettassiez le Couvent, et j'en aurais été fâchée; parce que vous êtes destinée à vivre dans le monde.

Mlle. DE COURVILLERS.

Pourvu que je reste toujours avec vous, ma chère maman, je serai contente.

Mme. DE COURVILLERS.

Oui, mais il faut vous former un établissement, et c'est à quoi nous pensons.

Mlle. DE COURVILLERS.

Il me semble que je suis encore bien jeune.

Mme. DE COURVILLERS.

Sûrement vous êtes jeune; mais on ne peut pas toujours rester fille ; les gens du monde sont faits pour vivre en société, il en faut une sûre; c'est ce qu'on peut espérer dans un mariage convenable, et c'est le choix que nous avons fait qui nous décide aussi promptement.

Mlle. DE COURVILLERS.

Quoi, maman?...

Mme. DE COURVILLERS.

Oui, dans peu, vous nous remercierez de vous avoir donné le mari que nous vous destinons.

Mlle. DE COURVILLERS.

Ne me suffirait-il pas pour être heureuse de passer ma vie avec vous. Ah, ma chère maman!...

Mme. DE COURVILLERS.

Allons, vous êtes un enfant. Ayez confiance en nous, et croyez que c'est l'espoir de faire votre bonheur qui nous fait agir. Il n'y a point de quoi s'affliger, ma chère fille: si nous voulions vous éloigner de nous, vous pourriez en être effrayée; mais songez donc que le mariage va vous rendre ma compagne, que l'autorité de mère disparaîtra entièrement, pour ne vous laisser voir que l'amitié la plus tendre. Croyez-vous que vous y perdrez?

Mlle. DE COURVILLERS.

Non, ma chère maman, mais....

Mme. DE COURVILLERS.

Quand vous aurez un peu réfléchi à ce que je viens de vous dire, vous verrez que vous ne devez pas vous plaindre de nous; pensez à tout cela. Je vais retrouver votre père, et je compte que quand je vous reverrai, vous aurez calmé toutes vos inquiétudes. Adieu ma fille. (*Elle l'embrasse.*)

SCÈNE III.

Mlle. DE COURVILLERS, *se laissant aller douloureusement dans un fauteuil.*

J'AURAI calmé mes inquiétudes?.... Non, non, jamais!. . . Ah, malheureux Saint-Clet!. . . Qu'allez vous devenir?

SCÈNE IV.

MLLE. DE COURVILLERS, M. DE SAINT-CLET.

M. DE SAINT-CLET.

AH, Mademoiselle, on vient de me dire que Madame votre mère vous avait laissé seule ici, je suis trop heureux de pouvoir un moment vous parler. . . .

Mlle. DE COURVILLERS.

Que dites-vous?

M. DE SAINT-CLET.

Comment?

Mlle. DE COURVILLERS.

Vous ne savez pas ce qui doit nous arriver, on va nous séparer, on me marie.

M. DE SAINT-CLET.

O ciel!

Mlle. DE COURVILLERS.

Et ce ne peut être avec vous: votre fortune n'est pas assez considérable, pour que nous puissions nous en flatter.

M. DE SAINT-CLET.

Vous me faites sentir un malheur auquel je n'avais pas encore pensé, celui de n'être pas riche.

Mlle. DE COURVILLERS.

Que je hais ce bien que tant de gens desirent! Et que celui que j'aurai, va me rendre malheureuse!

M. DE SAINT-CLET.

Que savons-nous, si le tems...

Mlle. DE COURVILLERS.

Le tems? Eh, c'est dans peu qu'on veut me marier. Je vais demander à retourner au Couvent: oui, je me ferai Religieuse, plutôt que de consentir à en épouser jamais un autre que vous.

M. DE SAINT-CLET.

Quoi, vous ne cesserez point de m'aimer?

Mlle. DE COURVILLERS.

Non, je vous le jure.

M. DE SAINT-CLET.

Ah, je suis trop heureux! (*Il lui baise la main.*)

SCÈNE V.

Mlle. DE COURVILLERS, M. DE SAINT-CLET, M. DE LA SAUSSAYE.

M. DE LA SAUSSAYE.

Eh-bien, voilà tout ce que j'aime, moi.

Mlle. DE COURVILLERS.

O ciel! C'est Monsieur de la Saussaye.

M. DE LA SAUSSAYE.

Comment, est-ce que je vous fais peur?

M. DE SAINT-CLET.

Ah, Monsieur, je vous en conjure...

M. DE LA SAUSSAYE.

Pourquoi donc vous épouvantez-vous? Vous ne

me connaissez pas. Est-ce que je ne sais pas qu'à votre âge, il faut aimer. Parbleu, allez, je regrette bien ce tems-là!

M. DE SAINT-CLET.

Vous me rassurez; vous êtes ami du père de Mademoiselle, et je craignais....

M. DE LA SAUSSAYE.

Vous craignez!. Vous avez tort: je voudrais de tout mon cœur pouvoir vous servir tous les deux.

Mlle. DE COURVILLERS.

Eh, Monsieur, que pourrez-vous faire?

M. DE LA SAUSSAYE.

Je n'en sais rien, parce qu'il faut penser avant de savoir ce qu'on fera. Allons, asseyez-vous et comptez-moi vos affaires; nous verrons.

M. DE SAINT-CLET.

Que d'obligation ne vous aurons-nous pas!

M. DE LA SAUSSAYE.

Bon, des obligations! Je suis un peu philosophe, et je ne compte point sur tout cela; d'ailleurs je n'en ai que faire; la reconnaissance embarrasse souvent, et si je peux vous obliger, ce ne sera pas pour vous aller fatiguer d'un poids comme celui-là. On a beau dire, la nature ne nous a pas fait reconnaissants ; eh-bien, qu'est-ce que cela me fait à moi? Ne croyez pas que je vais m'en chagriner; je cultive mes terres, elles me rendent ou elles ne me rendent pas, on recueil toujours plus qu'on ne peut manger.

M. DE SAINT-CLET.

Oui, quand on est bien riche.

M. DE LA SAUSSAYE.

Bon, sans être riche, tout cela ne fait rien.

Mlle. DE COURVILLERS.

Eh, Monsieur, c'est ce qui fait notre malheur,pourtant.

M. DE LA SAUSSAYE.

Mais, vous serez bien riche, vous, Mademoseille ?

Mlle DE COURVILLERS.

Oui, mais Monsieur de Saint-Clet?

M. DE LA SAUSSAYE.

Eh bien, combien a-t-il? Huit, dix mille livres de rente?

M. DE SAINT-CLET.

Six ou sept, tout au plus.

M. DE LA SAUSSAYE.

Il y a là de quoi vivre.

M. DE SAINT-CLET.

Oui, mais, sans Mademoiselle, ce sera la plus malheureuse vie!. . .

M. DE LA SAUSSAYE.

Ah, oui, parce que vous vous aimez. Vous voyez bien que j'avais deviné d'abord.

M. DE SAINT-CLET.

J'ai vû Mademoiselle au Couvent, où elle était avec ma sœur ; il m'a été impossible de résister à tant de charmes.

M. DE LA SAUSSAYE.

Ah, oui, on devient toujours amoureux dans les Couvens, on lit cela dans les Romans ; il faut faire comme les autres. Eh bien?

M. DE SAINT-CLET.

On veut marier Mademoselle.

M. DE LA SAUSSAYE.

Et ce n'est pas à vous?

M. DE SAINT-CLET.

Je ne saurais m'en flatter.

M. DE LA SAUSSAYE.

Parce que vous n'êtes pas aussi riche qu'elle?

M. DE SAINT-CLET.

Eh non, malheureusement!

M. DE LA SAUSSAYE.

Mais vous pourrez le devenir.

M. DE SAINT-CLET.

Comment?

M. DE LA SAUSSAYE.

Il y a tant de moyens à présent; laissez-moi faire. Si vous voulez vous épouser, chargez-moi de cette négociation-là; je vous réponds que je réussirai.

M. DE SAINT-CLET.

Il serait possible!...

M. DE LA SAUSSAYE.

Sûrement ; pardi, je ne vous promettrais pas une chose que... Il faut d'abord que Mademoiselle s'en aille chez elle.

M. DE COURVILLERS.

Ah, Monsieur!...

M. DE LA SAUSSAYE.

Bon, bon, des remercimens! Je n'ai que faire de tout cela, moi. Sonnez, vous, Monsieur.

M. DE SAINT-CLET.

Voilà quelqu'un.

M. DE LA SAUSSAYE.

Allez-vous-en donc, Mademoiselle. (*Elle sort.*)

SCÈNE VI.

M. DE LA SAUSSAYE, M. DE SAINT-CLET, UN LAQUAIS.

M. DE LA SAUSSAYE, *au Laquais.*

Dites à Monsieur de Courvillers, que je l'attends ici.

LE LAQUAIS.

J'y vais, Monsieur. (*Il sort.*)

M. DE LA SAUSAYE.

Vous, il faut que vous entriez dans ce cabinet, voyez si la porte peut s'ouvrir.

M. DE SAINT-CLET.

Oui, la voilà ouverte.

M. DE LA SAUSAYE.

Fort bien. Je vais parler ici à Monsieur de Courvillers; ne vous embarrassez pas, je serai votre affaire toute de suite; ayez soin seulement d'écouter quand je me moucherai, et vous entrerez pour faire vos remercimens. J'entends quelqu'un, entrez dans le cabinet. Allons donc. (*Monsieur de Saint-Clet, entre dans le cabinet, et Monsieur de de la Saussaye va fermer la porte.*)

SCÈNE VII.

M. DE COURVILLERS, M. DE LA SAUSAYE.

M. DE COURVILLERS.

Bon jour, mon voisin.

M. DE LA SAUSAYE.

Je ne sais que d'hier que vous êtes ici, Monsieur; voilà pourquoi je ne suis pas venu plutôt vous voir, et puis je fais pêcher mon étang, et curer ma rivière; car à la campagne on ne peut pas être toujours le nez sur ses livres; mais enfin, je me suis hâté de venir ici, parce que vous ne faites jamais qu'y passer.

M. DE COURVILLERS.

J'y resterai beaucoup cette année.

M. DE LA SAUSAYE

Oui, vous dites cela; mais vous autres gens de la

Ville ou de la Cour, car je crois que cela est égal, vous ne pouvez jamais tenir en place.

M. DE COURVILLERS.

Vous le verrez.

M. DE LA SAUSAYE.

Je le voudrais de tout mon cœur; nous causerions ensemble quelquefois; je n'ai rien vu, mais j'ai beaucoup lu; ainsi on imagine facilement tout ce qui doit arriver.

M. DE COURVILLERS.

Quand on sait réfléchir un peu...

M. DE LA SAUSAYE.

Ah, réfléchir, je ne m'amuse pas à tout cela: à quoi bon se casser la tête? Ce que je sais, je le sais, et puis je parle selon la circonstance; voilà comme je me gouverne. Je crois qu'avec cela vous n'êtes pas étonné qu'on me trouve dans la province un homme de beaucoup d'esprit; mais ce qui m'étonne, moi, c'est que l'esprit coûte si peu à acquérir.

M. DE COURVILLERS.

Vous avez donc fait beaucoup travailler, depuis que je ne vous ai vu?

M. DE LA SAUSAYE.

Comme cela, tantôt un peu, tantôt point ; je vous ferai voir. J'ai fait faire une nouvelle cour à fumier, parce que j'étudie un peu la maison rustique, comme vous entendez bien ; mais ce n'est pas de cela que j'ai à vous parler; je veux vous faire un plaisir. J'ai vu Mademoiselle votre fille; elle est bien grandie depuis dix ans.

M. DE COURVILLERS.

C'était l'âge de croître.

M DE LA SAUSAYE.

Et à présent c'est l'âge de la marier, et voilà ce que je veux vous dire.

M. DE COURVILLERS.

Aussi j'y pense.

M DE LA SAUSAYE.

Oui, mais vous ne pensez sûrement pas à l'homme que j'ai à vous proposer.

M. DE COURVILLERS.

Je crois avoir fait un bon choix.

M. DE LA SAUSAYE.

Tenez, vous n'en pouvez pas en faire un meilleur que le mien; je sais qu'il faut à des gens riches quelqu' un qui le soit; il faut assûrer toujours une fortune qui ne puisse qu'augmenter en établissant ses enfans, parce que sans cela le bien se divise en plusieurs branches, et puis tous vos héritiers ne sont plus que des gueux.

M. DE COURVILLERS.

Il est vrai que cela arrive quelquefois.

M. DE LA SAUSAYE.

Bon, toujours. Nous autres la Saussaye, nous avions ici beaucoup de biens autrefois ; eh-bien tout cela a été divisé, mangé ; cela est incompréhensible !

M. DE COURVILLERS.

Le gendre que vous voulez m'offrir est donc fort riche?

M. DE LA SAUSAYE.

Non, point du tout.

M. DE COURVILLERS.

Accordez-vous donc.

M. DE LA SAUSAYE.

C'est que vous ne m'entendez pas; c'est un homme qui a six ou sept mille livres de rente ; mais qui en aura tant que vous voudrez.

M. DE COURVILLERS.

Comment cela?

M. DE LA SAUSAYE.

Vous n'avez qu'à le mettre à même ; ah, c'est un homme qui a vu Paris, qui n'a point de scrupules du tout, que rien n'arrêtera pour avoir du bien ; mais beaucoup, beaucoup; aussi vous voyez bien que c'est comme s'il était fort riche.

M. DE COURVILLERS.

Mais, vous me faites là le portrait d'un coquin.

M. DE LA SAUSAYE.

Précisément. Mais je ne disais pas le mot, parce que je sais que la richesse attire trop de consideration, pour qu'on donne ce nom-là à ceux qui savent faire fortune ; c'est un talent: chacun a le sien, et par exemple, vous qui êtes devenu si riche, vous ne serez pas fâché qu'on vous dise en face une pareille chose, aussi je suis persuadé qu'en suivant cette route, vous n'avez jamais trouvé personne qui ne vous respectât beaucoup.

M. DE COURVILLERS, *faché.*

Monsieur de la Saussaye. . . .

M. DE LA SAUSAYE.

Qu'est ce que vous avez donc? Ecoutez, écoutez-moi.

M. DE COURVILLERS.

Non, Monsieur. . . .

M. DE LA SAUSAYE.

Je vous dis que cet homme-là vous convient, on ne peut pas davantage : ce n'est pas vous qu'il ruinera, parce que vous en savez trop long pour cela.

M. DE COURVILLERS.

Je vous prie Monsieur de. . . .

M. DE LA SAUSAYE.

D'ailleurs, vous le connaissez, c'est Monsieur de Saint-Clet.

M. DE COURVILLERS.

Monsieur de Saint-Clet?

M. DE LA SAUSAYE.

Oui, lui-même.

M. DE COURVILLERS.

Il penserait comme cela ! et vous, que je croyais mon ami, vous avez une pareille idée de moi, et vous croyez qu'un mal-honnête homme me conviendrait?

M. DE LA SAUSAYE.

Eh, je ne vous parle point d'un mal-honnête homme; est-ce que je vous dis qu'il le sera? Est-ce que je vous dis que vous l'êtes? Que diable, vous ne me connaissez pas; parce qu'on pense comme cela, est-on un mal-honnête homme? Vous dites, c'est donc un coquin? je vous dis que non; ainsi vous voyez bien que c'est vous qui avez tort de vous fâcher.

M. DE COURVILLERS.

Allons, Monsieur, c'est moi qui ai tort de vous écouter. (*Il se mouche.*) Mais je vous prierai après tout ce que vous venez de me dire de ne jamais me parler de cet homme-là, ni de jamais remettre le pied ici.

M. DE LA SAUSAYE.

Voilà comme vous allez....

SCÈNE VIII.

M. DE COURVILLERS, M. DE SAINT-CLET, M. DE LA SAUSAYE.

M. DE SAINT-CLET.

Ah Monsieur, que je vous ai d'obligations!

M. DE COURVILLERS.

Vous, Monsieur? vous ne m'en aurez jamais; on vient de me faire connaître ce que vous êtes, vous étiez-là à écouter, vous approuvez la façon de penser de Monsieur, vous la partagez....

M. DE SAINT-CLET.

Je ne sais ce que vous voulez dire, je n'ai rien entendu.

M. DE COURVILLERS.

Je vous connais, Monsieur; quand on a une ame comme la vôtre, on est indigne seulement d'approcher des honnêtes gens. (*Il sort.*)

SCÈNE IX.

M. DE LA SAUSAYE, M. DE SAINT-CLET

M. DE SAINT-CLET.

Qu'est-ce que c'est donc que ces propos-là, Monsieur? Il me méprise, m'injurie. . . .

M. DE LA SAUSAYE.

Bon, vous ne le connaissez pas.

M. DE SAINT-CLET.

Est-ce que vous lui auriez dit du mal de moi?

M. DE LA SAUSAYE.

Tout au contraire, il n'a jamais voulu m'entendre ; mais laissez-moi faire.

M. DE SAINT-CLET.

Il faut que quelqu'un m'ait desservi auprès de lui.

M. DE LA SAUSAYE.

Allons, vous allez vous allarmer, où il n'y a pas de quoi ; laissez-moi agir, et je vous réponds de tout.

M. DE SAINT-CLET.

Mais pourquoi m'a-t-il dit des choses aussi dures?

M. DE LA SAUSAYE.

Bon, il m'en a dit bien d'autres ; est-ce qu'il faut prendre garde à cela avec les gens à qui l'on a affaire? tenez, écoutez-moi.

M. DE SAINT-CLET.

S'il n'avait pas été le père de Mademoiselle de Courvillers. . . .

M. DE LA SAUSAYE.

Eh-bien, l'auriez-vous tué, comme le Cid qui tue le Père de sa maîtresse? voyez après l'embarras où il a été pour l'epouser, encore n'a-t-il eu qu'une promesse. Tenez, quand on a un ami qui se mêle de ses affaires, il faut avoir confiance en lui.

M. DE SAINT-CLET.

Ah, Monsieur, sans doute, je voudrais pouvoir espérer...

M. DE LA SAUSAYE.

Laissez-moi donc vous dire. Allez-vous-en chez Mademoiselle de Courvillers attendre...

M. DE SAINT-CLET.

Mais, Monsieur, elle ne voudra point me recevoir seul chez elle.

M. DE LA SAUSAYE.

Oui, si vous ne deviez pas l'épouser, sans doute elle aurait tort; mais ceci est bien différent. Que diable! faites donc ce que je vous dis, ou bien....

M. DE SAINT-CLET.

Allons, ne vous fâchez pas.

M. DE LA SAUSAYE.

Je vais parler à Madame de Courvillers, elle entendra bien raison, elle, parce que les femmes.... en un mot, je sais l'art de les persuader. Sûrement, après tout ce que je lui dirai, elle enverra chercher sa fille, et vous reviendrez avec elle.

M. DE SAINT-CLET.

Vous croyez....

M. DE LA SAUSAYE.

Sûrement.

M. DE SAINT-CLET.

Allons, je vous obéis.

M. DE LA SAUSAYE.

Et vous faites bien.

SCÈNE X.

M. DE LA SAUSAYE.

Ah ça, par où va-t-on chez Madame de Courvillers? Il faut que je sonne. (*Il sonne.*) Ce sont de drôles de gens que ces gens de Paris! Voyez si on viendra. (*Il sonne.*) Je n'entends rien. Jusqu'à leurs sonnettes qui ne sonnent pas; cela fait mourir de rire. Voici pourtant quelqu'un.

SCÈNE XI.

Mme. DE COURVILLERS, M. DE LA SAUSAYE.

Mme. ME COURVILLERS.

Quoi, vous êtes ici tout seul Monsieur de la Saussaye? Où est donc Monsieur de Courvillers?

M. DE LA SAUSAYE.

Bon, il m'a laissé au milieu d'une conversation, après m'avoir bien grondé encore.

M. DE COURVILLERS.

Comment, je ne le reconnais pas là!

M. DE LA SAUSAYE.

Je venais pour lui proposer un gendre qui est un garçon très-aimable, ce qu'il vous faut enfin pour Mademoiselle votre fille, et il s'est fâché tout de bon. . .

M. DE COURVILLERS.

Mais pourquoi?

M. DE LA SAUSAYE.

Je vous dis, je n'y ai rien compris, et encore il a bien grondé ce jeune homme.

Mme. DE COURVILLERS.

Quoi, il l'a vu?

M. DE LA SAUSAYE.

Sûrement, puisqu'il l'a grondé, et tout cela, faut de s'expliquer. Je vais vous dire si ce n'est pas un très-bon parti, quoiqu'il ne soit pas riche.

Mme. DE COURVILLERS.

Il n'est pas riche?

M. DE LA SAUSAYE.

Non.

Mme. DE COURVILLERS.

Cela ne fait rien.

M. DE LA SAUSSAYE.

Non, parce qu'il le deviendra. Mademoiselle votre fille est fort jolie, elle sera une femme charmante; c'est par les femmes que l'on fait fortune: tous les gens de la Cour viendront chez eux ; Saint-Clet ne sera pas jaloux, il sait comme il faut se conduire avec ces gens-là, et que les femmes à Paris ont toute liberté.

Mme. DE COURVILLERS.

Quoi, c'est Saint-Clet?..

M. DE LA SAUSAYE.

Oui, il adore Mademoiselle votre fille.

Mme. DE COURVILLERS.

Il adore ma fille, et il pense comme cela?

M. DE LA SAUSAYE.

Oui, parce qu'il veut la rendre heureuse: oh, il connaît le monde.

Mme. DE COURVILLERS.

Voilà une façon de penser bien délicate.

M. DE LA SAUSAYE.

Il suit la mode, il faut aimer les femmes comme elles sont.

Mme. DE COURVILLERS

Quoi, il n'en a pas meilleure opinion, ni vous non plus?

M. DE LA SAUSAYE.

Oh, moi, je devine tout cela; car ici je ne vois rien et je trouve tout bien. D'ailleurs, qu'est-ce qui fait que je me mêle de leurs affaires? C'est que ces pauvres enfans-là me font pitié, ils s'aiment à la folie. . .

Mme. DE COURVILLERS.

Comment!

M. DE LA SAUSAYE.

Oui, et voilà pourquoi je me suis chargé de vous parler pour eux.

Mme. DE COURVILLERS.

Ma fille aime Saint-Clet?

M. DE LA SAUSAYE.

Oui, et tenez, actuellement ils attendent ce que vous allez décider.

Mme. DE COURVILLERS.

O ciel! (*Elle sonne.*)

M. DE LA SAUSAYE.

Qu'est-ce que vous avez donc?

SCÈNE XII.

MME. DE COURVILLERS, M. DE LA SAUSAYE, UN LAQUAIS.

Mme. DE COURVILLERS, *au laquais.*

Dites à ma fille de venir tout de suite.

M. DE LA SAUSAYE.

Vous allez voir si tout ce que je viens de vous dire n'est pas vrai.

Mme. DE COURVILLERS.

J'avais meilleure opinion de Monsieur de Saint-

Clet; on ne peut donc jamais bien juger des hommes!

M. DE LA SAUSAYE.

Mais écoute donc; tout ce que je vous dis-là n'est pas pour diminuer la bonne opinion que vous en avez; au contraire.

M. DE COURVILLERS.

Comment, un homme qui pense aussi mal, qui a aussi peu d'honneur. . . .

M. DE LA SAUSAYE.

Oh, je n'attaque point son honneur, je vous prie de le croire; je ne veux que vous prouver qu'il est capable de faire la plus grande fortune.

Mme. DE COURVILLERS.

Et à quel prix?

SCÈNE XIII.

Mme. DE COURVILLERS, Mlle. DE COURVILLERS, M. DE LA SAUSAYE, M. DE SAINT-CLET.

Mme. DE COURVILLERS.

Quoi, Mademoiselle, vous recevez Monsieur sans ma permission. Vous ne le connaissez pas: sous les plus belles apparences, il cache une ame sans délicatesse, une ame affreuse! et vous croyez qu'il vous aime? Vous seriez bien à plaindre si nous favorisions l'amour que vous avez pour lui.

M. DE SAINT-CLET.

Ah, Madame! qui peut vous avoir inspiré un mépris aussi cruel? Monsieur, vous m'aviez promis de vous intéresser en ma faveur. . . .

M. DE LA SAUSAYE.

Attendez, attendez.

Mme. DE COURVILLERS.

Non, Monsieur, il ne doit rien attendre; un homme qui a aussi mauvaise opinion des femmes, ne sera jamais mon gendre.

SCÈNE XIV.

M. DE COURVILLERS. Mme. DE COURVILLERS, Mlle. DE COURVILLERS, M. DE SAINT-CLET, M. DE LA SAUSAYE.

M. DE COURVILLERS.

Qu'est-ce que vous avez donc Madame? Quoi, Messieurs, vous êtes encore ici?

Mme. DE COURVILLERS.

Monsieur de la Saussaye vient me proposer Monsieur pour gendre, avec les inclinations qu'il a.

M. DE SAINT-CLET.

Madame, je vous en supplie, écoutez-moi.

Mme. DE COURVILLERS.

Non, Monsieur, non.

M. DE SAINT-CLET.

Je ne sais ce qu'a pu vous dire, à tous les deux, Monsieur de la Saussaye....

M. DE LA SAUSAYE.

J'ai dit tout ce qu'il fallait pour faire réussir le mariage d'un homme qui n'est pas riche.

M. DE COURVILLERS.

Et il n'y a pas de moyen qu'il ne soit capable d'employer pour le devenir.

Mme. DE COURVILLERS.

Jusqu'à sacrifier son honneur.

M. DE SAINT-CLET.

Vous avez pu dire cela, Monsieur?

M. DE LA SAUSSAYE.

Pas tout-à-fait ; mais j'ai dit que vous feriez tout ce que l'on dit qu'on fait à présent pour cela, et Monsieur et Madame se fâchent, je ne sais pas pourquoi ?

M. DE SAINT-CLET.

Et qui vous a prié de me déshonorer, Monsieur ?

M. DE LA SAUSSAYE.

Comment de vous déshonorer? Est-ce que je vous déshonore, en disant que vous serez comme tous les gens qui font fortune ; je vois au contraire qu'ils s'attirent la considération de tout le monde.

M. DE SAINT-CLET.

Ah, Monsieur, vous m'avez perdu! quelle affreuse opinion vous avez donnée de moi !

M. DE LA SAUSSAYE.

Mais, je ne comprends rien à tout cela, je fais pour le mieux ; ma foi, accommodez-vous, et prenez que je n'ai rien dit. Voilà les hommes ; j'invente des moyens qui seuls pourraient réussir pour vous faire accepter, et tout le monde me querelle : est-ce ma faute à moi? Que n'êtes-vous plus riche?

M. DE SAINT-CLET.

Comment, vous avez inventé? . .

M. DE LA SAUSSAYE.

Oui, je sais bien que vous êtes un honnête homme; si j'avais eu une fille je vous l'aurais donnée tout de suite, parce que nous autres à la campagne nous aimons la vertu avant tout ; mais les gens du monde préfèrent les richesses, à ce qu'on dit, et voilà pourquoi j'ai cru réussir en disant que vous n'auriez aucun scrupule pour en acquérir.

M. DE SAINT-CLET.

O Ciel! . . .

M. DE LA SAUSSAYE.

Je vous dis que je sais bien que cela n'est pas vrai; je ne peux pas faire autre chose.

M. DE SAINT-CLET.

Ah, Monsieur, Madame! Eprouvez-moi, informez-vous ; mes parens vous sont connus ; mes principes d'honneur sont inaltérables ; je ne connais point de bonheur sans droiture, sans probité ; je serais indigne de celui où j'aspire, si j'avais pu penser un instant comme on a voulu vous le persuader, et je renonce à tout si je n'ai pas au moins votre estime. (*A Monsieur de la Saussaye.*) Monsieur, vous m'en répondrez.

M. DE LA SAUSSAYE.

Mais, encore une fois, soyez donc sûr....

M. DE COURVILLERS.

Monsieur de Saint-Clet....

M. DE SAINT-CLET.

Ah, Monsieur, j'en mourrai de douleur!

M. DE COURVILLERS.

Ecoutez-moi. Je vois que Monsieur de la Saussaye a cru qu'on ne pouvait pas être riche et avoir l'ame honnête.

M. DE LA SAUSSAYE.

Oui, c'est cela ; voilà ce que je croyais.

M. DE COURVILLERS.

C'est un ami imprudent, pour ne pas dire autre chose.

M. DE LA SAUSSAYE.

Cela peut être ; mais je n'ai pas de mauvaises intentions du moins.

M. DE COURVILLERS, *à M. de Saint-Clet.*

L'honnêteté de vos mœurs, la douceur de votre caractère, tout ce que vous pouvez faire penser d'avantageux, nous avaient déterminé à vous choisir pour gendre, et votre fortune nous suffisait.

M. DE SAINT-CLET.

O Ciel!...

M. DE COURVILLERS.

Les propos de Monsieur....

M. DE SAINT-CLET.

M'ont perdu dans votre esprit?

M. DE COURVILLERS.

Non, Monsieur, je pense toujours de même ; je vous crois toujours le meilleur parti qu'on puisse offrir à ma fille.

M. DE SAINT-CLET.

Ah, Monsieur! Ah, Mademoiselle!...

M. DE COURVILLERS.

Comment! se connaissent-ils?

Mme. DE COURVILLERS.

Ils font plus, ils s'aiment.

M. DE LA SAUSSAYE.

C'est pourtant moi qui ai appris cela à Madame.

M. DE COURVILLERS.

Ah, mes enfans, je suis charmé de faire votre bonheur.

M. DE LA SAUSSAYE.

Je savais bien que je ferais réussir ce mariage-là.

M. DE SAINT-CLET, *en souriant.*

Je vous crois bon ami, Monsieur ; mais je vous prierai, de ne vous jamais mêler de mes affaires.

M. DE LA SAUSSAYE.

Comme vous voudrez ; car cela ne donne que de l'embarras.

M. DE COURVILLERS.

Passons dans mon cabinet, pour tout régler et hâter le jour qui doit vous rendre heureux.

LA SONNETTE.

PERSONNAGES.

M. VICTORIN, Commissaire des Guerres. *En petit uniforme, sans chapeau ni épée.*

MME. VICTORIN. *En robe de taffetas, petit manteau de gaze blanche à fleurs.*

LE CHEVALIER DU PARC.

M. DE SAINT-VIGNARD.

M. DE LA VIROUX.

La Scène est dans une ville de garnison, à la porte de M. Victorin, la nuit.

LA SONNETTE.

MOT DU PROVERBE.

PLUS DE BRUIT QUE DE BESOGNE.

SCÈNE I.

Mme. VICTORIN, M. VICTORIN.

M. VICTORIN.

Quelle fantaisie de vouloir vous promener à l'heure qu'il est! il ne fait point chaud du tout : en vérité les femmes sont bien extraordinaires!

Mme. VICTORIN.

Et les maris ne sont guères complaisants. Cependant vous dites que vous m'aimez?

M. VICTORIN.

Sûrement, je vous aime.

Mme. VICTORIN.

Vous allez peut-être croire que je ne vous aime pas, moi.

M. VICTORIN.

Je ne dis pas cela.

Mme. VICTORIN.

Pourquoi donc me truover ridicule?

M. VICTORIN.

Eh bien, je vous demande pardon.

Mme. VICTORIN.

Vous ne m'auriez pas dit cela avant d'être mon mari: convenez qu'il y a deux ans....

M. VICTORIN.

Je vous dis que j'ai tort.

Mme. VICTORIN.

Hélas! pourquoi ne peut-on pas rester amans après le mariage!

M. VICTORIN.

Croyez-vous que je ne le suis plus?

Mme. VICTORIN.

Mais pourquoi ce ton brusque, indifférent et froid, que vous avez toujours? Est-ce qu'il y a une espèce de honte à traiter aussi-bien sa femme que celle d'un autre?

M. VICTORIN.

Vous traité-je moins bien pour cela?

Mme. VICTORIN.

Je ne vous reproche que le ton : pourquoi faut-il avoir toujours l'air excédé de ce que l'on aime? prendre un ton ironique, qui en vérité ne saurait plaire.

M. VICTORIN.

Le préjugé peut en être cause ; et les exemples des nouveaux mariés, qui dans les premiers momens sont bien ennuyeux, font craindre sans doute de leur ressembler.

Mme. VICTORIN.

Toutes ces raisons sont peu satisfaisantes. Quant à la promenade que vous croyez que je veux vous faire faire, vous vous trompez.

M. VICTORIN.

Pourquoi donc sortir?

Mme. VICTORIN.

Nous n'irons pas plus loin.

M. VICTORIN,

Vous conviendrez que vous avez des idées bien extraordinaires, et qu'il n'est pas étonnant que....

Mme. VICTORIN.

Point du tout.

M. VICTORIN.

Point du tout est fort bon. Et le chien de basse-cour, que vous avez emprunté à votre frère, par exemple, pour une nuit, qu'en voulez-vous faire ?

Mme. VICTORIN.

C'est ce que je veux vous expliquer.

M. VICTORIN.

Et il faut que ce soit ici?

Mme. VICTORIN.

Oui.

M. VICTORIN.

A la bonne heure; puisque vous le voulez, il faut bien que cela soit.

Mme. VICTORIN.

Ecoutez-moi.

M. VICTORIN.

Voyons.

Mme. VICTORIN.

Vous connaissez le ton avantageux du Chevalier Du Parc? c'est un de ces enfans gâtés de Paris....

M. VICTOKIN.

A peu-près, qui ne servent que pour pouvoir porter une plume à leur chapeau.

Mme. VICTORIN.

Vous savez que plusieurs Officiers du même Régiment m'ont rendu des soins assez publiquement et inutilement ; ils en sont convaincus ; ils l'ont même dit au Chevalier Du Parc. Le Chevalier Du Parc venait d'arriver; il ne les entretenait que des femmes de Paris, des rigueurs qu'elles avaient essuyées de sa part, parce qu'il ne pouvait pas y suffire, lorsqu'il m'apperçut à l'assemblée. Il se récria, fit l'étonné de trouver en Province quelqu'une d'aussi-bien; il le dit à tout le monde, et se fit détester des autres femmes.

M. VICTORIN.

C'est débuter à merveilles.

Mme. VICTORIN:

On lui dit que je vengerais les femmes de Paris de ses rigueurs.

M. VICTORIN.

Vous?

Mme. VICTORIN

Oui: il répondit que sûrement je ne lui résisterais pas, et il eut l'impertinence de le parier le même soir avec ses camarades, en soupant à l'auberge; cela me revint.

M VICTORIN.

Il commence à faire froid, vous me conterez tout cela dans la maison tout aussi-bien.

Mme. VICTORIN

Un moment; vous allez savoir pourquoi je vous ai amené ici. Le Chevalier Du Parc entreprit de gagner son pari; je le reçus très-bien; il me donna de mauvais vers, de plattes chansons; je trouvai tout cela charmant: on me rendait compte des progrès qu'il disait avoir fait. Il eut la hardiesse de me demander un rendez-vous la nuit; je lui répondis que j'y songerais, et hier je lui ai envoyé la clef de la porte, en lui mandant qu'il pourrait venir ce soir, de bonne-heure même; parce vous iriez à la campagne.

M, VICTORIN.

Etes-vous folle donc?

Mme. VICTORIN.

Non, non. Il est vrai qu'il y aura peut-être de quoi rire.

M. VICTORIN.

C'est donc pour cela que vous m'avez tant pressé aujourd'hui d'aller à Morinval? Vous croyiez que j'y coucherais.

Mme. VICTORIN.

Justement: c'est à cause de cela que je vous ai prié de revenir. Voyez comme cela est conséquent ; et

puis je vous aurais dit tout ce que je viens de vous dire, et ce que vous allez savoir.

M. VICTORIN.

Mais pourquoi lui donner la clef de la porte? Je parie qu'il l'a montrée déja à tous les Officiers de son régiment.

Mme. VICTORIN.

Tant mieux; c'est ce que je veux.

M. VICTORIN.

Je ne sais pas à quoi vous en voulez venir; mais en garnison, il faut toujours qu'une femme évite les histoires où elle peut avoir part.

Mme. VICTORIN.

Je vous réponds que celle-ci ne me fera point de tort. Je lui ai recommandé sur-tout de ne point faire de bruit en entrant, de peur de réveiller les domestiques, que j'enverrai coucher de bonne-heure.

M. VICTORIN.

Voyons comment vous sortirez de-là?

Mme. VICTORIN.

Il faut que vous m'aidiez.

M. VICTORIN.

Moi?

Mme. VICTORIN,

Oui, je n'ai voulu me confier qu'à vous.

M. VICTORIN.

Que faut-il que je fasse?

Mme. VICTORIN.

Que vous attachiez la corde de la sonnette qui est auprès de la porte, de mainière qu'on ne puisse pas l'ouvrir sans qu'elle sonne.

M. VICTORIN.

Cela est bien aisé.

Mme. VICTORIN.

Elle fera du bruis qui éveillera le chien, qui sera lâché, et qui viendra auprès de la porte: je ne crois

pas pour lors que le Chevalier Du Parc ose entrer. Il passera peut-être la nuit comme cela, et tout le monde se moquera de lui.

M. VICTORIN.

Vous êtes bien folle! Allons, je m'en vais attacher la sonnette. Il était bien nécessaire d'être dans la rue pour me conter tout cela. Je n'ai jamais vu de nuit d'été aussi froide. Allons, allons, passez. (*Ils rentrent tous les deux.*)

SCÈNE II.

M. DE SAINT-VIGNARD, M. DE LA VIROUX, *avec des fusils*

M. DE SAINT-VIGNARD, *appelant, bas.*

La Viroux.

M. DE LA VIROUX.

Me voilà.

M. DE SAINT-VIGNARD.

Il vient d'entrer quelqu'un chez Madame Victorin ; si c'était le Chevalier?

M. DE LA VIROUX.

Comment veux-tu que ce soit lui, puisque nous l'avons laissé à table?

M. DE SAINT-VIGNARD.

Il pourrait avoir couru.

M. DE LA VIROUX.

Et par où? nous l'aurions rencontré; il n'aurait pas pris le plus long, apparemment.

M. DE SAINT-VIGNARD.

N'aurait-il pas pu passer à droite, au lieu de passer à gauche?

M. DE LA VIROUX.

Bon, bon; plaçons-nous, j'entends quelqu'un.

M. DE SAINT-VIGNARD.

Restes-tu là?

M. DE LA VIROUX.

Oui.

M. DE SAINT-VIGNARD.

Je m'en vais de l'autre côté.

M. DE LA VIROUX.

Ne parle donc pas.

M. DE SAINT-VIGNARD.

Non, non.

M. DE LA VIROUX, *revenant.*

Je me suis trompé; il ne vient personne.

M. DE SAINT-VIGNARD.

Tu crois donc que Madame Victorin, veut se moquer de Du Parc?

M. DE LA VIROUX.

J'en suis persuadé.

M. DE SAINT-VIGNARD.

Et moi aussi; mais ce que nous faisons ici en ce cas-là ne servira à rien pour notre pari!

M. DE LA VIROUX.

Pour le pari, non; mais nous nous amuserons toujours à l'impatienter.

M. DE SAINT-VIGNARD.

Je ne saurais croire que ce soit réellement la clef de la porte, qu'il nous a montrée.

M. DE LA VIROUX.

Nous verrons. Allons, je crois que le voilà. Je l'entends chanter.

M. DE SAINT-VIGNARD, *allant se replacer.*

Cela est bon.

SCÈNE III.

Le Chevalier DU PARC, M. DE SAINT-VIGNARD, M. DE LA VIROUX.

M. DE LA VIROUX.

Qui va là?

Le Chevalier DU PARC.

Officier.

M. DE LA VIROUX.

On ne passe pas.

Le Chevalier DU PARC.

Pourquoi cela?

M. DE LA VIROUX.

C'est la consigne.

Le Chevalier DU PARC.

Que diable est-ce que cela veut dire! N'est-ce pas ici la rue de la Place au charbon?

M. DE LA VIROUX.

Oui, mon Officier.

Le Chevalier DU PARC.

Il ne doit pas y avoir de sentinelle.

M. DE LA VIROUX.

Pardonnez-moi, toujours.

Le Chevalier DU PARC.

Ah, je m'en vais par l'autre côté. (*Il s'en va et reparaît.*)

M. DE LA VIROUX.

Songe à toi.

M. DE SAINT-VIGNARD.

Ne t'embarrasse pas.

Le Chevalier DU PARC.

Je passerai sûrement par ici.

M. DE SAINT-VIGNARD.

Qui va là?

Le Chevalier DU PARC.

Officier.

M. DE SAINT-VIGNARD.

Où est votre feu?

Le Chevalier DU PARC.

Je n'ai point de feu.

M. DE SAINT-VIGNARD.

On ne passe pas.

Le Chevalier DU PARC.

C'est un tour qu'on me joue. Sentinelle?

M. DE SAINT-VIGNARD.

Mon Officier.

Le Chevalier DU PARC.

De quelle compagnie êtes-vous?

M. DE SAINT-VIGNARD.

De la compagnie De la Viroux.

Le Chevalier DU PARC.

Je veux voir un peu.

M. DE SAINT-VIGNARD.

Ne m'approchez pas.

Le Chevalier DU PARC.

Bon! c'est Saint-Vignard! Je savais bien qu'il n'y avait pas de sentinelle ici. Qui est l'autre là-bas?

M. DE SAINT-VIGNARD.

C'est La Viroux.

Le Chevalier DU PARC.

Vous vouliez donc me faire perdre le pari, tous les deux.

M. DE SAINT-VIGNARD.

Tu le perdras bien sans cela.

Le Chevalier DU PARC.

La Viroux?

M. DE LA VIROUX.

Eh bien?

Le Chevalier DU PARC.

Allons: allez-vous-en tous les deux.

M. DE LA VIROUX.

Non, nous voulons voir si tu entreras dans la maison de Madame Victorin.

Le Chevalier DU PARC.

Je te dis que j'ai la clef.

M. DE SAINT-VIGNARD.

Mais l'on a peut-être changé la serrure.

Le Chevalier DU PARC.

Ne faites pas de bruit, et venez tous deux auprès de la porte: car on m'a recommandé d'entrer bien doucement, de peur d'éveiller les domestiques.

M. DE LA VIROUX.

Ne crains rien.

Le Chevalier DU PARC, *mettant la clef dans la serrure.*

Tiens, vois si la porte ne s'ouvrira pas. (*Elle s'ouvre; mais lorsqu'il la pousse, la sonnette sonne, et un gros chien vient en-dedans contre la porte et abboie. Ils s'éloignent bien vîte tous les trois. MM. De Saint-Vignard et La Viroux en riant.*)

M. DE SAINT-VIGNARD, LA VIROUX.

Ah, ah, ah, ah, ah.

Le Chevalier DU PARC.

Mais voulez-vous bien ne pas faire tant de bruit.

M. DE SAINT-VIGNARD, LA VIROUX.

Ah, ah, ah, ah, ah.

Le Chevalier DU PARC.

Paix donc.

M. DE LA VIROUX.

Il n'y a jamais eu de sonnette à la porte de Madame Victorin.

M. DE SAINT-VIGNARD.

Ni de chien dans sa maison, à ce qu'il me semble.

M. DE LA VIROUX.

De chien? mais cela me rapelle qu'hier elle demanda à son frère de lui prêter celui-là.

M. DE SAINT-VIGNARD.

C'était pour recevoir Du Parc.

Le Chevalier DU PARC.

J'espère, qu'ayant entendu ce bruit-là, elle aura fait attacher le chien, et qu'elle aura ôté la sonnette, pour l'empêcher d'aboyer.

M. DE LA VIROUX.

Ma foi, je le crois aussi: elle est peut-être à présent dans la crainte que tu ne revienne pas.

M. DE SAINT-VIGNARD.

Je la plains bien sincèrement; il n'y a pas deux hommes comme Du Parc dans le monde; et quand une femme a eu le bonheur de lui plaire, elle ne doit plus être malheureuse.

Le Chevalier DU PARC.

Messieurs, vous plaisantez.

M. DE SAINT-VIGNARD.

Non, vraiment.

Le Chevalier DU PARC.

Vous voudriez bien être à ma place.

M. DE LA VIROUX.

Ah, pas encore.

Le Chevalier DU PARC.

Il me semble que je n'entends rien.

M. DE SAINT-VIGNARD.

Non: allons.

Le Chevalier DU PARC.

Que diable, restez-là.

M. DE SAINT-VIGNARD.

Ah, comme tu voudras.

M. DE LA VIROUX.

Oui; mais il ne faut pas qu'il fasse semblant d'entrer, et qu'il s'en aille.

M. DE SAINT-VIGNARD.

Oui, oui; approchons-nous.

Le Chevalier DU PARC.

Ne faites donc pas de bruit.

M. DE LA VIROUX.

Non, non. (*Ils approchent tous les trois. Le Chevalier Du Parc ouvre, le bruit de la sonnette recommence, et le chien aboie encore plus fort. MM. De Saint-Vignard et De la Viroux rient encore en s'éloignant de la porte.*)

Le Chevalier DU PARC.

En vérité, je ne sais pas ce qu'il y a de si plaisant à cela.

M. DE SAINT-VIGNARD.

Comment, d'avoir la clef, et de ne pas entrer.

M. DE LA VIROUX.

C'est une bien bonne clef que celle-là!

M. DE SAINT-VIGNARD.

Il n'a pas d'attention non plus; on lui recommande de ne pas faire de bruit, et il fait un tintamare de tous les diables.

M. DE LA VIROUX.

Ah, oui; cela n'est pas honnête.

M. DE SAINT-VIGNARD.

Sans doute; quand on a le bonheur d'être aimé d'une femme, il faut la ménager.

M. DE LA VIROUX.

Cependant c'est sa faute à elle: que n'empêche-t-elle la sonnette?

M. DE SAINT-VIGNARD.

Cela est vrai; à sa place, j'entrerais toujours.

M DE LA VIROUX.

Oui mais il y a le chien.

M. DE SAINT-VIGNARD.

Est-ce que tu craindrais le chien?

Le Chevalier DU PARC.

Le chien? mais....

M. DE LA VIROUX.

Je le connais, moi; il est bien fort.

Le Chevalier DU PARC.

Mais, Messieurs si vous étiez à ma place, qu'est-ce que vous feriez?

M. DE SAINT-VIGNARD.

Moi, j'entrerais sûrement.

M. DE LA VIROUX.

Et moi aussi; je n'en voudrais pas avoir le démenti.

M. DE SAINT-VIGNARD.

Oui; mais nous perdrons le pari, en le conseillant comme cela.

M. DE LA VIROUX.

Il faudra bien tôt ou tard qu'il y renonce.

M. DE SAINT-VIGNARD.

Non pas, si le chien s'endort.

Le Chevalier DU PARC.

Messieurs,vous êtes de mauvais plaisants. Allons, laissez-moi, par grace.

M. DE LA VIROUX.

Cela ne se peut pas, tu le sais bien. (*Le Chevalier Du Parc, va encore pour entrer; même bruit de la sonnette et du chien.*

Le Chevalier DU PARC.

Le diable emporte et la sonnette et le chien!

M. DE SAINT-VIGNARD.

Ce que je trouve d'étonnant, c'est que personne ne remue dans la maison.

M. DE LA VIROUX.

Ne parle donc pas si haut, j'entends quelqu'un.

M. DE SAINT-VIGNARD.

On ouvre une fenêtre, je crois.

M. DE LA VIROUX.

Oui; paix, paix.

SCÈNE IV.

Le Chevalier DU PARC, M. DE SAINT-VIGNARD, M. DE LA VIROUX, M. VICTORIN.

M VICTORIN, *à la fenêtre.*

Monsieur le Chevalier Du Parc?

Le Chevalier DU PARC.

Réponds pour moi, Saint-Vignard.

M. DE SAINT-VIGNARD.

Ah, ah, vous n'êtes pas encore couché, Monsieur le Commissaire?

M. VICTORIN.

C'est vous, Monsieur De Saint-Vignard?

M. DE SAINT-VIGNARD.

Oui, vraiment, je passe par ici.

M.VICTURIN.

Oui ; mais vous avez avec vous Monsieur le Chevalier Du Parc; n'est-ce pas?

M. DE SAINT-VIGNARD.

Pourquoi me demandez-vous cela?

M. VICTORIN.

Je ne vous le demande pas, car j'en suis sûr. Madame Victorin, vient de me dire qu'il avait parié qu'il entrerait chez elle la nuit.

M. DE LA VIROUX, *au Chevalier Du Parc.*

On se moque de toi.

M. DE SAINT-VIGNARD.

Paix donc.

M. VICTORIN.

Elle le prie de renoncer à ce projet; parce qu'elle a grande envie de dormir.

Le Chevalier DU PARC, *bas.*

Dis qu'elle m'a donné la clef ; pour la confondre vis-à-vis de son mari.

M. DE SAINT-VIGNARD.

Mais....

M. DE LA VIROUX.

Dis, dis; nous saurons plus complètement comme elle le joue.

M. DE SAINT-VIGNARD.

On dit qu'il n'a pas tort; puisque Madame Victorin, lui avait donné une clef pour entrer.

M. VICTORIN.

Cela est vrai, elle lui a donné une clef; mais elle le prie d'être persuadé qu'avec cette clef on reste à la porte.

M. DE LA VIROUX.

Fort bien.

M. VICTORIN.

Qu'en Province, celui qui fait le plus de bruit, ne réussit pas toujours auprès des femmes; et qu'on ne fait souvent qu'éveiller les voisins, sans alarmer personne.

M. DE SAINT-VIGNARD.

Cela arrive quelquefois, Monsieur le Commissaire.

M. VICTORIN.

Vous chargez-vous de dire tout cela à Monsieur le Chevalier Du Parc?

M. DE SAINT-VIGNARD.

Ne vous inquiétez pas; il le sait déja.

M. VICTORIN.

Ah, je vous entends. En ce cas-là, je vous souhaite à tous le bon soir.

M. DE SAINT-VIGNARD.

Et la clef, ne la voulez-vous pas?

M. VICTORIN.

Non, non; laissez-là dans la serrure, cela est égal. (*Il se retire.*)

SCÈNE V.

M. DE SAINT-VIGNARD, Le Chevalier DU PARC, M. DE LA VIROUX.

Le Chevalier DU PARC, *jettant la clef avec dépit.*

TIENS, la voilà, ta chienne de clef.

M. DE LA VIROUX.

Ah! tu devais la garder pour une autre fois.

Le Chevalier DU PARC.

Allons, allons nous coucher.

M. DE SAINT-VIGNARD.

Tu conviendras bien, avant, que tu as perdu le pari.

M. DE LA VIROUX.

Et que tu as été berné en plein.

M. DE SAINT-VIGNARD.

Dis que les femmes de ce pays-ci ne se connaissent pas en vrai mérite.

M. DE LA VIROUX, *suivant le Chevalier Du Parc.*

Où vas-tu donc? Tu es bien pressé.

M. DE SAINT-VIGNARD.

Attends, attends-nous. (*Ils s'en vont.*)

LA RECOMMANDATION.

PERSONNAGES.

M. DE LA BRUYERE, Conseiller-d'Etat. *Habit noir, perruque de Conseiller-d'Etat.*

Mme. DE LA BRUYERE. *Coiffée en cheveux, et point habillée.*

LA COMTESSE DE SAINT-LEGER. *Bien mise, avec un collet monté.*

M. DUMONT. *Habit, et veste grise, boutons d'or, chapeau et épée.*

LE GRAND, Valet-de-Chambre de Madame de la Bruyère. *Habit rouge complet, à boutons d'or.*

La Scène est chez Madame de la Bruyère, dans son Boudoir.

LA RECOMMANDATION.

MOT DU PROVERBE.

AVEC LES HONNÊTES GENS, IL N'Y A RIEN A PERDRE.

SCÈNE I.

Mme. DE LA BRUYERE, M. DE LA BRUYERE.

Mme. DE LA BRUYERE, *lisant, un mouchoir à la main.*

Qui est là?...Ah, c'est vous, Monsieur.

M. DE LA BRUYERE.

Dans quel état vous voilà?

Mme. DE LA BRUYERE.

Vous me voyez dans le plus grand attendrissement.

M. DE LA BRUYERE.

Quoi, toujours avec vos Romans?

M. DE LA BRUYERE.

Oui, celui-ci est charmant!

M. DE LA BRUYERE.

Bon; c'est toujours la même chose.

Mme. DE LA BRUYERE.

Vous le croyez, et vous n'en avez peut-être jamais lûs.

M. DE LA BRUYERE.

Pardonnez-moi, autrefois au Collège; mais c'est du tems perdu.

Mme. DE LA BRUYERE.

Je ne trouve pas cela. Quand des gens vraiment vertueux éprouvent des malheurs qu'ils pourraient faire cesser, s'ils étaient capables de renoncer à l'honneur, à la vertu, ces situations sont si intéressantes, si touchantes, que je voudrais connaître ces malheureux, pour pouvoir les consoler, adoucir leurs maux, les partager; ce desir est une jouissance délicieuse!

M. DE LA BRUYERE.

Vous n'avez pas besoin de ces livres-là, pour jouir de toute la délicatesse, de toute la sensibilité de votre ame.

Mme. DE LA BRUYERE.

A quoi bon me flatter? Je suis bien-aise que vous ayez bonne opinion de moi, certainement; mais convenez que vous seriez fâché de me voir de l'orgueil?

M. DE LA BRUYERE.

Je ne vous en crois pas capable.

Mme. DE LA BRUYERE.

Et moi, je craindrais d'être toute prête à en avoir, étant louée par vous.

M. DE LA BRUYERE.

Pourquoi ne pas louer ce qu'on aime; pourquoi ne pas lui rendre justice?

Mme. DE LA BRUYERE.

Ah, parce que lorsque l'on aime, on peut s'aveugler sur l'objet de son amour, et en lui supposant une perfection aussi grande, on peut l'empêcher d'acquérir la véritable. Quand on est bien content de soi, on est bien près de mériter de ne plus l'être.

M. DE LA BRUYERE.

Pourquoi cela?

Mme. DE LA BRUYERE.

Mon Dieu, l'on est si récompensé de faire le bien ;

on goûte une si grande satisfaction, qu'il n'y a pas un grand mérite â s'en occuper.

M. DE LA BRUYERE.

C'est pousser trop loin le scrupule: lorsque les autres en jouissent, c'est toujours bien fait, n'importe quel en est le principe.

Mme. DE LA BRUYERE.

Vous parlez en homme d'état, ainsi chacun de nous fait son métier.

M. DE LA BRUYERE.

Vous faites bien celui d'une femme qui mérite l'estime et l'amour de son mari.

Mme. DE LA BRUYERE.

Comment ne serais-je pas occupée de plaire à l'homme que j'aime et que j'estime le plus? Notre bonheur commun dépend de nous; vous pensez assez solidement pour fuir les gens frivoles, légers ou perfides; comment ne les haïrais-je pas, et comment pourrais-je les craindre? L'amour ne se trouve pas toujours avec l'estime; mais quand ils sont réunis, rien ne peut détruire un attachment de cette espèce.

M. DE LA BRUYERE.

Je suis bien-aise de vous voir cette façon de penser.

Mme. DE LA BRUYERE.

Si vous étiez capable de quelques goûts passagers, je vous plaindrais; parce que les remords ne vous en laisseraient pas jouir tranquillement. On n'est point jaloux de ce qu'on estime véritablement.

M. DE LA BRUYERE.

Vous me charmez! je ne vous ferai point de ces protestations, ridicules souvent; parce qu'on ne peut pas répondre d'une faiblesse quand on est homme; mais ces remords dont vous me parlez, m'effraient si fort, que je me crois au-dessus de danger.

Mme. DE LA BRUYERE.

Ayez de la confiance en moi, et nous nous aimerons toujours.

M. DE LA BRUYEYE.

Dites une estime réciproque, une amitie durable nous reunira sans cesse; le passage de l'amour à l'amtié sera insensible, et l'habitude du bonheur l'établira si vivement en nous, que rien ne pourra le détruire.

Mme. DE LA BRUYERE.

Vous me charmez chaque jour de plus en plus: oui....

SCÈNE II.

Mme. DE LA BRUYERE, M. DE LA BRUYERE, LA COMTESSE, LE GRAND.

LE GRAND.

MADAME la Comtesse de S. Léger.

M. DE LA BRUYERE.

Que veut cette femme?

Mme. DE LA BRUYERE.

Elle aurait été bien surprise, si elle nous avait entendus.

La COMTESSE.

Madame, je suis désespérée de ne m'être pas trouvée chez moi, lorsque vous m'avez fait l'honneur d'y venir.

Mme. DE LA BRUYERE.

Il est vrai, Madame, qu'on ne vous trouve guère.

La COMTESSE.

Oui, je sors beaucoup ; pour Monsieur de la Bruyère, on ne le voit nulle part, et depuis Fontainebleau, je ne l'ai pas rencontré une seule fois.

M. DE LA BRUYERE.

Cependant la semaine dernière à Versailles....

La COMTESSE.

Eh mon Dieu oui: à propos, je ne sais ce que je dis. Madame, comment vous trouvez-vous de ce tems-là?

Mme. DE LA BRUYERE.

Mais, Madame, assez bien.

La COMTESSE.

Vous êtes bienheureuse, pour moi il y a des jours où je suis anéantie et, si cela dure.... à propos, Madame, aimez-vous toujours les Tragédies?

M. DE LA BRUYERE:

Oui, Madame, et beaucoup.

La COMTESSE

Vous en allez avoir une nouvelle, à ce qu'on m'a dit, qui sera admirable; j'ai fait louer une loge, parce que je n'en ai pas à ce spectacle-là, je ne le puis souffrir; je ne vais qu'à l'Opéra et aux Italiens; mais pour cette piece-là, je veux absolument la voir : si vous n'aviez pas de loge, et que vous voulussiez...

Mme. DE LA BRUYERE.

Ma belle-sœur aura la sienne, Madame; mais je ne vous en suis pas moins obligée de votre offre.

La COMTESSE.

C'est qu'on entend parler pendant huit jours d'une pièce nouvelle, et quand on n'est pas au fait, cela ennuie à mourir. Les livres nouveaux par la même raison, me mettent au désespoir; c'est la même chose.

M DE LA BRUYERE.

Quoi, Madame, vous n'aimez pas la lecture?

La COMTESSE.

Pardonnez-moi, assez, quand je travaille surtout cela me distrait; mais autrement cela fait perdre trop de tems: j'ai toujours du monde, je sors beaucoup et on ne peut pas suffire à tout ce que l'on a à faire. D'un autre côté mes voyages de Versailles....

M. DE LA BRUYERE.

Mais là, Madame, n'auriez-vous pas le tems de lire pendant vos semaines?

La COMTESSE.

Non vraiment, j'écris que c'est affreux! et puis j'ai commencé un ouvrage charmant, je ne saurais le quitter; j'ai déja fini un fauteuil.... Madame, il faut que je vous dise comment il est.

Mme. DE LA BRUYERE.

Voyons, Madame, parce que je veux faire un meuble.

La COMTESSE.

Oh, il faut que vous fassiez le mien. Imaginez, Madame, un fond... je ne peux pas vous bien dire... ce n'est pas jaune, ce n'est pas blanc; c'est soufre pâle, ou paille; oui c'est paille: un ruban couleur de noisette et bleu, qui entoure un faisceau de roses, qui fait la bordure; le milieu, des pavots et des lis, avec des grenades et des instrumens de musique.

Mme. DE LA BRUYERE.

Cela doit être superbe!

La COMTESSE.

Vous imaginez bien?

M. DE LA BRUYERE.

Et vous vous assiérez sur des instrumens de musique?

La COMTESSE.

Oui vraiment. Mais à propos, vous avez raison, cela est absurde! allons, me voilà dégoutée de mon meuble, je ne l'acheverai pas. Ah ça, je m'en vais voir Madame votre sœur.

Mme. DE LA BRUYERE.

Eh bien, passez par ici.

La COMTESSE.

Voulez-vous bien, Madame?

Mme. DE LA BRUYERE.

Sans doute, c'est plus court.

La COMTESSE,

Ah, mon Dieu! j'oubliais: j'ai une affaire à vous, Monsieur de la Bruyère; c'est même ce qui m'a fait sortir de bonne-heure; parce que plus tard je craignais de ne pas vous trouver.

M. DE LA BRUYERE.

Voulez-vous bien me dire ce que c'est?

La COMTESSE.

C'est une persécution; mais vous n'en ferez que ce que vous voudrez.

M. DE LA BRUYERE.

Pourquoi? Si cela vous intéresse, je serai charmé..

La COMTESSE.

Vraiment cela m'intéresse beaucoup; c'est-à-dire comme cela; c'est mon oncle qui me tourmente pour faire placer le fils de son Receveur, un joli sujet, il est là dans votre antichambre.

M. DE LA BRUYERE.

Voulez-vous que je le fasse entrer?

La COMTESSE.

Fi donc! mon oncle prétend que vous avez des Bureaux; j'ai son mémoire quelque part, voyons dans mon sac; bon! je l'ai laissé chez moi. Enfin je lui dirai que je vous en ai parlé; m'en voilà quitte.

M. DE LA BRUYERE.

Mais si je pouvais. . . .

La COMTESSE.

Non, je ne veux pas vous tourmenter davantage là-dessus. Madame, vous voulez donc bien que je passe par là?

Mme. DE LA BRUYERE.

Pour cela surement.

La COMTESSE.

Je reviendrai par ici, ainsi je vous verrai en sortant.

Mme. DE LA BRUYERE.

Je l'espère bien.

La COMTESSE.

Où voulez-vous donc aller, Monsieur de la Bruyère? Ah ça, je dirai a mon oncle que cela ne se peut pas; me voilà débarassé. Restez donc là, je vous prie.

M. DE LA BRUYERE.

Puisque vous le voulez...

La COMTESSE.

Sans doute, sans doute.

SCÈNE III.

M. DE LA BRUYERE, Mme. DE LA BRUYERE.

Mme. DE LA BRUYERE.

Voila un homme bien recommandé.

M. DE LA BRUYERE.

Comment voulez-vous que cela soit autrement, avec une femme comme celle-là?

Mme. DE LA BRUYERE.

C'est inconcevable tout ce que'elle dit. Mais cet homme-là la croit fort occupée de son affaire.

M. DE LA BRUYERE.

Sûrement.

Mme. DE LA BRUYERE.

Tenez, cela me fait de la peine; c'est peut-être quelque malheureux qui n'a aucune ressource.

M. DE LA BRUYERE.

Cela ne serait pas étonnant, il y a tant de gens qui meurent de faim.

Mme. DE LA BRUYERE.

Monsieur, si vous pouviez faire quelque chose pour lui.

M. DE LA BRUYERE.

Mais je ne le connais pas.

Mme. DE LA BRUYERE.

C'est peut-être réellement un bon sujet, voyez-le.

M. DE LA BRUYERE.

Il peut être bon sujet; mais il faut qu'il sache travailler.

Mme. DE LA BRUYERE.

Avez-vous une place à donner?

M. DE LA BRUYERE.

Oui, j'en ai une.

Mme. DE LA BRUYERE.

Eh bien, parlez-lui, vous jugerez facilement de quoi il est capable. S'il n'avait pas compté sur Madame de St. Léger, il aurait trouvé quelqu'un qui l'aurait mieux protégé: ne m'otez pas cette satisfaction.

M. DE LA BRUYERE.

Ah, mon dieu, de tout mon cœur.

Mme. DE LA BRUYERE.

Je voudrais que vous puissiez faire quelque chose pour lui; quand ce ne serait que pour faire sentir à la Comtesse, que quand on ne fait pas mieux les affaires dont on se charge, on ne devrait pas s'en mêler ; et qu'on y fait plus de tort que de bien.

M. DE LA BRUYERE.

Je m'en vais le faire entrer. (*Il sonne.*)

SCÈNE IV.

MME. DE LA BRUYERE, M. DE LA BRUYERE, LE GRAND.

M. DE LA BRUYERE.

N'y a-t-il pas quelqu'un là-dedans qui attend Madame de St. Léger?

LE GRAND.

Oui, Monsieur.

M. DE LA BRUYERE.

Faites-le entrer.

LE GRAND.

Monsieur, donnez-vous la peine d'entrer.

SCÈNE V.

MME. DE LA BRUYERE, M. DE LA BRUYERE, M. DUMONT.

M. DE LA BRUYERE.

C'est de vous, Monsieur, que Madame de St. Léger m'a parlé?

M. DUMONT.

Oui, Monsieur.

Mme. DE LA BRUYERE, *à M. de la Bruyère.*

Il a l'air d'un honnête homme.

M: DE LA BRUYERE.

Oui. Mais, Monsieur, qu'est-ce que vous voudriez avoir?

M. DUMONT.

Est-ce que Madame la Comtesse de St. Léger,

Monsieur, ne vous a pas donné mon mémoire?

M. DE LA BRUYERE.

Non vraiment, elle l'avait oublié.

Mme. DE LA BRUYERE.

Si vous en avez un, Monsieur, donnez-le, ou dites vous-même votre affaire.

M. DUMONT.

Si Monsieur veut se donner la peine de lire, voilà la copie du mémoire que j'avais fait.

M. DE LA BRUYERE.

Voyons. (*Il lit.*) Quoi, c'est vous qui ravaillez dans les domaines?

M. DUMONT.

Oui, Monsieur.

M. DE LA BRUYERE.

On vous avait desservi?

M. DUMONT.

Monsieur....

Mme. DE LA BRUYERE.

Dites naturellement; il est tout simple de se plaindre: c'est une consolation qu'on ne doit pas se refuser.

M. DUMONT.

Si on le pouvait, sans faire tort à ceux dont on a à se plaindre, je crois que cela pourrait être permis.

Mme. DE LA BRUYERE.

Voilà une façon de penser très-honnête.

M. DE LA BRUYERE.

Tenez, Monsieur Dumont, vous aviez une si bonne réputation, que je vous ai fait chercher partout; je vous ai demandé à Monsieur De la Bonde, il m'a dit qu'il ne savait ce que vous étiez devenu.

M. DUMONT.

Je le crois bien, Monsieur; c'est lui qui m'a perdu.

Mme. DE LA BRUYERE.

Et comment cela?

M. DUMONT.

J'avais eu le bonheur de plaire à M. De la Rondière, chez qui se tient le Bureau. . . .

M. DE LA BRUYERE.

Il m'a beaucoup parlé de vous, Monsieur De la Rondière, c'était ce qui m'avait donné envie de vous avoir.

Mme. DE LA BRUYERE.

Laissez-le donc achever, Monsieur.

M. DUMONT.

Eh bien, Monsieur de la Bonde a profité de trois jours, que je n'ai pas pu quitter ma mère, qui était à toute extrémité, pour me faire ôter mon emploi.

Mme. DE LA BRUYERE.

C'est affreux! est-elle un peu à son aise, Madame votre mère?

M. DUMONT.

Ah, Madame; c'est là ce qui cause mon désespoir! avec mon emploi je l'aidais à vivre, et je comptais en augmentant d'appointmens pouvoir mieux la soulager encore, et l'on m'a ôté toutes mes ressources!

Mme. DE LA BRUYERE, *à M. de la Bruyère.*

Monsieur, est-ce que cela ne vous touche pas? (*à M. Dumont.*) Et est-elle guérie du moins?

M. DUMONT.

Non, Madame: de cette maladie elle est devenue aveugle, et mon malheur l'a accablée de chagrin. Je vous demande bien pardon de vous exposer tout cela; mais je ne l'aurais jamais fait, si votre bonté ne m'avait rassuré, sans m'humilier.

Mme. DE LA BRUYERE.

J'aime beaucoup votre façon de sentir, et de penser, Monsieur Dumont.

M. DE LA BRUYERE.

Et moi aussi, et je vais vous le prouver.

Mme. DE LA BRUYERE, *à M. de la Bruyère.*

Ah, Monsieur, que je vous en aurai d'obligation!

M. DE LA BRUYERE.

Vous êtes folle. Je suis trop heureux de pouvoir avoir Monsieur Dumont, s'il le veut bien.

M. DUMONT.

Monsieur, je suis pénétré de reconnaissance...

Mme. DE LA BRUYERE.

Vous lui donnez donc la place que vous avez?

M. DE LA BRUYERE.

Non.

Mme. DE LA BRUYERE.

Ah, pourquoi?

M. DE LA BRUYERE.

Parce qu'elle n'est pas assez bonne; mais comme mon secrétaire est vieux et qu'il a besoin de se reposer, voilà la place que je lui offre: il me faut quelqu'un de confiance, et je crois que je ne peux pas mieux choisir.

Mme. DE LA BRUYERE.

Ah, Monsieur, vous me faites un plaisir!..

M. DE LA BRUYERE.

Et je pense même, que pour qu'il puisse continuer de rendre à sa mère tous ses soins, sans se détourner, nous pourrions lui donner ici un logement.

Mme. DE LA BRUYERE.

Assurément, j'allais vous le proposer: vous m'avez prévenu.

M. DE LA BRUYERE.

Je suis charmé que nous ayons eu la même idée.

Mme. DE LA BRUYERE. *à M. Dumont qui s'appuie sur une chaise.*

Monsieur Dumont qu'avez-vous?

M. DUMONT.

Madame, je suis si saisi d'étonnement d'admiration, que tout mon regret est de ne pouvoir pas vous témoigner ma reconnaissance, comme je le desire....

SCÈNE VI.

Mme. DE LA BRUYERE, M. DE LA BRUYERE, LA COMTESSE, M. DUMONT.

M. DUMONT, *allant à la Comtesse.*

Ah, Madame la Comtesse!. . .

La COMTESSE, *sèchement à M. Dumont,*

Eh bien, pourquoi donc êtes-vous entré ici?

M. DUMONT.

Ah, Madame!. . . je ne puis pas parler. . . .

La COMTESSE.

Mais, Monsieur, ce n'est pas ma faute si vous n'avez pas réussi: vous demandez une chose impossible, Monsieur de la Bruyère doit vous l'avoir dit, je lui ai donné votre mémoire.

M. DUMONT, *étonné.*

Mais. . . .

La COMTESSE.

Je vous dis que j'ai fait l'impossible: vous direz à mon oncle, que ce n'est pas ma faute.

M. DUMONT.

Je n'y comprends rien: quoi, ce n'est pas à vous, Madame, que je dois le bonheur qui m'arrive?

La COMTESSE.

Quel bonheur donc? je crains que la tête ne lui ait tourné: il faut le renvoyer. Allons, en voilà assez.

Mme. DE LA BRUYERE.

Non, Madame, la tête ne lui a pas tourné; mais il faut vous avouer ce qui est arrivé.

La COMTESSE,

Quoi, réellement lui auriez-vous donné l'emploi que je demandais pour lui ? j'en serais charmé; c'est un

très-honnête garçon à qui je m'intéresse vivement, et vous ne sauriez me faire un plus grand plaisir.

Mme. DE LA BRUYERE.

La manière dont vous vous y intéressez, Madame, m'a fait faire quelques refléxions et c'est moi qui ai engagé M. de la Bruyère à le voir.

La COMTESSE.

Madame, je vous en fais tous mes remercimens.

Mme. DE LA BRUYERE.

Madame, vous ne nous en devez aucun, et c'est son mérite qui a déterminé M. de la Bruyère en sa faveur.

La COMTESSE. *à M. de la Bruyère.*

Si je n'avais pas su ce qu'il valait, je ne vous en aurais pas parlé non plus. Mon oncle viendra sûrement vous remercier. A propos, M.de la Bruyère, j'ai à vous solliciter pour moi-même.

M. DE LA BRUYERE.

Si vous solicitez aussi bien que pour les autres, vous devez être sûre de réussir.

La COMTESSE.

Vous plaisantez toujours: mais je vous en prie, écoutez moi. J'ai un échange à proposer au Roi, d'une partie de terre qui pourrait lui convenir en me cédant une autre portion des domaines, qui m'agrandrait et rendrait ma terre bien plus agréable. Me ferez-vous ce plaisir-là?

M. DE LA BRUYERE.

C'est une chose à examiner.

La COMTESSE.

Eh bien, je vous apporterai tous mes papiers un de ces jours.

M. DE LA BRUYERE.

Ne vous donnez pas cette peine-là. Envoyez-les à Monsieur Dumont; c'est lui qui a cette partie-là actuellement, et si ce que vos demandez est juste, je ne doute pas qu'il ne fasse valoir vos intérêts.

La COMTESSE.

Monsieur Dumont? je ne le connais pas.

Mme. DE LA BRUYERE.

Il est pourtant devant vous, Madame; mon mari le prend pour secrétaire.

La COMTESSE, *surprise.*

Quoi, Monsieur? Ah! mais j'en suis ravie! Monsieur Dumont, je vous recommande mon affaire au moins; j'espère qu'à la considération de mon oncle, vous voudrez bien la rapporter favorablement.

M. DUMONT.

Madame, je serai trop heureux de pouvoir vous prouver combien je suis reconnaissant de toutes vos bontés.

La COMTESSE.

Ne parlons pas de cela. Madame, vous ne voulez donc pas de ma loge pour la Pièce nouvelle?

Mme. DE LA BRUYERE.

Madame, sans mes engagemens, j'en profiterais avec grand plaisir.

La COMTESSE.

Je m'enfuis, j'ai tout plein de visites à faire; je suis charmée d'avoir eu l'honneur de vous trouver. Où allez-vous donc? je vous en prie.

Mme. DE LA BRUYERE.

Puisque vous me le défendez absolument...

La COMTESSE.

Vous vous moquez de moi. Allons, Monsieur de la Bruyère, n'allez-vous pas encore vouloir me conduire aussi?

M. DE LA BRUYERE.

Mais...

La COMTESSE.

Non, je veux que vous restiez. Monsieur Dumont, je me recommande à vous. J'espère que vous viendrez nous voir?

M. DUMONT.

Madame, j'aurai l'honneur de vous aller remercier.

SCÈNE VII.

Mme. DE LA BRUYERE, M. DE LA BRUYERE, M. DUMONT.

M. DE LA BRUYERE.

Vous étiez là en bonnes mains, Monsieur Dumont.

M. DUMONT.

Quoi, Monsieur, est-ce que Madame la Comtesse ne vous avait pas parlé en ma faveur?

Mme. DE LA BRUYERE.

Ah, d'une jolie manière! Elle vous avait bien recommandé.

M. DUMONT.

Je sens bien plus les obligations...

M. DE LA BRUYERE.

Vous n'en avez qu'à votre mérite. Ne parlons plus de cela. Demain matin, je vous verrai?

M. DUMONT.

Oui, Monsieur, j'aurai cet honneur-là. Mais j'ai un scrupule, je crains d'ôter une place à quelqu'un qui vaut sûrement mieux que moi.

M. DE LA BRUYERE.

Tranquilisez-vous, ce quelqu'un ne sera pas plaindre; il vous connaît de réputation, et il sera sûrement votre ami.

Mme DE LA BRUYERE.

Nous vous montrerons aussi demain l'établissement de Madame votre mère.

M. DUMONT.

Je ne sais si je veille, tant je suis étonné de tout ce qui m'arrive; mais je suis bien sûr du plaisir que je vais faire à ma mère et de tous les efforts que je ferai pour mériter toute ma vie autant de bontés. (*Il se retire.*)

SCENE VIII.

Mme. DE LA BRUYERE, M. DE LA BRUYERE.

Mme. DE LA BRUYERE.

Je me suis un peu réjouie de l'embarras de la Comtesse.

M. DE LA BRUYERE.

Je n'ai pas pû m'empêcher de la renvoyer pour son affaire à Monsieur Dumont.

Mme. DE LA BRUYERE.

Oui, dont elle ne savait seulement pas le nom.

M. DE LA BRUYERE.

Cela m'a diverti, je l'avoue.

Mme. DE LA BRUYERE,

Ce qu'il y a de sûr, c'est que voilà une bien bonne journée pour moi.

M. DE LA BRUYERE.

Je vous réponds que c'est un très-bon sujet que cet homme-là.

Mme. DE LA BRUYERE.

Je l'aurais juré en le voyant.

M. DE LA BRUYERE.

Où soupez-vous ce soir?

Mme. DE LA BRUYERE.

Chez ma mère. Y viendrez-vous?

M. DE LA BRUYERE.

Un peu tard: et je vous ramenerai.

Mme. DE LA BRUYERE.

En ce cas-là je renverrai mes chevaux. A ce soir. Je vais m'habiller. Adieu, Monsieur.

M. DE LA BRUYERE, *en s'en allant.*

Vous êtes bien contente.

Mme. DE LA BRUYERE.

Oh pour cela oui!

LE COMÉDIEN
BOURGEOIS.

PERSONNAGES.

M. ROBINEAU, Procurer. *En robe-de-chambre, avec un bonnet de velours noir, et après, en habit noir.*

M. ROBINEAU, son fils. *En habit de matin, avec une canne, et point d'épée, cheveux noués.*

ETIENNE, Laquais de Messieurs Robineau. *Vieux, en veste, tablier blanc à bavette pointue, vieille perruque.*

La Scène est dans la Chambre de M. Robineau, fils.

LE COMÉDIEN BOURGEOIS.

MOT DU PROVERBE.

A BEAU PRÊCHER, QUI N'A CŒUR DE BIEN FAIRE.

SCÈNE I.

ETIENNE, *rangeant dans la Chambre.*

Voyez s'il reviendra ! J'ai toujours bien fait d'accommoder la perruque de son père, sans cela j'aurais couru risque d'être bien grondé. Car le père et le fils, c'est un train! l'un veut une chose, l'autre veut le contraire ; les pères et les enfans ne s'accordent jamais; ah, mon dieu, mon dieu, que j'ai bien fait de rester garçon!

SCÈNE II.

M. ROBINEAU, ETIENNE.

M. ROBINEAU, *sans paraître.*

ETIENNE!

ETIENNE.

Bon, voilà le père qui crie après moi, à présent.

M. ROBINEAU.

Etienne! Etienne!

ETIENNE.

On y va.

M. ROBINEAU, *en robe-de-chambre.*

Eh-bien, qu'est-ce que tu fais ici?

ETIENNE.

J'attends Monsieur votre fils.

M. ROBINEAU.

Comment mon fils, où est-il allé?

ETIENNE.

Je ne sais pas, Monsieur, je crois que c'est chez un Monsieur de la Comédie Française.

M. ROBINEAU.

Pourquoi faire?

ETIENNE.

Pour apprendre son rôle.

M. ROBINEAU.

Comment son rôle! Est-ce qu'il joue la Comédie?

ETIENNE.

Oh, mon Dieu oui, que trop souvent.

M. ROBINEAU.

Trop souvent?

ETIENNE.

Pour cela oui; car il faut lui porter des habits de

toutes les couleurs, et tout cela m'ennuie, me fait lever matin et coucher tard.

M ROBINEAU.

Voilà donc pourquoi son Agrégé dit qu'il ne le voit point.

ETIENNE.

Cela peut bien être.

M. ROBINEAU.

Il fallait me le dire.

ETIENNE.

Je croyais que vous le saviez.

M. ROBINEAU.

Et que je l'approuvais, n'est-ce pas?

ETIENNE.

Moi, ce n'est pas mon affaire de savoir si vous l'approuvez ou non.

M. ROBINEAU.

Eh-bien, tu le verras; et s'il la joue encore et que tu ne m'en avertisses pas, je te chasserai.

ETIENNE.

Mais il me ferai peut-être chasser aussi lui, si je vous rends compte de ce qu'il fait.

M. ROBINEAU.

Je ne serai pas le maître, n'est-ce pas? Songe à ce que je te dis.

ETIENNE.

Mais Monsieur. . . .

M. ROBINEAU.

Allons, tais-toi. Je crois que je l'entends; tu vas voir comme je vais lui laver la tête.

ETIENNE.

Ne dites pas que je vous ai dit. . .

SCÈNE III.

M. ROBINEAU, M. ROBINEAU, *fils*, ETIENNE.

M. ROBINEAU.

Eh-bien, Monsieur, d'où venez-vous comme cela?

M. ROBINEAU, *fils*.

Mon père, je viens...

M. ROBINEAU.

Je le sais.

M. ROBINEAU, *fils*.

En ce cas-là...

M. ROBINEAU.

Croyez-vous que je veuille avoir un comédien dans ma famille.

M. ROBINEAU, *fils*.

Mais, mon père, qui vous a dit que je veux me faire Comédien?

M. ROBINEAU.

Vous ne vous occupez pas d'autre chose.

M. ROBINEAU, *fils*.

Mais, je croyais qu'à mon âge, on pouvait quelquefois s'amuser à jouer la Comédie.

M. ROBINEAU.

Tout cela fait perdre du tems: vous étudiez des rôles, au lieu de faire votre Droit.

M. ROBINEAU, *fils*.

Mais mon père, vous voulez me faire Avocat.

M. ROBINEAU.

Sans doute: par conséquent il faut savoir son Droit, étudier les Coutumes, les Loix.

M. ROBINEAU, *fils*.

Oui, mais il faut savoir bien parler en public.

M. ROBINEAU.

Et pour cela faut-il être Comédien?

M. ROBINEAU, *fils*.

Je ne dis pas cela.

M. ROBINEAU.

Voilà pourtant ce que vous deviendriez, si je vous laissais faire.

M. ROBINEAU, *fils*.

Je vous assûre mon père...

M. ROBINEAU.

Je vous assûre mon fils, que vous ne jouerez plus la Comédie.

M. ROBINEAU, *fils*.

Quoi, je ne pourrai pas quelquefois la jouer avec mes amis?

M. ROBINEAU.

Non, Monsieur, je ne veux pas laisser fortifier en vous ce goût-là; en un mot, je ne veux pas avoir un Comédien dans ma famille, encore une fois.

M. ROBINEAU, *fils*.

Mais mon père...

M. ROBINEAU.

Mais, c'est un parti pris, et je charge Etienne de me dire, si vous vous avisez de jouer davantage.

M. ROBINEAU, *fils*.

Puisque vous ne le voulez pas...

M. ROBINEAU.

Prenez-y garde: je le saurai, et je vous mettrai sur le champ à Saint-Lazare.

M. ROBINEAU, *fils*.

Moi?

M. ROBINEAU.

Oui, vous.

M. ROBINEAU, *fils*.

Eh-bien mon père, je ne jouerai plus.

M. ROBINEAU.

Songez-y bien. (*Il s'en va et revient.*) Vous me le promettez?

M. ROBINEAU, *fils*.

Oui, mon père.

M. ROBINEAU.

Nous verrons. (*Il sort.*)

SCÈNE IV.

M. ROBINEAU, *fils*, ETIENNE.

M. ROBINEAU, *fils, d'un air occupé.*

ETIENNE?

ETIENNE.

Monsieur!

M. ROBINEAU, *fils*.

Tenez. . .

ETIENNE.

Voulez-vous vous habiller?

M. ROBINEAU, *fils*.

Non, pas encore.

ETIENNE.

C'est que j'ai affaire.

M. ROBINEAU, *fils*.

Un moment. Tiens-toi là. (*Il le place à la droite du théatre.*)

ETIENNE.

Pourquoi faire?

M. ROBINEAU, *fils*.

Tu seras Junie.

ETIENNE.

Junie?

M. ROBINEAU, *fils*.

Oui: moi, je fais Brittanicus.

ETIENNE.

Ma foi vous serez tout ce que vous voudrez; mais il faut que je m'en aille.

M. ROBINEAU, *fils*.

Je ne te demande qu'un instant; c'est pour répéter une scène que Monsieur le Kain vient de me montrer.

ETIENNE.

Quoi, c'est encore de votre Comédie?

M. ROBINEAU, *fils*.

Ce n'est rien te dis-je.

ETIENNE.

Après ce que vous avez promis à Monsieur votre père?

M. ROBINEAU, *fils*.

Tu n'auras rien à dire.

ETIENNE.

Comment rien à dire? Et si je ne lui dis pas que vous voulez toujours jouer la Comédie, il me chassera.

M. ROBINEAU, *fils*.

Mais je ne la jouerai pas, je ne veux que répéter.

ETIENNE.

Répéter, répéter. . . .

M. ROBINEAU, *fils*.

Oui: tiens-toi donc là, et ne parle pas.

ETIENNE.

Allons, mais. . .

M. ROBINEAU, *fils*.

Tais-toi donc. Ah-ça, voyons, j'entre par ici. (*Il marche tragiquement, et déclame.*)

* Madame, quel bonheur me rapproche de vous?

Quoi! je puis donc jouir d'un entretien si doux?

Ce n'est pas cela. (*Il recommence.*)

Madame, quel bonheur me rapproche de vous?

Quoi ! je puis donc jouir....

Je suis trop près, recommençons. (*Il se retourne pour s'éloigner, et Etienne se sauve. Il le suit.*)

SCÈNE V.

M. ROBINEAU, *fils*.

ETIENNE! Etienne! Etienne! (*Revenant.*) Le coquin ne reviendra pas. Comment faire? Si je ne repète pas cette Scène pendant que je suis tout rempli de ce que m'a dit Monsieur le Kain, je me refroidirai. Essayons avec un fauteuil. (*Il place un fauteuil où était Etienne, puis il s'éloigne et revient.*)

Madame, quel bonheur me rapproche de vous?

Quoi ! je pourrai jouir d'un entretien si doux?

Mais parmi ce plaisir, quel chagrin vous dévore?

Cela ne peut pas aller, il faut lire ce chagrin dans les yeux de Junie, il faut absolument parler à quelqu'un. Ce coquin d'Etienne! Mais qu'est-ce qu'il y a à faire? (*Il rêve.*) Ah, il me vient une idée. (*Il sort, et revient avec une tête à perruque, sur laquelle est la perruque de son père, qui est fort grande, et il place cette tête où était le fauteuil.*) Ah, fort bien, recommençons. (*Il s'éloigne et revient s'adressant à la tête à perruque.*)

*Vers de Racine, dans Britannicus.

Madame, quel bonheur me rapproche de vous?
Quoi! je puis donc jouir d'un entretien si doux?

Cela va bien.

Mais parmi ce plaisir, quel chagrin vous dévore?
Hélas ! puis-je espérer de vous revoir encore?
Faut-il que je dérobe, avec mille détours,
Un bonheur que vos yeux m'accordaient tous les jours ?
Quelle nuit ! quel réveil ! ...

Ce n'est pas cela.

Quelle nuit ! quel réveil ! vos pleurs, votre présence,
N'ont point de ces cruels désarmé l'insolence?
Que faisait votre Amant? quel Démon envieux
M'a refusé l'honneur de mourir à vos yeux?
Hélas, dans la frayeur dont vous étiez atteinte,
M'avez-vous en secret adressé quelque plainte?

Ceci n'est pas assez tendre.

M'avez-vous en secret adressé quelque plainte?
Ma Princesse avez-vous daigné me souhaiter?
Songiez-vous aux douleurs que vous m'alliez coûter?
Vous ne me dites rien? quel accueil ! quelle glace !
Est-ce ainsi que vos yeux consolent ma disgrace?
Est-ce ainsi que....
Est-ce ainsi que vos yeux consolent ma disgrace?
Parlez. Nous sommes seuls. Notre ennemi trompé,
Tandis que je vous parle, est ailleurs occupé.
Ménageons les moments de cette heureuse absence.

Il faudra recommencer tout cela; mais voyons les autres vers que j'ai eu tant de peine à dire. Comment donc est-ce qu'ils commencent? (*Il rêve.*) Il est singulier que je ne me les rappelle pas. (*Il cherche.*)

SCÈNE VI.

M. ROBINEAU et ETIENNE, *sans paraître.* M. ROBINEAU, *fils.*

M. ROBINEAU.

Allons donc, Etienne, ma perruque.

ETIENNE.

Eh, Monsieur, je la cherche.

M. ROBINEAU.

Qu'en as-tu donc fait?

ETIENNE.

Elle était là sur la tête, dans le poudroir, et je ne trouve ni la tête ni la perruque.

M. ROBINEAU.

Mais il faut que je sorte.

ETIENNE.

Je ne comprends pas cela.

M. ROBINEAU,

Veux-tu bien la chercher.

ETIENNE.

Je ne fais pas autre chose.

M. ROBINEAU,

Je me souviens à présent, voyons. (*à la tête à perruque.*)

Ah, n'en voilà que trop ! c'est trop me faire entendre,
Madame, mon bonheur, mon crime, vos bontés.
Et savez-vous pour moi tout ce que vous quittez?

(*Il se jette à genoux.*)

Quand pourrai-je à vos pieds expier ce reproche?

ETIENNE, *entrant avec Monsieur Robineau.*

Eh, Monsieur, voilà votre perruque, je savais

bien qu'elle n'était pas perdue. (*Il emporte la tête à perruque.*)

M. ROBINEAU,

Eh, que fais-tu donc. (*Il suit Etienne.*)

M. ROBINEAU, *l'arrêtent.*

Quoi, Monsieur, malgré la promesse que vous venez de me faire, vous continuez à jouer la Comédie, et avec ma perruque encore?

M, ROBINEAU, *fils.*

Mon père....

M. ROBINEAU.

Qu'avez-vous à dire, quand je vous prends sur le fait? quoi, vous ne disiez pas là des vers à genoux et à ma perruque? Je crois qu'il me ferait jouer moi même, si je le laissais faire. Je vous donnerai des perruques pour vous exercer.

M. ROBINEAU, *fils.*

C'était pour la dernière fois.

M. ROBINEAU.

Mais voyez un peu, il faut bien avoir la rage de la Comédie pour s'exercer avec ma perruque! que cela vous arrive encore! Vous verrez que je vous tiendrai parole. A Saint-Lazare, oui Monsieur, je vous en réponds bien. Avec ma perruque!

M. ROBINEAU, *fils.*

En vérité mon père....

M. ROBINEAU.

Que je n'entende plus parler de Comédie, et allez vous-en tout-à-l'heure, chez votre Agrégé.

M. ROBINEAU, *fils.*

J'y vais.

M. ROBINEAU.

Mais voyez l'impudence, prendre ma perruque. (*Il sort.*)

M. ROBINEAU, *fils, prenant sa canne et son chapeau.*

Il vaut mieux aller répéter avec celle qui jouera Junie. Après tout ce train-là, je serai bien heureux si je n'ai pas oublié ce que Monsieur le Kain m'a dit.

L'AMATEUR
DU
TRAGIQUE.

PERSONNAGES.

M. TENDREVILLE, Oncle de Mlle. De Rinant. *Habit brun à boutons d'or, veste d'or, cravate, grande perruque brune, canne et chapeau.*

Mlle. DE RINANT. *Robe bleue, petit bonnet.*

M. DE LA CHAINIERE. *Habit de petit de velours, veste d' argent, chapeau uni et épée.*

M. RIVAULT, *Habit rouge, perruque à nœuds, canne et épée.*

SAINT-JEAN, Laquais. *Habit gris, boutons d'or.*

La Scène est chez M. Tendreville.

L'AMATEUR
DU
TRAGIQUE.

MOT DU PROVERBE.

IL FAUT BATTRE LE FER TANDIS QU'IL EST CHAUD.

SCÈNE I.

Mlle. DE RINANT, *travaillant à la tapisserie*, M. DE LA CHAINIERE.

M. DE LA CHAINIERE.

Je viens de voir sortir Monsieur votre oncle, Mademoiselle; il y avait long-tems que j'attendais ce moment-là.

Mlle. DE RINANT.

J'avais sûrement la même impatience que vous.

M. DE LA CHAINIERE.

Ne me flattez-vous pas?

Mlle. DE RINANT.

Pourquoi vous flatterais-je? Mais que dis-je? à quoi vous servira-t-il d'être aimé?

M. DE LA CHAINIERE.

A faire mon bonheur.

Mlle. DE RINANT.

Et si mon oncle ne veut pas consentir à nous marier ensemble?

M. DE LA CHAINIERE.

Comment! aurait-il quelque projet contraire à notre amour ?

Mlle. DE RINANT.

Je n'en sais rien ; tout ce que je sais, c'est qu'il ne veut pas me marier.

M. DE LA CHAINIERE.

Lui en avez-vous parlé?

Mlle. DE RINANT.

Je l'ai tenté; j'ai loué devant lui le bonheur d'une de mes amies que sa mère mariait.

M. DE LA CHAINIERE.

Eh bien?

Mlle. DE RINANT.

Il a haussé les épaules, en disant qu'une fille était toujours plus heureuse qu'une femme mariée.

M. DE LA CHAINIERE.

Il est vrai que ce sont là les propos des parens qui ne veulent pas marier leurs enfans.

Mlle. DE RINANT.

Mais, mon oncle, ai-je ajouté, quand on épouse quelqu'un que l'on aime, et dont on est bien aimée? Ce n'est pas encore là un bonheur, m'a-t-il répondu; car après le mariage on ne s'aime plus. Cela m'a affligée à penser, et je ne l'ai pas pressé davantage.

M. DE LA CHAINIERE.

Quoi, vous croiriez que je pourrais jamais cesser de vous aimer?

Mlle. DE RINANT.

Mais si cela arrive toujours?

M. DE LA CHAINIERE.

Ah, bannissez cette crainte: ce n'est pas avec un véritable amour,un amour comme le mien, qu'on peut changer. Souvent on se marie sans se connaître à present, et le cœur n'a point de part à ces unions. Il y a des femmes qui n'ont même connu l'amour, que trois ou quatre ans après avoir été mariées. Est-il étonnant que dans ces mariages on ne goûte pas plus de douceurs? Nuls soins, nuls égards; on ne s'est jamais désiré; on finit par s'éviter. Mais nous! pourriez-vous croire....

Mlle DE RINANT.

Pensez-vous que je ne me sois pas dit tout ce que vous pourriez me dire? Cela n'a pas empêché que la crainte ne m'ait arrêtée, et je n'ai pas voulu m'exposer à voir détruire mon bonheur.

M. DE LA CHAINIERE.

Et vous vous exposez à être forcée de m'abandonner, pour en épouser un autre!

Mlle. DE RINANT.

Que dites-vous? je ne consentirais jamais....

M. DE LA CHAINIERE.

N'attendons pas qu'un obstacle de plus s'oppose à notre mariage.

Mlle. DE RINANT.

Comment faire?

M. DE LA CHAINIERE.

Votre oncle me connaît, il sait quel est mon bien: qu'est-ce qui pourrait le retenir?

Mlle. DE RINANT.

S'il a d'autres projets?

M. DE LA CHAINIERE.

C'est ce qu'il faut savoir. Monsieur Du Rivault, n'est-il pas de ses amis?

Mlle. DE RINANT.

Mais je crois que oui.

M. DE LA CHAINIERE.

Il faudrait le mettre dans nos intérêts, un tiers parle souvent mieux que les parties intéressées.

Mlle. DE RINANT.

Voulez-vous que je l'envoie prier de venir ici?

M. DE LA CHAINIERE.

Y vient-il souvent?

Mlle. DE RINANT.

Oui, et je ne serais pas étonnée....

SCÈNE II.

Mlle. DE RINANT, M. DU RIVAULT, M. DE LA CHAINIERE, SAIN T-JEAN.

SAINT-JEAN.

Monsieur Du Rivault.

M. DE LA CHAINIERE.

Ah, nous sommes trop heureux!

M. DU RIVAULT.

On m'a dit, Mademoiselle, que Monsieur de Tendreville n'était pas ici; mais comme ce qui m'amène vous regarde personnellement, je n'ai pas été fâché de vous en parler avant de lui en rien dire.

Mlle. DE RINANT.

Est-ce quelque chose de pressé, Monsieur?

M. DU RIVAULT.

Mais oui.

Mlle DE RINANT.

C'est que nous aurions quelque chose à vous dire, qui ne l'est pas moins.

M. DU RIVAULT.

Oh, mais j'aurai bientôt fait, je peux même le dire devant Monsieur de la Chainière; c'est un mariage pour vous,très-convenable: un parti fort riche, un très joli sujet, qui....

Mlle. DE RINANT.

Ah, Monsieur, vous n'en avez point parlé à mon oncle?

M. DU RIVAULT.

Non; mais si vous voulez, cela sera bientôt fait: j'aime à expédier une affaire en peu de tems, et je sais à peu près où le trouver. (*Il se lève.*) Je vais.....

Mlle. DE RINANT.

Eh, non, Monsieur, je vous en prie.

M. DU RIVAULT.

Comment! je croyais vous faire le plus grand plaisir, et j'étais charmé d'en saisir l'occasion.

Mlle. DE RINANT.

Nous vous en fournirons une bien plus sûre: asseyez-vous, je vous prie.

M. DU RIVAULT.

Allons, tant mieux: que faut-il faire?

M. DE DA CHAINIERE.

Monsieur, j'aime, Mademoiselle....

M. DU RIVAULT.

Ah, ah, j'entends; pardi, j'allais faire de belle besogne! Eh-bien, vous voudriez l'épouser; c'est tout simple: je vois qu'elle n'en serait pas fâchée, et que vous allez me charger de cette négociation-là auprès de l'oncle.

Mlle. DE RINANT.

C'est cela même, Monsieur.

M. DU RIVAULT.

Voyez, si je n'étais pas venu ici, ce qui aurait pu arriver; parbleu, je m'en sais bien bon gré.

M. DE LA CHAINIERE.

Croyez-vous, Monsieur, que Monsieur de Tendreville puisse m'accorder Mademoiselle?

M. DU RIVAULT.

Je n'en sais rien,il faudra voir ; je n'étais pas bien sûr que le parti que j'avais à lui proposer pût lui convenir; c'est pourtant quelqu'un d'une fortune immense, et quelquefois cela fait ouvrir les yeux.

M. DE LA CHAINIERE.

La mienne est honnête.

M. DU RIVAULT.

Sans doute, aussi ce n'est pas là ce qui pourra l'arrêter, et je pense..... c'est un homme un peu extraordinaire, que Monsieur de Tendreville, le connaissez-vous?

M DE LA CHAINIERE.

Un peu, j'ai cet honneur-là.

M. RIVAULT.

Oui, mais je dis, son caractère: premièrement il n'en a point, c'est le moment qui le décide.

M. DE LA CHAINIERE.

Si nous pouvions en trouver un bon.

M. DU RIVAULT.

C'est à quoi je rêve.

Mlle. DE RINANT.

Il y a des instants, où il est fort tendre.

M. DU RIVAULT.

Tendre, si vous voulez..... Quelquefois.... oui Mademoiselle, vous avez raison, cela est vrai.

M. DE LA CHAINIERE.

Il faudrait trouver un de ces momens-là, par exemple.

M. DU RIVAULT.

Attendez, vous savez sans doute son goût extrême pour la Tragédie? Tout ce qui est tragique l'en-

chante, l'empoulé le transport, l'attendrit; plus le ton, que la chose.

M. DE LA CHAINIERE.

Il y a quelques gens comme cela.

M. DU RIVAULT.

Pourriez-vous faire une Tragédie?

M. DE LA CHAINIERE.

Moi?

M. DU RIVAULT.

Oui, pourquoi pas?

M. DE LA CHAINIERE.

Parce que je n'ai jamais fait de vers, depuis le Collège.

M. DU RIVAULT.

Tant pis. Mais vous en savez?

M. DE LA CHAINIERE.

Pas un, je n'ai pas de mémoire.

M. DU RIVAULT.

Il faudra en apprendre.

M. DE LA CHAINIERE.

Pourquoi faire?

M. DU RIVAULT.

J'ai mes raisons.

M. DE LA CHAINIERE.

Mais encore?

M. DU RIVAULT.

Ce qui est plus nécessaire que tout, c'est de les savoir débiter, de les crier, de les faire ronfler; n'importe le sujet, le ton fera tout.

M. DE LA CHAINIERE.

Cela n'est pas fort difficile.

M. DU RIVAULT.

Apprenez-en donc, je vous dirai après cela, ce qu'il faudra faire.

Mlle. DE RINANT.

Mais, Monsieur, de quoi voulez-vous que Monsieur De la Chainière s'occupe là, pendant qu'une affaire essentielle...

M. DU RIVAULT.

Je sais ce que je sais, Mademoiselle.

Mlle. DE RINANT.

Ah, voilà mon oncle, nous ne pourrons plus parler des mesures qu'il faut prendre pour réussir à le faire consentir à notre mariage.

M. DU RIVAULT.

Ne vous embarrassez-pas, et laissez-moi faire.

SCÈNE III.

M. DE TENDREVILLE, Mlle. DU RINANT, M. DU RIVAULT, M. DE LA CHAINIERE.

M. DE TENDREVILLE.

Ah, vous voilà, Monsieur du Rivault? j'allais chez vous. On m'a dit chez Madame de l'Isle, que vous me cherchiez.

M. DU RIVAULT.

Moi?

M. DE TENDREVILLE.

Oui, vous; que vous aviez quelque chose à me dire qui me ferait grand plaisir.

M. DU RIVAULT.

C'est un conte de Madame de l'Isle; vous savez comme elle est, elle dit ce qu'elle sait, et ce qu'elle ne sait pas.

M. DE TENDREVILLE.

Allons, mon ami, pourquoi me faire languir?

M. DU RIVAULT.

Je vous dis que ce n'est rien.

M. DE TENDREVILLE.

Il me semble qu'elle m'a dit qu'il était question de quelqu'un de fort riche, qui....

M. DE LA CHAINIERE, *à M. du Rivault.*

Ah, Monsieur!....

M. DU RIVAULT.

Non, pas fort riche ; mais assez. (*à M. De La Chainière*). Il faut que vous me secondiez.

M. DE TENDREVILLE.

Eh bien, ce quelqu'un d'assez riche?

M. DU RIVAULT.

Serait bien-aise d'être un peu de vos amis.

M. DE TENDREVILLE,

Mais encore, qui est-ce?

M. DU RIVAULT.

Puisque vous voulez absolument le savoir, c'est Monsieur De la Chainière.

M. DE TENDREVILLE.

Il me fait bien de l'honneur, et j'ai fort connu Monsieur son père.

M. DE LA CHAINIERE.

Monsieur, je serais très-flatté....

M. DE TENDREVILLE.

Est-ce qu'il est mort fort riche, le bon-homme La Chainière?

M. DE LA CHAINIERE.

Non, Monsieur; mais il m'a laissé une fortune honnête.

M. DE TENDREVILLE.

Oui, oui; il avait de quoi vivre. Mais, Monsieur, qu'est-ce qui vous fait désirer si fort mon amitié?

M. DE LA CHAINIERE.

Monsieur....

M. DU RIVAULT.

Il n'osera jamais vous le dire.

M. DE TENDREVILLE.

Pourquoi?

M. DU RIVAULT.

Allons, parlez hardiment.

M. DE LA CHAINIERE.

Monsieur du Rivault, Monsieur, vous expliquera mieux que moi ce qui me l'a fait desirer.

M. DE TENDREVILLE.

Eh bien, parlez donc vous, Monsieur du Rivault?

M. DU RIVAULT.

Ne vous fâchez pas. Monsieur de la Chainière sait combien vous aimez les vers tragiques.

M. DE TENDREVILLE.

Ah cela est vrai: les aime-t'il, lui?

M. DU RIVAULT.

S'il les aime? Il a fait une Tragédie, et c'est sur cela qu'il voudrait vous consulter; mais il veut que vous lui parliez en ami.

M. DE LA CHAINIERE.

Mais, Monsieur....

M. DU RIVAULT.

Ne me démentez-pas. (*à M. De Tendreville.*) Eh bien, le voulez-vous?

M. DU TENDREVILLE.

Ah, pour cela, de tout mon cœur.

M. DU RIVAULT.

Vous vous y connaissez très-bien.

M. DE TENDREVILLE.

Mais, pas mal. Monsieur, si vous voulez me lire votre Tragédie, vous me ferez le plus grand plaisir du monde.

M. DE LA CHAINIERE.

De tout mon cœur, et je venais vous demander un jour pour cela.

M. DE TENDREVILLE.

Un jour? mais tout à l'heure; pourquoi retarder?

M. DU RIVAULT.

Oui, sans doute.

Mlle. DE LA RINANT.

Vous allez l'embarrasser.

M. DU RIVAULT.

Non, non, (*à M. de la Chainière.*) Allons, Monsieur, nous allons vous écouter.

M. DE LA CHAINIERE.

Je ne l'ai pas ici.

M. DE TENDREVILLE.

Eh bien, nous allons l'envoyer chercher; il n'y a qu'à sonner.

M. DE LA CHAINIERE.

Cela ne se peut pas. Elle n'est pas chez moi. Je l'ai prêtée à une Dame qui est allée à Versailles ; mais qui reviendra sûrement demain.

M. DE TENDREVILLE.

Ce retard m'afflige réellement; mais je ne savais pas que vous eussiez ce talent là.

M. DU RIVAULT.

Il s'en cachait, et c'est moi qui l'ai déterminé à vous consulter.

M. DE TENDREVILLE.

Je vous en ai la plus grande obligation. Mais, Monsieur, ne pourriez-vous en rappeller quelque chose?

M. DU RIVAULT.

Oui, ce que vous me disiez ce matin, par exemple.

M. DE LA TENDREVILLE.

Ah oui, vous ne pouvez pas reculer.

M. DE LA CHAINIERE.

Monsieur du Rivault plaisante, Monsieur; je n'ai pas de mémoire.

M. DE TENDREVILLE.

On se souvient toujours de ce que l'on a fait.

M. DU RIVAULT.

C'est timidité; allons, allons, ne vous faites pas prier davantage. (*Bas.*) Dites ce que vous voudrez.

M. DE TENDREVILLE.

Ecoutez-vous, ma nièce?

Mlle. DE RINANT.

Sûrement, mon oncle.

M. DU RIVAULT.

Songez à nous déclamer ce morceau-là.

M. DE TENDREVILLE.

Oh, oui; je suis fou de la déclamation.

M. DU RIVAULT.

Allons donc.

M. DE LA CHAINIERE, *fort embarrassé, se lève et rêve.*

Puisque vous le voulez...

M. DU RIVAULT.

Sans doute.

M. DE TENDREVILLE.

Je trouve qu'il a déjà l'air pénétré de ce qu'il va dire. Il n'y a que les Auteurs pour bien réciter les vers.

M. DU RIVAULT.

Ecoutons, écoutons.

M. DE LA CHAINIERE.

Triste et sombre désert, solitude éternelle,
Soyez le confident de ma peine cruelle.

M. DE TENDREVILLE.

Fort bien: cela est très beau.

M. DU RIVAULT.

Je vous le disais bien.

M. DE LA CHAINIERE.

Un cœur trop inflexible, un sort trop rigoureux,
Tout s'oppose au destin qui peut combler mes vœux!

M. DE TENDREVILLE, *pleurant.*

Il m'attendrit.

M. DU RIVAULT.

Vous verrez le reste.

M. DE LA CHAINIERE.

Sors du fatal séjour chère ombre que j'adore,

M. DE TENDREVILLE,

Beau, beau, beau!

M. DE LA CHAINIERE.

Mais quel Démon la suit? c'est l'Amour malheureux,
Attaché sans relache à notre sort affreux!

M. DE TENDREVILLE.

Cela est déchirant.

M. DE LA CHAINIERE.

Me pardonnerez-vous trop aimable Princesse,
Me pardonnerez-vous ma fatale tendresse?
Ce sont vos seuls attraits qui causent tant de maux,
Un seul de vos regards produit mille rivaux.

M. DE TENDREVILLE.

Divin, divin.

M. DE LA CHAINIERE,

Mais peut-on reprocher une flâme si tendre!
Dans cet instant si doux, daignez encore m'entendre....
Ou bien....

M. DE TENDREVILLE, *pleurant.*

Ah, je n'en puis plus!

M. DU RIVAULT.

N'interrompez donc pas.

M. DE LA CHAINIERE.

Vous me fuyez!...

M. DE TENDREVILLE, *pleurant.*

Ah que cela est beau.

M. DE LA CHAINIERE.

Que vois-je? Ah quel malheur!
Un rival trop heureux !. . . l'enfer est dans mon cœur.

M. DE TENDREVILLE, *pleurant.*

Ah, il déchire le mien.

M DE LA CHAINIERE:

Mort, viens à mon secours! (*Il fait semblant de tirer un poignard*)

M. DE TENDREVILLE.

Il me fait trembler.

M. DE LA CHAINIERE.

De ces jours que j'abhorre,
Tranchons le cours affreux. (*Il se frappe et tombe dans un fauteuil.*)

M. DE TENDREVILLE.

Cela est trop touchant.

M. DU RIVAULT.

Laissez-le donc finir.

M. DE LA CHAINIERE.

Comment ! je vis encore !. . .
O vous, tristes témoins de mes cruels malheurs,
Ne m'oubliez jamais, songez toujours. . . je meurs.

M. DE TENDREVILLE.

Il est mort!. . . Ah, ah, ah, je n'ai jamais rien vu de si beau!

M. DU RIVAULT.

Je vous l'avais bien dit.

M. DE TENDREVILLE.

Ah, Monsieur, comment. . . . Est-il possible que vous ayez fait cela?

M. DE LA CHAINIERE.

Monsieur.

M. DE TENDREVILLE.

Je vous dis ce que c'est. . . Il y a là du terrible, du pathétique, du déchirant; cela est admirable!

M. DE LA CHAINIERE.

Vous me donnerez de l'orgueil, si je ne savais pas...

M. DE TENDREVILLE.

Je vous dis, je n'ai jamais rien vu de pareil! Je n'ai pas bien compris le sujet; mais c'est ma faute; car j'ai été si pénétré.....

M. DU RIVAULT.

Comment, vous n'avez pas vu que c'était un Prince qui...

M. DE TENDREVILLE.

Si fait, j'ai bien vu que c'etait un Prince amoureux.

M. DU RIVAULT.

Oui; mais a qui un père cruel ne veut pas donner sa fille.

M. DE TENDREVILLE.

Le père est donc un tyran?

M. DU RIVAULT.

Oui, un tyran.

M. DE TENDREVILLE.

C'est une cruelle situation, et bien rendue.

M. DU RIVAULT.

C'est qu'elle est bien sentie; parce que l'Auteur que vous voyez, l'eprouve actuellement.

M. DU TENDREVILLE.

Quoi, il est comme ce malheureux Prince?

M. DU RIVAULT.

Précisément. Et, devinez qui est le tyran?

M. DE LA TENDREVILLE.

Qui est-ce qui peut être un tyran vis-à-vis de lui? qui pourrait même le devenir?

M. DU RIVAULT.

Vous.

M. DE TENDREVILLE.

Moi! que me dites-vous là! Je ne serai jamais un tyran; je ne les puis souffrir: ils ne sont dans le Pièces que pour faire le malheur des gens vertueux.

M. DU RIVAULT.

Si vous plaignez les gens vertueux, les voilà. Monsieur de la Chainière aime votre niece, il en est aimé: si vous ne consentez pas qu'ils s'épousent, que serez-vous?

M. DE TENDREVILLE.

Vous me prenez-là sur le tems.

M. DU RIVAULT

Il faut décider.

M. DE TENDREVILLE.

Moi, je voudrais toujours ne voir que des heureux, sur-tout quand ils méritent de l'être,et Monsieur a un talent...

M. DU RIVAULT.

Celui de réussir auprès de vous, Monsieur, sera sûrement pour moi toujours le plus précieux.

M. DE TENDREVILLE,

Il est vrai que personne au monde ne peut me convenir autant que vous. Allons, je vous donne ma nièce; aimez vous bien, mes enfans, mais dans votre bonheur, Monsieur, n'oubliez jamais la Tragédie, car il n'y a de plaisir veritable que celui-là.

M. DU RIVAULT.

Ah, Monsieur, que d'obligations!...

Mlle. DE RINANT.

Mon oncle!..

M. DE TENDREVILLE.

Paix donc; vous m'attendrirez encore, laissez-moi respirer. Venez dans le jardin vous promener; je vais envoyer chercher mon Notaire, et je veux que le contrat se fasse sur le champ. M. du Rivault, ne vous en allez pas.

M. DU RIVAULT.

C'est un spectacle trop doux pour moi que de les voir au comble de leurs vœux, pour n'en pas jouir autant qu'il me sera possible.

LES DEUX AUTEURS.

PERSONNAGES.

M. LE NAIN, } Auteurs.
M. LE GRIS, }

La Scène est dans un jardin à Paris.

LES DEUX AUTEURS.

MOT DU PROVERBE.

ON FAIT CE QU'ON PEUT, ET NON PAS CE QU'ON VEUT.

SCÈNE I.

M. LE GRIS. M. LE NAIN.

M. LE GRIS.

Bon jour, Monsieur le Nain.

M. LE NAIN.

Bon jour, Monsieur le Gris.

M. LE GRIS.

Savez-vous du nouveau?

M. LE NAIN.

N'avez-vous rien appris?

M. LE GRIS.

Il a paru, je crois, une platte brochure.

M. LE NAIN.

Il faut faire du bon, quelque chose qui dure.
Je crois l'avoir trouvé: faites-m'en compliment.

M. LE GRIS.

Hâtez-vous de parler: que dites-vous? comment?

M. LE NAIN.

J'avais toujours été très-peu recommandable;
Mais je viens de finir un ouvrage admirable.

M. LE GRIS.

Je crois, sortant de vous, qu'il doit être excellent,
Et personne jamais n'eut un pareil talent.

M. LE NAIN.

Vous changerez de ton, voyant ma tragédie.

M. LE GRIS.

C'est là cet ouvrage...

M. LE NAIN.

Oui.

M. LE GRIS.

Mais il faut du génie.

M. LE NAIN.

Je conviens avec vous que je n'en eus jamais.

M. LE GRIS.

Qui peut donc vous donner l'espoir d'un grand succès?

M. LE NAIN.

Vous n'en pourrez prévoir la pleine réussite
Qu'en sachant mon projet, qu'en voyant ma conduite.

M. LE GRIS.

Mais il faudrait avoir de l'esprit et du goût.

M. LE NAIN.

Vous verrez, par mon plan, qu'il n'en faut point du tout.
J'exerçais vainement l'art divin de la rime;
Car c'est du temps perdu, lorsque l'on s'en escrime
Sans avoir un bon fond; soyez-en convaincu.

M. LE GRIS.

J'ai, pour nier cela, je pense, assez vécu.
C'était bon autrefois; cette vieille methode,
Dans ce siècle d'esprit, a bien changé de mode.
Lorsque l'on sait écrire, a-t-on besoin d'autre art?

M. LE NAIN.

Quand la nature est belle, il ne faut point de fard,
Et sous la draperie, on sent que dans l'antique
C'est à montrer le nu que l'artiste s'applique;
Mais revenons au fond: sans lui, point d'intérêt.

M. LE GRIS.

Et sans lui la musique a-t-elle moins d'effet?

M. LE NAIN.

Je crois qu'elle en aurait encore davantage,
Puisqu'il augmenterait le charme de l'ouvrage.

M. LE GRIS.

Laissons aux amateurs à traiter ce sujet.

M. LE NAIN.

Oui, vous avez raison: reprenons notre objet;
Car je dois vous prouver que pour ma tragédie
Je n'ai pas eu besoin d'esprit, ni de génie.
D'une pièce bien faite, en s'emparant du plan,
On peut bien faire trois, d'un genre différent;
Mais il faut bien choisir, chez un auteur habile,
Toujours très-applaudi: le reste est très-facile.

M. LE GRIS.

Et si le genre est bas?

M. LE NAIN.

Il faudra l'ennoblir.

M. LE GRIS.

Je ne vois pas comment vous pourrez réussir.

M. LE NAIN.

En prenant mon sujet à l'opéra-comique.

M. LE GRIS.

Ah! votre tragédie est donc mise en musique?

M. LE NAIN.

Point du tout, en grands vers, qu'on doit crier très-fort.

M. LE GRIS.

Des poumons de l'acteur dépendra votre sort !

M. LE NAIN.

Non, non.

M. LE GRIS.

De plus en plus ceci toujours m'étonne.

M. LE NAIN.

Apprenez mon secret; la recette est fort bonne.

M. LE GRIS.

A l'opéra comique aller prendre un sujet!

M. LE NAIN.

Mais puisqu'on l'y choisit pour en faire un ballet,
Je peux bien m'en saisir pour une tragédie.

M. LE GRIS.

Et moi, je le prendrai pour une comédie.

M. LE NAIN.

Pourquoi non? C'est à quoi je n'avais pas pensé.

M. LE GRIS.

Pour prendre un tel moyen il faut être insensé!

M. LE NAIN.

Il faut prendre où l'on peut.

M. LE GRIS.

N'avez-vous point de honte?

M. LE NAIN.

Non, car j'ai bien choisi; c'est un très joli conte.
Quand j'ai vu qu'en suivant pas à pas un sujet,
D'un opéra comique on fait un bon ballet,
J'ai dit, suivant ce plan jusqu'à la moindre scène,
J'en puis faire un bon drame, et sans beaucoup de peine.

M. LE GRIS.

Supposant qu'il soit bon, on le reconnaîtra.

M. LE NAIN.

Et le public charmé, trois fois *bravo* criera.

M. LE GRIS.

Ah! si vous le croyez, je vous en félicite.

M. LE NAIN.

Mais pour être applaudi faut-il tant de mérite?

M. LE GRIS.

Quel conte avez-vous pris?

M. LE NAIN.

C'est Anette et Lubin.
Et mon ouvrage, à moi, c'est Ulzette et Zaskin,
En cinq actes bien pleins, hormis le quatrième,
Qui, faible d'action, fait briller le cinquième.

M. LE GRIS.

Mais Annette et Lubin....

M. LE NAIN.

Est un sujet charmant!
Le Bailli n'est-il pas un jaloux, un tyran,
Un ministre cruel, respirant la vengeance,
Toujours persécutant la vertu, l'innocence?
Le Seigneur généreux, l'image d'un bon roi,
Qui suit plutôt son cœur qu'une cruelle loi?

M. LE GRIS.

Et comment amener un dénouement tragique?

M. LE NAIN.

Ah! rien n'est plus facile, et le conte l'indique.
Dans mon drame je fais triompher la vertu,
Par elle on voit le vice à ses pieds abattu.

M. LE GRIS.

Mais il faut de beaux vers.

M. LE NAIN.

J'en ai d'assez aimables,
Plusieurs sont très-heureux; mais les plus admirables,
Et que je fais toujours pour être surprenants,
Sont ceux qui sont obscurs; ils sont éblouissants

M. LE GRIS.

Vous répondez à tout, et sans soins et sans veilles
Vous avez le secret de faire des merveilles.

M. LE NAIN.

Je ne me cache point, on pourra m'imiter.
Les Auteurs tels que moi porront en profiter:
Arrachant les lauriers des mains de Melpomène,
On les verra briller tour à tour sur la scène.

M. LE GRIS.

Mais pour répondre mieux d'un si brillant succès,
Il aurait fallu faire au moins quelques essais;
A quelques gens d'esprit, de goût, vous faire entendre.

M. LE NAIN.

Je m'en suis bien gardé; je veux brusquer, surprendre,
Enlever les *bravo*, et cela dès ce soir;
Vous y pouvez compter.

M. LE GRIS.

Mais je voudrais le voir.

M. LE NAIN.

Venez, et vous verrez, en écartant l'envie,
Ce qu'on fera de mieux en fait de Tragédie.

UC SOUTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY
A 000 029 381 1